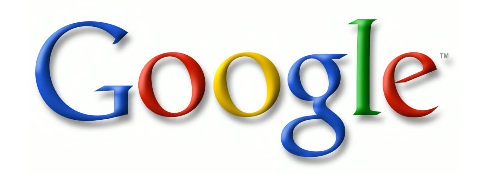

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

HISTOIRE

D'UN HOMME

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

HISTOIRE

D'UN HOMME

PAR

AMÉDÉE ACHARD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864



HISTOIRE

D'UN HOMME.

Certaines existences qui ont pour cadre les éléments de la vie moderne avec toutes leurs conditions de bien-être, d'élégances raffinées, de recherches délicates, de modération en toutes choses et de tolérances parfois exagérées, rappellent cependant ces lois cruelles de la fatalité dont la mystérieuse influence semblait gouverner les sociétés antiques. Les hasards de la naissance, de la fortune, du caractère, si puissants sur la plupart des hommes, n'y font rien. Si maître qu'on soit en apparence de sa destinée, la loi fatale dirige tous nos desseins vers un but qu'on ne prévoit pas, et le dernier jour est alors le couronnement d'une vie dont tous les efforts, même les plus légitimes, ont été frappés d'impuissance dès l'origine.

Ces existences isolées n'échappent-elles pas à l'a-

nalyse? On les dirait soumises à d'autres règles que celles qui régissent notre civilisation ; elles ne sont plus dans le droit commun, elles empruntent à d'autres temps leurs croyances et leurs désirs, leurs mœurs intellectuelles, en quelque sorte leur manière d'être. Elles en ont les violences et les spontanéités, les formidables instincts, presque les superstitions, et une grandeur sauvage mal à l'aise dans les liens étroits de la légalité contemporaine. Qui n'a rencontré autour de soi de ces êtres dont les passions, les longues mélancolies, les élans farouches, les sacrifices magnanimes, les aspirations éternelles, toujours vaincues et jamais domptées, semblent inexplicables? Qui, au récit de certaines actions, de certaines entreprises réputées folles, si on les mesure au niveau de nos habitudes faciles, ne s'est écrié : « Pourquoi ceci et non cela ? Pourquoi ces luttes, ces larmes et ce sang ? Pourquoi ces témérités et ces obstinations si peu en rapport avec les complaisances de nos usages et les défaillances de nos opinions? » Et s'est-il trouvé quelqu'un pour répondre logiquement à ces questions, où ne manque pas, tout au moins, un intérêt d'analyse et de curiosité philosophique?

J'ai toujours été frappé du mystérieux enseignement qui se dégage d'une légende orientale dont la couleur poétique voile à demi, sans l'effacer, la triste et profonde philosophie. Cette légende raconte que le prince des mauvais génies, toujours enclin à contrarier dans leur essor les émanations du bien, s'empare violemment d'un certain nombre d'âmes

au moment où, du sein inépuisable de la Divinité, elles s'élancent vers la lumière. Saisies au passage, la nuit les emprisonne tout à coup dans l'horreur de ses ténèbres épaisses et muettes. Plus tard, et longtemps après que leurs sœurs sont rentrées dans l'éternelle paix des joies célestes, Eblis rend ses prisonnières à la liberté. Ivres de joie, elles se précipitent vers la vie.... Mais les siècles ont marché ! On les voit alors errer sur notre globe au milieu de créatures mortelles qui ne comprennent ni l'essence ni le langage de ces âmes oubliées. Créées pour des époques qui ne sont plus, pour des idées et des croyances qui ont suivi dans la tombe les générations du passé, elles sont d'une autre race, et, telles que des exilées, elles marchent sur une voie douloureuse, partout repoussées et partout blessées, jusqu'au jour où la mort les délivre.

Je ne sais si le marquis de Clerfons, dont je recueille ici les souvenirs, appartenait à cette famille d'âmes condamnées que le génie méchant des contes arabes enchaîne au moment où l'Être des êtres les sème dans l'éternité; mais il m'a semblé que le récit qu'on va lire se rattache par certains côtés à ces légendes antiques où la fatalité des religions primitives s'empare des hommes et les pousse d'une main souveraine dans une route qu'ils doivent suivre jusqu'au bout, tour à tour déchirant et déchirés.

Ils sont ce qu'ils sont. Libres en apparence comme les frères qu'ils coudoient dans les sentiers de la vie, ils subissent, même lorsqu'ils cèdent

à leurs croyances, l'impulsion d'une loi supérieure, et peut-être, s'il leur était donné de parler à l'heure où ils quittent le monde, les entendrait-on s'écrier :

« J'ai obéi ! »



PREMIÈRE PARTIE.

LES FILS DU COMTE JEAN.

I

Qu'on se figure un garçon vigoureux, hâlé, violent, toujours prompt aux querelles, farouche, indiscipliné; mais hardi et franc dans ses témérités, courant à tout hasard par la campagne, tête nue quel que fût le temps, le visage tout couvert d'une forêt de cheveux blonds à reflets fauves, la voix puissante, le nez aquilin, le profil maigre, les yeux éclatants et noirs : tel j'étais à dix ans. J'avais alors trois pouces de plus que les garçons les plus grands de mon âge. Aucun ne me dépassait à la course; tous tremblaient devant moi. Je m'étais battu sur la lisière des bois avec tous les petits bergers du pays. Si jeune que je fusse, je connaissais les braconniers, que je suivais parfois dans leurs expéditions. Je trouvais leur métier le plus beau du monde; mais si un garde m'eût offert un fusil, volontiers je me serais mis en chasse contre eux. Ce.

qui me plaisait par-dessus toute chose, ce qui m'attirait, c'était le danger. Point de jeux qui me parussent désirables si l'élément d'un péril quelconque ne s'y mêlait. J'avais appris à monter à cheval en sautant sur le dos des bêtes que je rencontrais au pacage. Armé d'une gaule, je savais bien les forcer à courir. Les plus rebelles me semblaient les plus aimables. Point de haies, de fossés, de ruisseaux qui pussent m'arrêter. Si je roulais par terre, c'était tant pis pour moi. Bien souvent je restai dans une lande, étendu sur la bruyère, étourdi par une chute ; le lendemain je recommençais. Il vint un temps où le poulain le plus rétif dut se soumettre à tous mes caprices. Mes premières leçons de natation eurent lieu dans la rivière, en pleine eau. Je m'y jetai tout habillé un certain jour qu'étant dans un bateau avec un pêcheur du voisinage, j'avisai un canard blessé qui descendait au fil du courant. Le pêcheur eut quelque peine à me ramener dans sa barque : mais je persistai dans mon dessein, et huit jours après je nageais comme lui. Quand je n'étais pas dans les prés ou sur la rivière, on me trouvait au sommet des arbres. Il n'était pas dans tout le Nivernais de dénicheur de pies et de geais plus déterminé que moi. Je n'ai jamais bien su comment on m'avait enseigné à lire.

L'éducation n'était pas étrangère à cette obstination où l'on reconnaissait le trait le plus saillant de mon caractère. A l'âge où l'on joue avec les jeunes chiens et les chevreaux, un mot retentit subitement à mon oreille qui me pénétra tout entier. Je ne sais

quelle cause m'avait animé un jour contre un petit pâtre qui gardait des moutons dans une lande. Nous nous disputions, je crois, la possession d'un fouet ramassé par terre. Ce petit pâtre, de beaucoup le plus fort et le plus robuste, frappait impitoyablement mes mains nouées autour du fouet. La douleur m'arrachait des cris sourds. Une voix s'éleva alors du milieu de quelques chênes rabougris qui nous entouraient.

« Ne cède pas ! » disait-elle.

Je me retournai et reconnus mon père qui nous regardait froidement. Je ne cédai pas, et le fouet me resta. Mais dans combien de circonstances, plus tard, n'ai-je pas entendu une voix impérieuse me crier du fond de mes entrailles :

« Ne cède pas!... »

Ah ! je l'ai trop bien écoutée !

Ainsi que tous les enfants, j'avais la passion des histoires. Lorsque mon père me prenait sur ses genoux (ce qui lui arrivait rarement, le comte de Neuvailler étant de cette vieille race de chefs de famille qui veulent inspirer la crainte et le respect plus que la tendresse et l'abandon), il ne me parlait ni d'ogres ni de fées, mais de ses combats et de ses expéditions dans la Vendée, sous MM. de Lescure et de Bonchamps. Comme j'avais l'oreille ouverte! J'étais pâle, j'étais rouge, j'avais chaud, j'avais froid.... La fièvre me prenait, et lorsqu'on me ramenait dans ma chambre, la nuit, pendant mon sommeil, je voyais les bleus et j'entendais des coups de fusil.

Deux souvenirs clairs et vifs se détachent du fond

vague et flottant de ces premières années passées dans les champs. Si je les rappelle, c'est qu'ils donneront une idée juste de ce que la nature et cette libre éducation avaient fait de mon petit individu. L'un de ces souvenirs est représenté par un jeune taureau noir auquel j'allais perpétuellement chercher chicane dans son enclos ; l'autre par un grand garçon du nom de Médéric, que j'eus plus tard occasion de retrouver. Je m'étais mis en tête de renverser le taureau. Cette idée m'était venue d'une image que j'avais trouvée dans un livre. Deux ou trois fois par semaine l'animal me voyait sauter par-dessus la haie qui fermait la prairie dans laquelle il pâturait. Une seconde après, je l'agaçais. Il en prit si bien l'habitude que, dès qu'il m'apercevait, il courait au-devant de moi pour m'épargner la moitié du chemin. Quels sauts et que de bonds ! Sans cesse il fondait sur moi, mais je l'évitais avec l'agilité d'un écolier accoutumé à poursuivre les écureuils dans les branches. Nos luttes se prolongeaient pendant de longues heures. Les paysans s'attroupaient le long des haies. Un matin, je réussis à saisir mon adversaire par les cornes et à le faire rouler sur l'herbe. Il me sembla que j'étais un héros de l'antiquité ou quelqu'un de ces chevaliers errants dont je lisais les merveilleuses aventures dans des bouquins. Je n'aurais pas troqué mon taureau vaincu contre la couronne de France. Le comte de Neuvailler n'eut connaissance de ce tournoi qu'après la défaite du taureau. Il me donna une petite tape sur la joue :

« C'est bien, dit-il, mais c'est assez.... Ne recommencez plus, Robert. »

Je me tins pour averti. Mon père était sobre de paroles ; mais, quand il parlait, il avait dans les yeux et dans le son de la voix quelque chose qui donnait le frisson. Un régiment de loups m'aurait fait reculer moins qu'un de ses regards.

Médéric, dont j'ai parlé plus haut, était le fils d'un garde. Il travaillait en qualité d'apprenti chez un armurier de la ville voisine. Chaque dimanche il venait voir son père. Médéric passait pour le garçon le plus fort de l'endroit. Il avait trois ou quatre ans de plus que moi. Sa réputation m'offusquait. Deux fois je l'attendis au détour d'un sentier et le provoquai. Médéric haussait les épaules et continuait son chemin. Cette indifférence m'exaspéra. Je ne pensais la nuit qu'au moyen de l'en faire sortir.

Un jour que je m'étais mis sur sa route avec l'intention d'en finir, il m'écarta d'un geste.

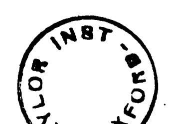
« Eh ! mon petit homme, me dit-il, je n'ai pas de temps à perdre. »

Des enfants qui nous entouraient se mirent à rire.

Le rouge me monta au visage, et, m'emparant d'une branche morte, je lui en déchargeai un grand coup sur le dos.

« Voilà pour les poltrons ! » m'écriai-je.

Médéric n'y tint plus et se jeta sur moi. Je le reçus de manière à lui prouver qu'il avait besoin de toute sa force. La lutte dura longtemps ; nos deux corps n'en faisaient qu'un. Il était rouge de colère, j'étais blanc de rage. Enfin il l'emporta ; mes mus-



cles plièrent et je tombai. Malheureusement ma tête rencontra l'angle d'une pierre ; le sang jaillit en abondance ; la honte et la colère, plus encore que la douleur, me firent perdre connaissance. A la vue du sang qui coulait sur mon front livide, toute la bande des enfants se dispersa. Médéric, tout interdit d'abord, me prit sur ses épaules et me porta au château. Une servante qui nous aperçut poussa des cris. Tout couverts de sang et de poussière, Médéric, blême de fatigue et d'angoisse, moi, tout inanimé, nous avions l'air aussi mourants l'un que l'autre. Un mouchoir trempé d'eau fraîche qu'on m'appliqua sur le front me fit rouvrir les yeux. Mon père était debout, Médéric au milieu de la pièce, tout tremblant, les mains jointes. Quel visage que celui du comte ! Je n'avais rien entendu et je devinai ce qui se passait. Sautant sur mes pieds avec une énergie qu'on ne soupçonnait pas, je pris le fils du garde par la main :

« C'est moi qui ai tort, m'écriai-je ; je l'ai provoqué, il m'a battu, c'est bien fait. »

Mon père, sans répondre, m'embrassa.

Huit jours après, Médéric quittait le pays pour faire son tour de France ; il me fit dire, avant de partir, que si jamais j'avais besoin de quelqu'un qui se fît casser la tête pour moi, je n'avais qu'à parler.

Mon père, le comte Jean de Neuvailler, habitait à cette époque un château du Nivernais qui avait appartenu à sa famille dans des temps reculés, et qu'il racheta à l'époque de son mariage avec une

partie de la dot de ma mère, Mlle de Chalus, filleule de la marquise douairière de Clerfons, notre parente. Le comte Jean, comme on l'appelait dans la province, était d'une ancienne noblesse et le dernier rejeton d'une maison qui avait donné des héros à la Palestine, des capitaines et des généraux aux armées de François Ier et de Louis XIV, des hommes d'État à la monarchie. Il ne lui restait plus que son nom et le souvenir de son ancienne splendeur, lorsqu'il rencontra Mlle de Chalus, qui passait à bon droit pour l'une des plus riches héritières du Bourbonnais. Elle mourut de bonne heure; un souvenir confus me la fait voir vêtue de blanc, svelte et pâle, errant sans bruit dans les vastes salles et les longs corridors voûtés de Neuvailler. C'est moins une femme qu'une apparition. Elle se confond dans ma pensée avec une figure de sainte qui flamboyait dans les vitraux de la chapelle gothique où chaque dimanche nous entendions la messe et dont je ne pouvais pas détacher les yeux; je me rappelle encore une pièce écartée, tendue de bleu, qui n'avait qu'une fenêtre ouvrant sur une perspective de forêts. Ma mère s'y tenait souvent. Longtemps après sa mort, quand je fermais les yeux, je sentais l'impression du baiser qu'elle me donnait le soir, au moment où l'on m'emportait. La comtesse adorait mon père. Avec elle, il se faisait bon. Je ne sais pourquoi, mais toutes les fois que je pense à Mlle de Chalus et au comte de Neuvailler l'histoire mythologique de Sémélé et de Jupiter me revient à la mémoire. Il me semble qu'elle avait mis

sa main frêle et douce dans une main trop puissante. Elle fut comme brisée par le contact de cette nature âpre et forte.

Le comte Jean avait la taille d'un paladin des temps héroïques ; il n'était pas, dans les vieilles panoplies du château, d'épée à deux mains ou de masse d'armes qu'il ne maniât comme un jouet. Son visage avait tous les caractères de la résolution ; le sourcil froncé, et tout à coup ravagé par la colère, il devenait terrible. Tout frémissait devant lui ; les chiens farouches de la meute, qui dans les bois coiffaient le sanglier, rampaient sur le ventre au premier son de sa voix. J'étais le véritable fils de ses premières amours. Entre ses bras, je n'avais pas peur. Seul j'osais le regarder en face. Un signe particulier indiquait de quelle race je sortais. A la première apparence d'une émotion violente, deux rides qui partaient de la racine du nez se creusaient profondément à l'angle interne des sourcils et joignaient leur pointe au milieu du front. Ces deux sillons, dont les plis mobiles obéissaient au jeu des muscles, donnaient au visage de mon père et au mien un aspect étrange. On ne nous connaissait bien que lorsqu'on les avait vus.

Peu de mois après la mort de ma mère, le comte Jean se remaria. Ce mariage, qui amenait une nouvelle châtelaine dans les murs de Neuvailler, ne fit pas d'abord sur moi une impression profonde. Mlle de Sauveterre se montra bonne et tendre pour le fils de Mlle de Chalus ; mais plus tard, et en quelque sorte par contre-coup, et lorsqu'un certain

nombre d'années, en donnant à mon esprit la maturité qui lui manquait, m'eurent appris à réfléchir, j'éprouvai je ne sais quel sentiment de rancune et de chagrin. Ce sentiment m'irrita moins contre ma belle-mère que contre le comte Jean. Il me semblait qu'en appelant sous son toit une autre femme que celle que j'y avais toujours vue, le comte Jean manquait à la mémoire de la sainte dont j'évoquais la figure lumineuse dans mes rêves.

Un incident qui faillit avoir des conséquences terribles fit voir quel empire ce sentiment inexprimable avait pris sur moi. Qui pourra expliquer l'influence mystérieuse et persistante que certaines formes, certains sons, certaines dates exercent sur des esprits concentrés en eux-mêmes ? Ils la subissent et ne la discutent pas. J'avais dix ans alors ; il y en avait cinq que mon père s'était remarié. Un vieux bateau qui tombait en ruines dans le coin d'une pièce d'eau me rappelait je ne sais quelles promenades entreprises autrefois. Un domestique à qui je parlais souvent de Mlle de Chalus, pour laquelle il avait une sorte d'adoration, me raconta que ma mère s'asseyait avec moi dans ce bateau chaque dimanche ; c'était ma récompense et sa distraction. Le jour de sa fête notamment, qui tombait le 1er mai, elle ne me quittait pas, et le bateau faisait de grandes courses sur la rivière. Je ne dis rien et me mis à l'œuvre. Grâce à de petites économies qui intéressèrent un jardinier à ma cause, grâce aussi à de patients efforts, le bateau réparé fut bientôt en état de naviguer. Le dimanche suivant

je n'en sortis pas. Quant au 1er mai, il devint un jour sacré pour moi. Dès le matin je disparaissais. En cherchant bien, on m'eût trouvé en prière au pied de ce vitrail qui remplissait l'ombre de la chapelle de reflets d'or, de pourpre et d'azur.

Un matin, on m'annonça que le comte Jean m'attendait pour rendre visite dans un château voisin où l'on devait dîner et passer la journée en fête. C'était le 1er mai. Je répondis résolûment que je n'irais pas et me retirai dans ma chambre. Nouvel ordre, nouveau refus. Cette fois j'entendis le pas du comte Jean qui montait l'escalier. J'étais debout, décidé à résister. Une porte s'ouvrit au fond d'une galerie et mon père apparut. D'un bond je franchis une salle, et, courant par des passages où la nuit j'aurais circulé les yeux bandés, j'arrivai devant la porte de cette petite pièce bleue où se retirait autrefois Mlle de Chalus. Elle était fermée depuis l'heure de sa mort. La terreur et la résolution triplaient mes forces ; j'abattis la porte et me précipitai contre un fauteuil qui avait été le sien ; je m'y cramponnai. Le comte Jean m'avait suivi. Son pas rapide faisait résonner les grandes voûtes. J'en entendais le bruit dans mon cœur. Il n'était plus séparé de mon asile que par une chambre ornée de trophées de chasse.

« Pierre, cria-t-il à un domestique, allez prévenir M. le vicomte que je l'attends ; s'il résiste, emportez-le. »

Effaré, je jetai les yeux autour de moi, prêt à tout, mais non à céder. La fenêtre, qui s'ouvrait sur

des forêts lointaines, était à portée de ma main. Je sautai sur l'espagnolette. L'idée de me lancer dans les fossés du château m'était venue, et certainement je l'aurais fait. Une ombre passa devant moi. C'était ma belle-mère. Elle fit signe à mon père de s'arrêter, et, d'une voix tranquille, lui demanda la permission de m'interroger. Je remarquai qu'elle tremblait. Il hésita.

« Je vous en prie, dit-elle.

— Faites, » répondit le comte Jean.

Elle entra dans la chambre bleue et me prit par la main. Le comte se promenait lentement dans la pièce voisine.

« Mon enfant, dites-moi bien tout, et comptez sur moi, » me dit-elle.

Sa douceur m'avait désarmé ; je l'entraînai dans un coin d'où nous ne pouvions pas être aperçus par le comte. Invisible alors et d'une voix saccadée, je fis ma confession. Je me souviens que Mlle de Sauveterre m'avait enveloppé d'un de ses bras. Quand j'eus finis, elle me fit signe d'attendre et sortit. Il me sembla qu'elle avait les yeux humides. Immobile à ma place, j'entendis qu'elle s'approchait du comte.

« Robert a raison, » dit-elle.

Puis elle lui parla bas.

Un silence se fit. Ma respiration s'arrêta ; mais la voix de mon père s'éleva :

« S'il en est ainsi, je lui pardonne, » dit-il.

Il traversa la galerie lentement et s'éloigna. Je me glissai hors de la chambre bleue ; la comtesse

était debout, très-pâle; pour la première fois, je sentais mes jambes chanceler; quand je fus auprès d'elle, je saisis un pan de sa robe et la portai à mes lèvres; mon mouvement la fit tressaillir, elle m'ouvrit ses bras, je voulus m'y jeter et je m'évanouis.

II

La comtesse m'avait donné un frère. Le fils de Mlle de Sauveterre ne portait pas la marque des Neuvailler, bien qu'il eût dans les traits du visage quelque chose qui par éclairs rappelait le comte Jean. Wilfrid était le portrait vivant de sa mère. Dès les premiers temps de son enfance, à l'époque où il essayait ses pas chancelants sur l'herbe des préaux, ce petit être m'inspira un vif attachement. Cet attachement s'accrut avec les années. Aucune ombre de jalousie. Il y avait dans cette affection sincère et profonde un sentiment de protection auquel j'obéissais sans m'en rendre compte. Wilfrid, plus jeune que moi de quelques années, était frêle et délicat autant que j'étais robuste et puissant. A six ans il paraissait en avoir quatre; à dix, on me prenait déjà pour un garçon de douze ou treize ans. Il avait une raison précoce, une douceur d'ange, le sourire et le regard d'une femme; un mot le faisait rougir; jamais on ne vit cheveux plus fins et plus soyeux tombant en boucles sur un front d'une blancheur

plus éclatante. L'empire que cet enfant exerçait sur moi tenait de la fascination. Il aimait à me suivre, et partout on le rencontrait trottant sur mes pas comme un chevreau. Sa confiance me disposait aux faiblesses. Quand le *petit* — c'est ainsi que j'appelais Wilfrid — n'était pas à mon côté, quelque chose me manquait. Le petit pouvait tout se permettre, tout dire et tout faire. Trop enclin aux colères, aussitôt qu'il s'agissait du petit je me taisais. Que de fois n'avait-on pas surpris Wilfrid endormi dans mes bras, après les longues courses que nous entreprenions à travers champs. On aurait dit David auprès d'un jeune Goliath. Goliath était soumis et patient, David un peu turbulent. « Le grand abattrait un chêne pour donner une noisette au petit! » disait-on dans le pays, et c'était vrai. Quand il fallait traverser un ruisseau, je chargeais Wilfrid sur mes épaules et l'emportais. Wilfrid tremblait en me voyant tout couvert d'écume et ne soufflait mot. Il était comme un passereau entre les serres d'un épervier. Les enfants du village ne se méprenaient pas sur le caractère de l'affection que Wilfrid m'inspirait : ils la savaient absolue et prompte aux dévouements. C'était donc sous l'égide de Wilfrid qu'ils se mettaient quand ils avaient quelque grâce à demander. Au plus fort de nos querelles, et la journée m'eût semblé mal remplie si elle se fût écoulée sans bataille, sa présence me faisait céder.

J'espérais dès lors faire de Wilfrid un compagnon fidèle de mes jeux, et lui servir de guide dans ces expéditions où je n'avais pas de rival ; mais je m'a-

perçus bien vite que les livres, l'étude, la rêverie avaient plus de prise sur son esprit que les exercices auxquels je me livrais avec une ardeur sans égale. Il me suivait, mais en cachant un volume dans sa poche, et si je le quittais un instant pour tendre mes lignes sur le bord d'un étang tout peuplé de brochets, je le trouvais au retour couché sous un massif d'arbres et tout absorbé dans ses lectures.

Le comte Jean adorait Wilfrid. Ai-je besoin de parler de l'amour que lui portait la comtesse? Mais entre nous, et quelles que fussent les secrètes préférences de son cœur, elle tenait la balance d'une main plus délicate. Je lui savais gré de cette justice. Certes, M. de Neuvailler ne faisait pas voir qu'il eût pour le fils de Mlle de Sauveterre une tendresse plus abondante et plus chaude que pour le fils de Mlle de Chalus, le premier-né de sa maison, mais un instinct supérieur m'avertissait que je n'avais pas dans son cœur la même part que Wilfrid. Mon humeur farouche s'en augmenta sans que cette douloureuse conviction diminuât en rien l'affection que je ressentais pour le petit. Je m'étais donné tout entier.

La comtesse servait de guide et de conseiller à Wilfrid; c'était elle qui le dirigeait dans ces études et ces constantes lectures auxquelles j'assistais sans en bien comprendre, non pas même la nécéssité, mais l'utilité. Je m'y pliais par tendresse d'âme; seulement le cri d'un oiseau, l'aboiement d'un chien, la détonation d'un coup de fusil me faisaient

jeter les livres et courir précipitamment à mes exercices favoris. Ces volumes que je voyais entre les mains du petit traitaient des matières les plus hautes; il avait une aptitude d'esprit singulière à tout comprendre et à tout s'assimiler. A treize ou quatorze ans, il étonnait par la variété de ses connaissances, la solidité de son jugement. Il m'arriva plusieurs fois de manifester, en présence de sa mère, la surprise où me jetait cette assiduité au travail que rien ne lassait. Grave, simple, d'une nature aimante et réfléchie, la comtesse souriait.

« Chassez, montez à cheval, faites des armes, me disait-elle; à chacun son lot! »

Un jour que j'insistai, elle m'embrassa :

« Il faut que votre frère travaille, reprit-elle d'une voix douce; Wilfrid est pauvre. »

Pauvre! Le mot descendit dans mon esprit comme une pierre dans une eau profonde et le troubla. Si Wilfrid était pauvre, je l'étais donc aussi? Ce n'était pas ce que j'avais compris en saisissant au hasard des lambeaux de conversations échangées entre les gens du château. Ne savais-je pas que ces terres plantureuses, ces forêts, ces grasses prairies étaient à nous? Mais si je devais être riche un jour, comment se pouvait-il que Wilfrid ne le fût pas? Nous inégaux en fortune, en bonheur, était-ce possible! Quoi qu'il en fût, je pris dès lors la résolution de réparer cette injustice du sort.

En attendant qu'il me fût permis de suivre l'impulsion de mon cœur, et tandis que la comtesse et Wilfrid s'entouraient de livres, de mappemondes et

de cartes de géographie, je m'amusais quelquefois à m'enfermer dans une vaste pièce voûtée où tous les papiers de famille étaient rangés par liasses sur des étagères. Je m'oubliais à les parcourir. Certes on n'eût jamais fait de moi un bénédictin; mais si je remuais la poussière de ces vieilles chartes et de ces parchemins, c'est que j'y retrouvais la trace lumineuse et profonde du grand rôle joué par mes aïeux dans les événements du passé. Cette curiosité, que le sentiment de la science n'inspirait pas, répondait à des besoins, ou, si l'on veut, à des instincts, à des tendances qui, pour être vagues, confuses, indéterminées, n'en étaient pas moins sincères et vigoureuses. Je ne sortais jamais de cette pièce sans avoir dans l'esprit je ne sais quelle fièvre et surtout un désir ardent de me mêler à des luttes dont je m'exagérais à plaisir les périls imaginaires et les témérités.

Un certain Philippe de Neuvailler, qui jadis contribua puissamment au gain de la bataille de Moncontour, avait laissé, comme le fameux maréchal de Montluc, quelques cahiers de mémoires écrits d'une main brutale qui savait manier l'épée et le poignard de miséricorde mieux que la plume. Ma poitrine se gonflait quand je lisais ces pages, tout animées encore du bruit et du feu des guerres civiles. Nous avions de ce capitaine un portrait suspendu parmi les vieux cadres qui remplissaient une longue galerie. Chose étrange, je lui ressemblais : j'avais ses traits, j'avais son regard. Dans les heures où je m'absorbais dans la lecture de ses Commentaires,

il me semblait que j'avais son âme. La comtesse et moi nous nous promenions souvent dans cette galerie, aux approches du soir. Quand je m'échauffais au récit d'une chasse difficile ou d'une lutte avec un pâtre au coin d'un bois, car je lui disais tout, elle me montrait du geste la figure hautaine de mon ancêtre, et appuyant sa main sur ma tête chevelue :

« Eh ! Philippe, disait-elle en souriant, calmez-vous !.... le temps n'est plus aux aventures.... Il n'y a dans la campagne ni reîtres ni huguenots ! »

Ce nom de Philippe, qu'elle me donnait avec une douce raillerie, avait le don de me rappeler à moi-même ; je soupirais cependant en regardant le portrait de mon aïeul.

Mlle de Sauveterre n'avait apporté en dot à mon père que sa beauté. On sait en outre que le comte Jean ne possédait rien en propre. Le domaine de Neuvailler et la fortune qui nous faisait vivre magnifiquement m'appartenaient du chef de ma mère ; mes richesses, déjà considérables, devinrent à cette époque excessives par la donation que la douairière de Clerfons me fit de tous ses biens, à la seule condition de prendre pour moi et mes héritiers le nom et les armes du marquisat. Le comte Jean accepta la donation. Ainsi faisaient retour dans notre famille les terres de Clerfons, qui en avaient été distraites depuis deux cents ans, les Clerfons et les Neuvailler étant issus de la même souche, comme deux fortes branches du même tronc. On cessa dès lors de m'appeler M. le vicomte : j'étais et je restai pour tout le monde le marquis de Clerfons.

Peu de temps après ces arrangements de famille dont l'importance m'échappa, ma belle-mère étant tombée malade, je passai, pour avoir de ses nouvelles, dans le grand appartement qu'elle habitait. Elle était seule. Wilfrid lisait dans une pièce voisine dont la porte était entre-baillée. La comtesse me parut horriblement pâle. Elle m'attira auprès d'elle par un mouvement doux dont je savais l'irrésistible empire. Un peu de sang parut sur ses joues.

« Vous aimez le petit? » me dit-elle.

En ce moment sa voix avait des vibrations d'une sonorité musicale que je ne connaissais pas. Ma gorge se serra, et je ne pus répondre.

« Bien, reprit-elle en pressant mes deux mains dans les siennes; aimez-le toujours! »

J'étais à ses genoux avant qu'elle eût fini. Elle porta un doigt à ses lèvres décolorées. Le comte Jean marchait dans la pièce voisine. Hors de moi, je quittai l'appartement sans jeter un regard en arrière. Hélas! j'ignorais que la comtesse éprouvait les premières atteintes d'un mal qui devait l'emporter peu de temps après!

Un trait fera voir quelle profondeur avait alors notre intimité, en même temps qu'il donnera une idée exacte de la violence des sentiments qui m'animaient déjà. Je souris quand je pense à cet éveil inexplicable de mon cœur, à une époque où tant d'autres de mes camarades s'amusaient de leurs toupies et de leurs cerfs-volants! Ai-je bien changé cependant?

Nous comptions parmi nos voisins un M. de Gour-

nay qui avait une fille plus jeune que moi de deux ou trois années. Thérèse semblait avoir été mise au monde par la plus délicate des fées, tant elle était mignonne et finie ; on ne voyait de son visage, toujours noyé dans une forêt de cheveux cendrés, que son rire et ses yeux. Je l'adorais sans avoir conscience de mon adoration. Je me rappelle qu'un jour je faillis assommer d'un coup de poing un petit garçon qui jouait avec nous et qui venait de saisir Thérèse par la taille.

« Est-ce bête ! » cria-t-il, sans comprendre pourquoi je l'avais fait rouler dans l'herbe. Mais je ne l'entendais pas ; j'emportais ma conquête dont les petits bras serraient mon cou. Une jalousie atroce me dévorait sans que je fusse intellectuellement en état de donner un sens à ce mot. Quiconque caressait Thérèse était mon ennemi, quiconque la touchait me blessait. Combien de mes camarades de jeux furent sans le savoir les victimes de mes fureurs ! Quand Thérèse passait une journée à Neuvailler, je ne sautais sur le dos d'aucun poulain. En présence du monde, je ne lui parlais pas. Je ne souffrais sans douleur auprès d'elle que Wilfrid. J'étais à l'un comme à l'autre.

Thérèse avait sur moi un empire absolu. Elle n'en usait jamais assez à mon gré. Avec quel étrange plaisir ne pliais-je pas mon humeur batailleuse à son caprice ! Un matin, étant au château de Gournay, chez son père, et longtemps avant l'heure de son lever, j'avisai un jeune cheval dans un pré. Rouler ma main dans sa crinière et m'élancer sur

sa croupe luisante fut l'affaire d'un instant; mais le poulain était indocile; il lutta contre son cavalier; trois fois jeté par terre, trois fois je revins à la charge. J'avais la fureur dans les yeux, le sang coulait de mon front meurtri; mais lâcher prise avant d'avoir soumis le rétif animal me semblait impossible.

Les gens du château, accourus au bruit que nous faisions, le cheval par ses hennissements, moi par mes imprécations, s'évertuaient à me faire renoncer à ce combat dangereux. Je n'entendais pas leurs supplications. Je venais de repousser Wilfrid lui-même. Pour la quatrième fois, j'étais sur le dos du jeune étalon auquel, par un prodigieux tour de force, j'avais réussi à passer un bridon ramassé sur une touffe d'herbe. Littéralement nous nous battions; il avait la crinière au vent, les oreilles renversées dans le cou, les naseaux enflammés; il ne se cabrait pas, il s'enlevait des quatre pieds à la fois, ou se dressait debout comme s'il eût voulu escalader un mur, et frappait l'air de ses sabots; mais rien ne pouvait plus me faire lâcher prise. Les genoux collés à ses flancs, les talons au ventre, je l'insultais de la voix. J'étais fou. Tout à coup une petite fille parut dans la prairie et m'appela.

« Descendez! » me dit-elle.

Je ne réfléchis pas. D'un bond terrible, je tombai à côté de Thérèse.

« Bandit! m'écriai-je en menaçant du poing l'étalon qui s'enfuyait.... Ne vas pas croire que j'ai peur.... C'est pour elle! »

On partit d'un éclat de rire autour de moi. Mais que m'importait? Thérèse appuyait ses deux mains sur mon bras!

Une fièvre maligne emporta Thérèse; mon désespoir eut quelque chose d'effrayant. Tout ce que j'avais aimé me faisait horreur : plus de chasses dans les garennes, plus de pêches dans les ruisseaux; j'étais morne, livide, anéanti, avec des accès de douleur qui compromettaient ma santé. Je ne connaissais plus le sommeil. Mlle de Sauveterne m'attira un jour dans sa chambre et me parla avec la douceur d'une mère. Mon cœur déborda : femme et d'une exquise sensibilité, elle avait deviné ce qui le remplissait. Pendant une heure, je lui parlai de Thérèse; tout ce qu'elle avait fait, tout ce qu'elle avait dit, je le lui racontai avec des sanglots. A bout de force et tout en pleurs, je me jetai dans les bras de la comtesse qui m'y retint :

« Ah! pauvre Robert! me dit-elle, n'aimez jamais! »

Je n'avais pas quinze ans! Le temps sécha la source de mes pleurs. Wilfrid, qui s'attachait à moi par l'attrait qu'exercent les larmes sur les natures tendres, m'aida à trouver de nouvelles douceurs dans les choses que j'avais oubliées. La jeunesse vainquit mon désespoir, mais que de longs jours ne dura pas cette impression laissée par une enfant dans l'âme d'un enfant! Bien des mois se passèrent avant qu'on pût me ramener à Gournay. Je ne traversai plus la prairie où sa voix m'avait appelé.

La marquise de Clerfons voulut me voir et me

garder quelque temps auprès d'elle. J'étais le fils d'une femme qu'elle avait tendrement aimée. Elle me reçut dans un immense salon meublé magnifiquement. Elle était petite, maigre, chétive, avec un visage couleur de cire encadré dans deux larges touffes de cheveux blancs. Elle me donna sa main à baiser. Je n'ai jamais vu à personne plus grand air. Dans cette vaste pièce, qu'on éclairait splendidement tous les soirs, je ne voyais qu'elle. Elle parlait toujours bas. La première fois qu'elle me reçut, elle me fit marcher, entrer, sortir, saluer, ne me quittant pas des yeux. Elle m'adressa coup sur coup sept ou huit questions auxquelles je répondis avec assurance et respect.

« C'est un bon Neuvailler, dit-elle alors comme si elle eût été contente de son examen, le monde l'achèvera. »

La marquise frappa sur un timbre. Un vieux valet de chambre parut.

« Vous êtes à monsieur le marquis, reprit-elle, conduisez-le à son appartement. »

En traversant une longue enfilade de pièces pour gagner l'appartement qui m'était destiné, le vieux valet de chambre m'engagea à considérer l'hôtel de la marquise comme le mien, et à user de toutes choses à ma fantaisie. Je trouvai sur un guéridon, dans ma chambre à coucher, une bourse de soie qui contenait cinq cents louis d'or.

« Voilà pour vos menus plaisirs et pour vos charités, » me dit le vieux domestique.

J'avais alors seize ans.

La marquise dînait à six heures. Trois fois par semaine, elle recevait huit ou dix personnes à sa table, toutes de la plus grande noblesse. Elle me faisait descendre chez elle chaque jour à deux heures, et m'interrogeait sur l'emploi de mon temps. Elle m'inspirait une confiance extraordinaire et un respect sans limites. La marquise me parlait du monde et des devoirs d'un gentilhomme. Elle avait là-dessus des principes qui me semblaient indiscutables. Ils s'enracinaient en moi comme des plantes vigoureuses dans une terre bien préparée. Un jour que nous causions ensemble :

« Quand vous serez soldat, me dit-elle, vous ferez vos premières armes dans la maison du roi.... »

Le regard que je lui jetai l'arrêta.

« Est-ce qu'il vous semble, poursuivit-elle, qu'un jeune homme de votre nom puisse avoir une autre carrière que celle de l'épée?

— Non, » répondis-je après avoir réfléchi.

Je restai un an auprès de la douairière de Clerfons, l'aimant de plus en plus, mais pensant toujours à Wilfrid, qu'elle voulut connaître aussi et qu'elle manda auprès d'elle à Paris. Il lui plut extrêmement et l'embrassa sur le front, ce qu'elle n'avait jamais fait avec moi. Femme encore malgré son grand âge, elle avait été remuée par sa rare beauté.

« Monsieur le marquis, me dit-elle avec un sourire, vous ferez de Wilfrid un ambassadeur, on l'aimera. »

Elle voulut nous avoir ensemble pendant quel-

ques jours dans le château dont alors je portais le nom, et qui avait été l'antique berceau de la famille. Ce qui me frappa le plus dans cette résidence féodale, située dans la partie la plus abrupte de la Bourgogne, ce fut la hauteur démesurée et les proportions colossales d'une tour qui surgissait d'un amas effrayant de décombres. On l'appelait la tour du Chat. Aux environs ce n'étaient que forêts profondes et larges étangs, çà et là quelques hameaux. Au bout de ce temps, et après avoir vécu dans le monde le plus trié de Paris et dans une atmosphère d'idées autour desquelles les siècles avaient marché sans avoir pu les soumettre à leur influence, il fut décidé que je retournerais à Neuvailler. Le matin fixé pour mon départ, la marquise de Clerfons me fit appeler dans sa chambre où jamais je n'étais entré ; je la trouvai assise devant un prie-Dieu. Elle me fit mettre à genoux et me donna sa bénédiction.

« Mon enfant, me dit-elle, il se peut que nous ne nous revoyions plus. N'oubliez jamais qu'il n'y a dans la vie que deux choses, Dieu et le roi. Si vous vous en souvenez, je ne mourrai pas tout entière, puisque j'aurai laissé derrière moi un Clerfons. »

Je portai sa main ridée à mes lèvres, et me retirai sans faiblir. Trois ans après je l'avais perdue, et presque aussitôt je perdais M. de Neuvailler. J'étais à Paris quand une dépêche m'annonça que mon père était à toute extrémité ; je partis à franc étrier, crevant dix chevaux sur ma route. Au travers des ombres noires de la nuit, j'aperçus les tourbillons d'étincelles rouges qui volaient autour des hautes

cheminées de Fourchambault. Nous approchions. En traversant un bouquet de vieux chênes dont tous les arbres m'étaient connus, le galop du bidet de poste que je poussais à fond de train réveilla une bande de corbeaux qui tournoyèrent au-dessus de ma tête en croassant. J'avais toujours eu l'esprit disposé aux superstitions; les cris de ces oiseaux me firent passer un frisson dans les veines. Je précipitai ma course, craignant d'arriver trop tard. Un serviteur, armé d'une torche dont les lueurs se mêlaient aux livides et froides clartés d'une matinée d'hiver, m'attendait sur la porte du château.

« Hâtez-vous, monsieur le marquis! » me dit cet homme.

En deux bonds je fus chez mon père. Il était dans son vaste lit à baldaquin, un crucifix entre les doigts, toutes les portes de sa chambre ouvertes, les domestiques à genoux autour de lui; je vois encore ses lèvres qui remuaient. On me nomma. Il ouvrit les yeux et me regarda. Quel visage! Une contraction nerveuse rapprochait ses sourcils et faisait se toucher par la pointe les deux rides profondes creusées sur son front. Il resta un moment silencieux, comme si son âme vacillante eût cherché à ressaisir le fil à demi brisé de la vie qui se déchirait. Tout à coup une flamme passa sur ses traits :

« Monsieur le marquis, dit-il, vous êtes le chef de la famille; quoi qu'il arrive, ne transigez jamais avec l'honneur du nom! »

Sa tête, qu'il avait soulevée avec effort, retomba

sur l'oreiller. Je n'entendis plus sa voix, je ne vis plus ses yeux!

III

J'étais le maître de Neuvailler et de Clerfons à un âge où mes contemporains étaient encore assis sur les bancs du collége. Mais je n'y pensais pas. Mon premier soin fut de courir auprès de Wilfrid, qui était malade dans un château voisin et à qui on avait caché la situation désespérée de notre père. Pour le voir, je consentis à ne pas revêtir des habits de deuil. Cela me paraissait un sacrilége; mais j'aimais tant Wilfrid que je n'hésitai pas à lui faire ce sacrifice. Je le trouvai affaibli, blême, décomposé; il ne pouvait pas se relever du coup qui avait renversé sa mère un an auparavant. Le pauvre enfant se jeta dans mes bras. Ma présence parut le ranimer. Nous parlions sans cesse de Mlle de Sauveterre : il savait que je l'aimais. Au bout d'un mois, il fut en état de quitter la maison où il avait reçu l'hospitalité. Au moment de retourner à Neuvailler, le cri de ma conscience me fit reprendre ces habits dont je n'aurais peut-être jamais dû me dépouiller. Wilfrid le remarqua seulement à l'heure où les tourelles du château se détachaient du milieu des bois. Un mouvement de son âme lui fit comprendre la vérité.

« Dieu ! notre père aussi ! » dit-il.

Je l'embrassai sans répondre, et nous entrâmes à Neuvailler. Une tristesse sans bornes en enveloppait les murs. Wilfrid semblait ne pouvoir pas se consoler d'être orphelin ; mais il était d'un sang à ne pas se laisser abattre sans résistance. Il réagissait vaillamment contre son propre désespoir.

« Ce n'est pas que je pense jamais être heureux, me dit-il un jour ; mais la vie est un devoir ! »

Un côté de son être intérieur auquel je n'avais pas pris garde jusqu'à ce jour m'apparut alors. Wilfrid avait sur lui-même un don de volonté extraordinaire. Quand les choses lui semblaient répondre à certaines idées préconçues, quel que fût le déchirement qui pût résulter pour lui-même de leur accomplissement, il s'y appliquait de toutes ses forces, et rien ne l'en détournait plus. La méditation et l'habitude des longs recueillements avaient trempé son âme. Par ce côté vigoureux, il rappelait la race d'où il sortait; seulement la force et l'audace que ceux de notre nom apportaient dans l'action, il les mettait dans la pensée. Cette nuance, qui m'échappait alors, m'apparut plus tard avec un éclat qu'il ne m'a pas été permis, hélas ! d'oublier.

Bien sûr que l'énergie du sang avait enfin pris le dessus, je laissai Wilfrid à Neuvailler avec un précepteur choisi par un ami de la famille. Tout était soumis à Wilfrid dans le château ; l'intendant avait ordre de ne pas compter avec lui. Quant à moi, et bien qu'émancipé depuis plus d'un an déjà, je re-

tournai à l'école des pages, par respect pour la mémoire de la marquise de Clerfons qui m'y avait fait entrer. Un page avec une fortune de grand seigneur ! J'avais l'intention de n'en sortir que pour passer dans les gardes du corps.

Une circonstance terrible marqua mon début dans la vie. J'étais au moment de quitter l'école, lorsque le hasard m'amena, un jour de congé, dans le parc de Saint-Cloud, ouvert alors pour une fête publique. Il y avait une grande foule partout. Fidèle aux libres allures de mon enfance, j'apportais une négligence extrême dans toutes les choses qui ont trait à la toilette. Ma cravate était mal nouée, la redingote était trop longue ou trop courte; je portais volontiers un gilet d'étoffe claire en hiver ou quelque pantalon de gros drap au printemps, le tout pris au hasard chez les tailleurs du Palais-Royal. J'avais endossé ce jour-là un vêtement qui me battait les talons. Un grand beau jeune homme qui passait près de moi se mit à rire. Tel on nous représente Endymion ou le dieu du jour dans les modèles fameux qui font l'ornement des musées; les plus beaux cheveux du monde ombrageaient son front, un gai sourire s'épanouissait sur son jeune visage, une fine moustache blonde rehaussait l'éclat de son teint. Son pied avait effleuré le mien.

« Pardon, monsieur, me dit-il, je crois que j'ai marché sur votre robe! »

Le sang me monta au visage.

« Si j'ai une robe, m'écriai-je les dents serrées, j'ai aussi deux bras! »

Le duel, à cette époque, était dans les mœurs ; il flottait en quelque sorte dans l'air. Personne n'échappait à son influence. Le bel Endymion salua.

« Quand me sera-t-il permis de faire leur connaissance? » reprit-il gaiement.

Malgré ma colère, et elle augmentait de minute en minute, je me souvins que je n'étais pas libre toujours.

« Dimanche prochain, répondis-je un peu troublé.

— Ah ! monsieur est peut-être à l'école!... et il sort seul ! » s'écria mon adversaire.

Son camarade partit soudain d'un éclat de rire.

« Demain, alors ! » repris-je hors de moi.

Le beau jeune homme me remit sa carte et m'assura poliment qu'il m'attendrait le lendemain, jusqu'à midi. Cela fait, il disparut. Je jetai les yeux sur la carte qu'il m'avait laissée entre les mains ; elle portait ces mots : « Rodolphe Humfrey, 7, rue des Réservoirs, à Versailles. » Je ne dormis pas de toute la nuit. Dès la pointe du jour j'avais franchi les murs de l'École. Un cocher de cabriolet, à qui je jetai un louis, me conduisit lestement à Versailles. Un homme qui paraissait encore jeune me reçut.

« Rodolphe m'a tout appris, me dit-il ; nous avons ici des épées et des pistolets ; les sabres non plus ne manquent pas.

— Je choisis l'épée.

— C'est l'arme des gentilshommes. Vos témoins sont-ils là? »

J'avouai en rougissant que je n'en avais pas.

« On n'en a pas toujours à son premier duel, re-

prit mon interlocuteur, car c'est le premier, je crois? » — Un mouvement de la tête lui répondit.

« Bien, ajouta-t-il; deux sous-officiers de mon régiment vous accompagneront. »

Mon hôte sonna et dit quelques mots à l'oreille d'un domestique. Le sang me bouillait dans les veines. Rodolphe parut et nous nous enfonçâmes bientôt après dans les bois de Satory. Deux sous-officiers en uniforme rouge flanquaient le cortége, portant des boîtes qui renfermaient les épées. Rodolphe causait négligemment avec la personne à laquelle je venais de parler. Jamais fils des montagnes de la Suisse n'eut le visage plus expressif et plus ouvert. C'était la jeunesse dans son printemps. Maigre, brun de peau, hâve, anguleux, je marchais auprès de lui, les lèvres serrées, les poings crispés. On aurait dit un reître auprès d'un héros des anciennes légendes. Une haine farouche m'animait contre ce beau jeune homme. Il me semblait que tous les Clerfons et tous les Neuvailler, mes ancêtres, me poussaient à venger l'insulte faite à l'un d'eux. On s'arrêta sous un couvert; le fin gazon d'une pelouse s'arrondissait parmi les chênes.

« La place est-elle à votre convenance? » me dit poliment la personne qui m'avait reçu.

Un *oui* bien sec tomba de mes lèvres. On mesura les épées, tandis que mon adversaire et moi nous enlevions nos habits. Bientôt après Rodolphe se mettait en garde avec la grâce et l'aplomb d'un maître. Un éclair de joie martial illumina son regard, et son témoin, frappant des mains, cria :

« Allez, messieurs! »

A ce cri, un sang-froid terrible s'empara de tout mon être; je sentais dans mes muscles la souplesse et l'élasticité de l'acier; un feu sombre embrasait mon cœur. Un instant j'étudiai le jeu de mon antagoniste, qui maniait l'épée avec l'élégance d'un demi-dieu. Son habileté ne le cédait pas à cette élégance, mais il comptait trop sur sa supériorité. Je compris vite qu'il cherchait à me désarmer. Mon assurance et la dextérité de mes ripostes l'étonnèrent; je vis un nuage passer sur le visage de son témoin. Les sous-officiers gardaient l'immobilité de deux statues. Rodolphe voulut terminer par un coup brillant le combat qui se prolongeait, mais il se découvrit. Ma main, plus rapide que la flèche, trouva le chemin de sa poitrine, et mon épée étincelante y fit jaillir un flot de sang. Rodolphe ouvrit les bras, le fer qui n'avait pas su le défendre glissa dans l'herbe, et il tomba. L'homme qui se tenait auprès de lui fit un bond.

« Ah! vous avez tué mon fils! » s'écria-t-il.

C'était ce jour-là le 30 octobre. Quelle date! Je ne sais quel vertige s'empara de moi, mais, sans attendre même que le corps inanimé de Rodolphe eût été relevé, et jetant l'épée rouge que je tenais encore à la main, je sortis de la forêt en courant. Un sentiment de terreur superstitieuse m'obsédait. Tout le jour et toute la nuit je marchai dans la campagne au hasard. A toute seconde j'entendais retentir à mon oreille la voix de ce père atteint dans son fils, et un frisson me faisait trembler de la tête

aux pieds. Quelquefois je me retournai pour voir si son ombre ne me poursuivait pas. Cependant mon orgueil se révoltait. Que pouvait-on me reprocher? Était-ce ma faute si ma main avait été plus terrible que celle de Rodolphe? L'avais-je cherché dans ce parç de Saint-Cloud, où son rire éclatant m'avait provoqué? Mais quelle punition pour une heure de gaieté maladroite? Avais-je bien mesuré la réparation à l'offense?

Je rentrai fort tard à l'École. Je ne cachai rien à mes supérieurs de ce qui s'était passé dans la journée, et le lendemain j'obtins la permission de me rendre à Versailles. Sur le seuil de cette porte que j'avais passé la veille, une sueur froide me baigna le front. Le colonel Humfrey, à qui on fit passer mon nom, me reçut :

« Monsieur le marquis, me dit-il, mon fils respire encore.... Dieu fera le reste! »

Six mois après, un miracle avait sauvé Rodolphe, qui partait pour le Midi où les médecins lui ordonnaient de vivre pendant un an ou deux. Je ne l'avais pas revu depuis le jour où mon épée faillit le tuer sur place.

On comprend de quelle réputation j'étais entouré quand j'obtins l'autorisation d'entrer dans les gardes du corps de S. M. le roi Charles X. Je ne tardai point à passer pour la plus fine lame de la Compagnie de Gramont. Il y avait en moi comme le démon du duel, non pas que je recherchasse jamais l'occasion de déployer ce courage implacable et froid, cette adresse invincible, cette agilité de corps et de

main qui me faisaient l'égal des plus vieux maîtres; mais une sorte de fatalité me poussait aux rencontres, et il n'en était pas une où le sang ne coulât. J'avais beau me faire patient autant et plus qu'il n'était dans ma nature de l'être, on se montrait avec moi d'autant plus froid et plus chatouilleux que j'avais une renommée plus menaçante, et, avec cette renommée, un titre, une fortune, un rang plus considérables. Dès que j'étais mêlé à une discussion, personne ne cédait plus. Les tempéraments les plus doux se faisaient irascibles. C'était une question de point d'honneur, et, je l'ai dit, à cette époque on se battait pour un mot. On me redoutait, on m'estimait aussi, on ne m'aimait pas. Et cependant ceux-là mêmes avec qui j'avais croisé l'épée n'hésitaient pas à s'adresser à moi dès qu'ils étaient en passe de demander un service à l'un de leurs camarades. Mes chevaux, et j'avais les plus magnifiques de la compagnie, appartenaient à tout le monde; ma bourse n'était jamais fermée. On le savait et on en usait, mais toujours avec un certain embarras, une réserve dont je ne retrouvais pas la trace dans les relations qui unissaient entre eux les autres gardes du corps.

Pour rester dans la vérité, il faut dire aussi que je n'apportais pas dans mes relations avec mes camarades cet entrain et cette bonne humeur qui servent de passe-port à tant de fils aimables des vieux Gaulois. Je me mêlais à leurs plaisirs avec une sorte de roideur qui ne pouvait échapper aux moins clairvoyants. A quoi passaient-ils leur temps,

ces héritiers des meilleures maisons? L'élégance et la galanterie étaient-elles donc les seules vertus? Au milieu de ces beaux officiers qui avaient les traditions de la cour de Louis XV, j'étais comme un sanglier égaré dans un troupeau de daims coquets. Vainement je m'observais. Quand je parvenais à me contraindre, mon attitude même impliquait un blâme; un mot alors suffisait pour allumer une querelle.

Les gardes du corps, comprenant ma répugnance pour les divertissements et les occupations où se consumaient leurs jours, s'accoutumèrent à ne m'en plus parler. Une fierté ombrageuse ne me permit pas, de mon côté, de chercher à surprendre leur confiance. Ils s'écartaient, je m'éloignai, et il n'y eut plus enfin entre nous que les relations exigées par la politesse et les nécessités du service. Combien alors ne regrettai-je pas Wilfrid et ces courses que nous faisions ensemble dans les collines du Nivernais! Avec quelles secrètes délices ne l'emportais-je pas sur mes épaules comme un loup emporte un agneau, lorsqu'il fallait gravir une côte escarpée ou franchir un marais! Ce fils, que j'aurais dû détester, puisqu'il était le témoignage vivant du prompt oubli que le comte Jean avait fait de ma mère, je l'adorais par un de ces mouvements spontanés du cœur où la logique est sans force et le raisonnement sans autorité, et il m'aimait, lui aussi, je le savais, je le sentais. Un jour vint où un âpre besoin de le voir me remplit le cœur. Le soir même, je partais pour Neuvailler.

Bientôt après j'étais en présence de cette aimable

et délicate créature qu'une bonne fée semblait avoir douée au berceau de grâce et d'attraction. Mon cœur se fondit en embrassant mon frère. Wilfrid avait grandi et s'était développé. On sentait mieux l'homme, bien qu'il eût conservé presque intacte cette fleur de beauté qu'il tenait de sa mère. Une glace qui était en face de nous réfléchissait nos deux images. Je me mis à rire en voyant ma grande taille, mes robustes épaules, ma tête carrée, mes bras solides, toute cette musculature d'un géant osseux et maigre auprès de ces formes harmonieuses, de ce visage pensif et charmant, de cette élégance aristocratique. Le mot de la douairière de Clerfons me revint à la mémoire :

« Oh! vous, monsieur l'ambassadeur, vous serez toujours aimé! » dis-je à haute voix et comme si j'eusse été seul.

Wilfrid me regarda tout surpris.

« Et toi? me dit-il de sa voix mélodieuse.

— Oh! moi!... » dis-je.

Un nuage passa sur mon front et je me tus.

Dans ma pensée, Wilfrid devait un jour posséder la moitié des grands biens qu'une double mort avait entassés sur ma tête; je lui destinais toute la part des Neuvailler. C'était moins générosité que justice. Un Neuvailler pouvait-il n'avoir que la cape et l'épée, comme un cadet de famille, quand la pairie était promise à un Clerfons? L'heure vint où je dus m'en expliquer avec Wilfrid. Dès les premiers mots, je rencontrai chez celui que j'appelais encore *le petit* une résistance obstinée à laquelle je

ne m'attendais pas. J'insistai, et déjà je fronçais le sourcil, lorsque, me posant la main sur le bras :

« Ne te fâche pas, reprit-il, je ne repousse pas tes offres excellentes sans d'excellentes raisons.

— Et que veux-tu que je fasse de mes sept ou huit millions, si tu ne les partages pas avec moi? m'écriai-je.

— Tu les offriras à quelque belle personne digne du nom que tu portes, digne de toi.... Je ne veux rien de ce que je n'ai pas. »

Je réprimai difficilement un geste d'impatience. N'étions-nous pas l'un et l'autre fils du même père? N'avait-il pas grandi sur cette terre de Neuvailler dont il était appelé à perpétuer le nom? N'avions-nous pas les mêmes droits, après avoir eu les mêmes plaisirs? Quelle différence sa mère avait-elle jamais faite entre nous? Wilfrid secoua la tête.

« Je pourrais te répondre, poursuivit-il, que ce partage que tu me proposes cadre mal avec tes opinions, je dirai plus, avec tes principes. Tu dépouilles l'aîné de la famille au profit du cadet. Halte-là, monsieur le marquis! vous désertez la cause des grandes maisons.... Je te dirai plus sérieusement que j'ai beaucoup réfléchi.... Je suis si souvent seul! Et puis, tu le sais, ç'a toujours été la pente de mon esprit.

— Oui! oui! tu avais toujours un livre dans ta poche quand nous allions à l'affût des lapins autrefois.

— La réflexion m'a fait comprendre que nous vivons dans un temps où il convient que chaque

homme prouve, tout au moins par un effort, ce qu'il est et ce qu'il vaut. Si j'acceptais ce que ton grand cœur veut me donner, je serais comme un gui sur la branche d'un chêne, un parasite. Laisse-moi conquérir ma place, ni plus ni moins que si j'étais le fils d'un bûcheron.

— Eh! eh! m'écriai-je, voilà un petit discours qui sent furieusement la philosophie! je n'ai pas de goût à ces choses-là.... Vous êtes gentilhomme, morbleu! et de bonne souche, monsieur le vicomte, et point bûcheron, que diable!

— C'est pourquoi je veux faire œuvre de mon intelligence et prouver que je mérite le nom que je porte. Ma tâche remplie et la carrière ouverte, nous verrons.

— La carrière est toute tracée! N'as-tu point souvenance de ce que nous disait Mme la marquise de Clerfons? Tu seras ambassadeur.

— Hum! tu me permettras bien d'étudier un peu avant de demander au roi l'honneur de représenter la France en lointain pays?

— C'est décidément une manie! répliquai-je en haussant les épaules; tu as donc quelque idée là-dessus?

— Certainement; j'entrerai à l'École polytechnique. »

Pour le coup j'éclatai. On n'avait jamais entendu parler d'un Neuvailler à cette École. Là, d'ailleurs, n'était pas le chemin qui mène aux ambassades. Wilfrid était de trop vieille race pour s'occuper de chiffres et d'équations. Sa place était à la cour, point

ailleurs. Je parlai longtemps et avec animation ; le petit laissa passer le torrent.

« Écoute, me dit-il quand je me tus, ma conscience me crie que je n'ai pas le droit de prendre la moindre parcelle de ce qui t'appartient. J'ai quelques centaines de louis qui me viennent du comte Jean. Cela suffira pour les commencements. Si par faiblesse je restais oisif, gaspillant sur le pavé de Paris l'argent que tu m'offres, il me semble que quelque chose s'abaisserait en moi, s'avilirait même, dont plus tard mon âme offensée ressentirait l'effet. Ce n'est pas un vain orgueil ou la crainte de ne savoir pas supporter le poids de la reconnaissance qui me fait parler ; non, c'est ce qu'il y a de meilleur en moi, la partie la plus haute de mon être.... Va ! laisse-moi travailler.

— Mais tu ne veux donc pas que, moi aussi, j'acquitte la dette contractée envers celle qui nous a tenus dans ses bras avec la même tendresse, nous couvrant des mêmes baisers ? N'ai-je pas juré mentalement que je veillerais sur toi et que je t'aimerais ?...

— Oh ! cette dette-là, je la réclame tout entière !... Aime-moi toujours et de toutes tes forces ? Si tu tiens cette promesse, c'est assez. Je ne veux et tu ne me dois rien de plus. »

La voix de Wilfrid était plus douce que le son de la harpe caressée par le vent, mais on lisait sur son visage l'expression d'une résolution inébranlable. Je me connaissais trop en volonté pour m'y méprendre ; j'hésitais cependant, bien qu'au fond du

cœur j'éprouvasse un sentiment de respect pour le motif qui faisait agir Wilfrid, lorsque, se levant :

« Réponds franchement, me dit-il ; à ma place n'agirais-tu pas comme je le fais moi-même ? »

Je le regardai ; la détermination dont il venait de me faire part en termes si chaleureux n'était pas en opposition directe avec le corps de doctrine dont j'avais fait en quelque sorte mon catéchisme politique et religieux.

Le petit vit la trace de ces réflexions sur mon visage. Il sourit.

« Eh bien ! grand frère, parleras-tu ? reprit-il.

— Que le diable t'emporte ! » m'écriai-je à demi vaincu.

Wilfrid m'embrassa et eut permission de travailler pour entrer à l'École polytechnique. Je me réservais seulement le droit de l'enlever après la fin de ses études et de le pousser activement dans la diplomatie. « Je saurai bien alors lui trouver un grand parti, me disais-je, et, certes, il ne m'empêchera pas de doter l'un des futurs ambassadeurs de Sa Majesté très-Chrétienne. »

Nous revînmes ensemble à Paris. Là les mêmes folies m'attendaient. En mon absence, quelques mauvaises têtes étaient entrées dans l'escadron. On avait parlé à ces nouveaux venus du marquis de Clerfons, en leur recommandant une extrême douceur, ce qui les disposait à montrer une extrême impertinence.

« C'est une rage ! disais-je parfois à Wilfrid ; toutes les fois qu'il est dans la destinée d'un imbécile

de recevoir un coup d'épée, c'est à moi qu'il s'adresse ! »

Cependant, et malgré la fréquence de ces rencontres, je n'avais encore, grâce à Dieu, tué personne.

IV

Un temps se passa. J'avais quitté les gardes du corps et portais l'épaulette dans un régiment de cavalerie de la garde qui tenait garnison à Nancy. Les mêmes susceptibilités qui avaient rendu ma vie militaire si difficile à Paris, m'attendaient dans ce nouveau corps. Je résolus d'y couper court. Si mon orgueil ne me permettait pas de m'en plaindre, je souffrais néanmoins beaucoup de l'état d'hostilité permanente dans lequel, jusqu'alors, j'avais vécu. Si ce n'était pas toujours la guerre, ce n'était jamais la paix. J'avais fait des réflexions auprès de Wilfrid, et je commençais à comprendre que tous les torts n'étaient peut-être pas du côté de mes adversaires. Fort du sentiment qui m'animait, je voulus savoir enfin si le cordial élan d'un homme de cœur ne l'emporterait pas sur le fatal empire d'une destinée qui me condamnait à l'isolement. Peu de jours après mon arrivée, j'invitai donc le corps des officiers à dîner. Le colonel, à qui j'en demandai l'autorisation, accepta lui-même l'invitation. Pas une place ne resta vacante autour de la table. Au dessert, je levai mon verre et demandai la parole.

La glace me semblait rompue. Le silence se fit partout.

« Messieurs, dis-je en promenant mes regards autour de moi, je bois au 1er cuirassiers de la garde! C'est un grand honneur d'y porter l'épée. Veuillez croire que je m'efforcerai de le mériter et que vous trouverez toujours en moi un bon et loyal camarade. Cela dit, messieurs, vidons nos verres, et de nouveau remplissons-les. Je n'ai pas fini.

— Vive le roi! » cria le colonel, qui le premier donna l'exemple.

Un tonnerre de voix lui répondit, puis on se tut.

« Messieurs, repris-je alors, des indiscrétions, qui ont été pour moi une bonne fortune, m'ont appris que, parmi les officiers qui m'entourent, il en était quelques-uns qui, pour obéir à un sentiment excessif de leur bonne renommée, pensent que leur épée doit rencontrer la mienne. Nous n'en sommes cependant plus ni les uns ni les autres à faire nos preuves. Si donc un tel sentiment subsiste parmi des hommes dont le sang appartient au drapeau, c'est qu'ils ont quelque grief inconnu à faire valoir contre moi, le dernier venu parmi eux. Qu'ils parlent donc; mais je commence par déclarer en face de tous et hautement que si, à mon insu, en quelque lieu et dans quelque circonstance que ce soit, j'ai mérité cette animadversion, j'exprime le regret sincère et spontané d'une faute que j'ignore. C'est ici l'expression libre de ma pensée, et j'espère qu'elle suffira pour calmer toute susceptibilité. D'autres ont pu vous dire que je n'ai jamais menti. »

Un murmure d'approbation accueillit ces courtes paroles. Seul, un vieux capitaine assis non loin de moi n'avait pas vidé son verre. On m'en avait parlé comme d'un homme atrabilaire, quoique plein d'honneur. Officier de fortune, il croyait volontiers que tous les grades appartenaient aux fils de famille ; il était peu d'occasions d'épancher ses longues rancunes qu'il laissât échapper, peu de jeunes nobles avec lesquels il n'eût croisé le fer.

« Monsieur le marquis, s'écria-t-il en posant son verre, il eût été plus simple de nous déclarer nettement que vous ne vouliez pas vous battre. »

C'était presque une provocation.

Tous les regards se portèrent sur moi. Une pensée subite me fit m'élancer vers le capitaine Andrivaux, et lui tendant la main :

« Capitaine, m'écriai-je, qu'avez-vous besoin de tirer l'épée pour nous prouver à tous que vous êtes brave ? N'étiez-vous pas à Dresde, à Leipsick, à Lutzen ? Ne portez-vous pas sur le front la trace des sabres anglais rencontrés à Waterloo ? Puisse la fortune nous permettre de marcher un jour au-devant des mêmes batailles ! Votre exemple, nous le suivrons, je vous le jure. En attendant, moi qui ne vous ai jamais offensé, je viens à vous loyalement et vous demande votre amitié. »

Le capitaine, vaincu, me donna l'accolade fraternelle ; tout le monde se leva autour de nous, et il me sembla que le 1er cuirassiers de la garde m'adoptait. Je dormis plus librement la nuit qui suivit ce banquet. L'horrible cauchemar des duels s'était dissipé ;

mais ce qui surtout remplissait mon cœur de joie, c'était la pensée que j'étais vainqueur enfin de ma propre réputation; je l'avais tuée en quelque sorte par l'élan d'une généreuse et spontanée inspiration.

« Et moi aussi j'aurai des amis! me disais-je. Les mains hostiles qui se fermaient à mon approche, elles vont s'ouvrir à présent! »

Peu de temps après, en effet, il n'était pas de bonne fête sans moi; le vin de Champagne coulait comme de l'eau. Le régiment me portait bonheur. J'y avais retrouvé Médéric sous le casque et la cuirasse. L'armurier était devenu prévôt. Sa joie de me revoir ne fut surpassée que par la joie de croiser son fleuret contre le mien dans la salle d'armes de l'escadron. Touché trois fois en deux minutes, il déclara qu'il était le plus heureux des hommes. J'étais heureux aussi; je sentais autour de moi une atmosphère de sympathie. Seul entre tous nos camarades, le capitaine Andrivaux se montrait morne; à diverses reprises je le vis s'approcher de moi, ouvrir la bouche comme s'il avait à me parler, puis s'éloigner. Les soupers les plus joyeux ne pouvaient rien contre sa tristesse. Un hasard me le fit rencontrer un soir dans une rue écartée. Il marchait lentement, la tête basse, comme un homme abîmé dans ses réflexions; le capitaine n'avait pas, tant s'en faut. la réputation d'un rêveur. Quelque chose d'inusité se passait dans l'esprit du vieux soldat. J'étais dans mes bons jours. L'air était tiède, la nuit sereine; je lui frappai cordialement sur l'épaule. Il s'arrêta court, me regarda et je le vis porter la main à sa

moustache grisonnante. C'était chez lui le signe d'une profonde préoccupation.

« Qu'y a-t-il ? lui dis-je ; nous avons échangé une poignée de main dans des circonstances que je ne veux pas oublier ; si le concours d'un camarade peut vous être utile, disposez de moi, je vous suis tout acquis. »

Le capitaine frappa du pied.

« Tonnerre ! s'écria-t-il, vous me rappelez l'heure la plus fatale de ma vie ! »

J'avais passé mon bras sous le sien, je le retirai.

« Expliquons-nous, repris-je d'une voix qui déjà n'était plus tendre.

— Eh ! mordieu ! vous n'avez aucun tort, et c'est bien là ce qui m'enrage ! Quoique marquis, je vous tiens pour un bon soldat ! Mais depuis le jour où ma main a rencontré la vôtre, ma vie est un enfer. La ville est pavée d'anciens camarades qui ne m'épargnent pas les quolibets.

— Que ne les envoyez-vous au quartier ? Tenez, je suis précisément de garde demain.... ces messieurs trouveront à qui parler.

— Jeune homme, ce qu'on dit au capitaine Andrivaux est pour lui seul. Suis-je un écolier pour avoir besoin d'un tuteur ? »

L'entretien prenait un mauvais tour. Je commençais à sentir mon sang couler plus vite. Le capitaine, qui ne cessait pas de tordre sa moustache, m'expliqua en mots entrecoupés que depuis le dîner où nous nous étions rencontrés, les officiers retraités, et il y en avait un bon nombre à Nancy, disaient que

le vieux grognard avait mis bas les armes devant un conscrit, que les soldats de l'Empereur marchaient au pas devant les voltigeurs de l'armée de Condé. C'était à ce point qu'il n'osait presque plus se rendre à la promenade ou au café.

« Si je n'en tue pas deux ou trois, il nous en faudra découdre ! dit-il en finissant.

— Ne tuez pas vos vieux amis, répondis-je.... je suis là. »

Une expression de joie se répandit sur le visage du pauvre soldat.

« Bien vrai ! vous consentiriez ? reprit-il en me serrant les deux mains.

— Puisqu'il faut absolument un coup d'épée.... ne vous gênez pas ; je suis bon pour le donner ou le recevoir !

— Voilà qui est parler ! mais le prétexte ? car enfin il en faut un.... et je n'ai pas l'esprit inventif.

— Je m'en charge.

— Embrassez-moi !... J'avais un poids sur le cœur.... Je respire à présent. »

Je rentrai chez moi dans un état de tristesse indéfinissable ; pour la première fois de ma vie, la pensée d'un duel me troublait. Était-il donc écrit que je n'en éviterais jamais les dures extrémités ? Qu'il m'eût été plus doux de me mesurer avec un de ces militaires en demi-solde que nous rencontrions les jours de parade sur la place du Château, marchant d'un pas roide, la redingote fermée jusqu'au menton, le ruban rouge noué autour du premier bouton et la canne à la main !

Un doute cruel qui avait déjà effleuré mon esprit le traversa. Un sort moqueur se plaisait-il à rendre vaines mes intentions les meilleures? Qu'avais-je donc de plus ou de moins que les autres qui ne me permît pas de vivre sans secousse? Quelle fée railleuse m'avait marqué de son sceau dès l'enfance, et, me touchant de sa baguette ironique, avait dit : « Quoi que tu fasses, et quoi que tu touches, des épines naîtront sous tes doigts! »

Je me levai tard le lendemain. Je sortis de la ville à cheval et me promenai une heure ou deux en rêvant au prétexte que je m'étais chargé de trouver. Les cigares que je fumais me semblaient détestables. Comme je m'en revenais au petit galop, bien résolu à terminer l'affaire dans la journée, je rencontrai un cortége qui sortait d'un petit bois voisin. Quatre hommes portaient une civière; je reconnus la petite tenue des cuirassiers du régiment. Deux officiers qui parlaient à voix basse accompagnaient la civière. Je poussai mon cheval au-devant du cortége et me fis reconnaître. La main du capitaine Andrivaux écarta les rideaux.

« Mon compte est fait, dit-il d'une voix faible.... Je me suis enferré. »

A chaque respiration, le sang lui sortait de la bouche. La sensation que j'éprouvai en ce moment est indescriptible. J'appris par l'un des témoins que le capitaine, pris d'une rage folle dans la matinée, avait provoqué un ancien officier des dragons de l'Impératrice, avec lequel il avait fait les campagnes de 1813 et 1814. On s'était battu au sabre de cava-

lerie. Dès la première passe, notre frère d'armes était tombé. Le capitaine Andrivaux me fit signe d'approcher.

« Vite! dit-il tandis que les soldats posaient la civière sur le revers d'un fossé, je n'ai pas un instant à perdre.... j'ai un service à vous demander. »

Je lui jurai de faire tout ce qu'il voudrait.

« Eh bien! dit-il, prenez mon cheval gris.... et laissez-le mourir tranquillement; il ressemble à un pauvre cheval que j'avais du temps de l'autre et qui a été tué à Montmirail.... et puis, surtout, ne me vengez pas. »

Je fis un mouvement; il pressa faiblement ma main qui frémissait dans la sienne.

« Je vous en prie, reprit-il; c'est un ami. »

Ce furent ses dernières paroles. Cette fin sinistre me rappela, je ne sais pourquoi, le coup d'épée qui renversa Rodolphe. J'avais l'âme glacée. J'eus la pensée qu'une sorte de fatalité m'enveloppait. Il était clair que si le capitaine Andrivaux ne m'avait pas rencontré, jamais il n'aurait été en butte aux sarcasmes de ses vieux compagnons d'armes, et que jamais le duel où il avait perdu la vie n'aurait eu lieu. On ne parla, pendant huit jours, que de cette mort foudroyante. Les réunions joyeuses cessèrent; quelque temps je vécus dans la retraite. Était-ce une illusion? était-ce une vérité? il me sembla, quand je reparus dans le cercle des officiers, que l'on ne m'accueillait plus comme autrefois. On me reprochait, je crois, mais silencieusement, de n'avoir pas pris

en main la cause du capitaine Andrivaux. Et le pouvais-je, cependant? Il me resta de cette aventure une impression pénible que le temps et les circonstances ne parvinrent pas à modifier. Un ami — mais avais-je seulement un ami? — eût été fort surpris de lire les confidences singulières que, dans le désœuvrement de mon esprit, je confiais au papier. J'écrivais sans cesse à Wilfrid; mais ces lettres inachevées étaient presque toutes jetées au feu. Certes, j'avais dans ma vie assisté en acteur à des scènes non moins violentes et vu bien des touffes d'herbe rougies par le sang; pourquoi ce trépas du capitaine Andrivaux s'imposait-il à mon esprit avec une si cruelle persistance? Était-il mort parce que sa main avait pressé la mienne? Ne l'avais-je pas perdu en voulant l'épargner?

Ces rêveries augmentaient mon ennui. Il n'était pas dans ma nature de penser moins le lendemain aux choses qui m'avaient attristé la veille. Trahi par ce besoin d'expansion qui m'avait fait chercher une famille dans le régiment, je repris l'habitude des longues retraites. Un officier qui avait été le témoin du capitaine Andrivaux me visitait quelquefois dans mon appartement. Le major de Baudricourt ne me cacha pas que ma tranquillité apparente, après la fatale rencontre dont j'avais vu le dénoûment, était la cause de la froideur nouvelle qui m'accueillait partout.

« Eh! j'ai juré! m'écriai-je, sans songer même que ce cri pouvait passer pour une justification.

— Ah diable! » fit le major en se grattant le front.

Puis, comme un homme qui veut donner un autre cours à la conversation :

« Bah! il n'y a pas que des cuirassiers à Nancy! Une femme vous consolera, » dit-il.

Une femme! Ce mot me rappela Thérèse, et je soupirai.

« Ah! déjà? » reprit M. de Baudricourt en riant.

Je secouai la tête.

« Eh bien! poursuivit-il gaiement, demain fera ce que n'a pas fait hier. »

V

J'habitais à cette époque une petite maison dont les fenêtres donnaient sur le portail d'une église peu fréquentée. J'y voyais souvent entrer une jeune personne dont la tournure gracieuse me plaisait. Un je ne sais quoi m'avertissait toujours quand son pas léger traversait la place. Elle était vêtue simplement, quoique avec élégance. Une vieille dame l'accompagnait. J'avais toujours eu peu de goût pour les aventures de garnison. Si je les avais efffeurées pour ne pas mériter les plaisanteries de mes camarades, je conservais mon cœur libre. Je voulais l'apporter tout entier à la femme que j'aurais choisie. Cette réserve qu'on voyait dans ma conduite était le résultat d'un sentiment intime que la pensée des vulgaires amours révoltait. Jamais, sur ce cha-

pitre, d'épanchement avec personne, jamais de confidence ; c'eût été, à mon sens, profaner ces secrètes aspirations que d'en parler. Une sorte de pudeur qu'ont eût été fort surpris de découvrir dans le cœur d'un grand cuirassier me fermait la bouche. Il y avait en moi comme une image que j'adorais, image inconnue et enfermée dans le sanctuaire de mes rêves ; j'attendais, pour la faire mienne et lui donner ma vie, qu'elle se fût dégagée des triples voiles qui me la dérobaient. Cet être idéal, espéré, mais inaperçu, était-ce lui que chaque jour ramenait à la sombre église ? J'aurais voulu le croire, et cependant je ne me hâtais pas de m'en assurer.

Dans la crainte d'effaroucher cette jeune inconnue je me gardai bien de faire de la petite place plantée d'arbres qui précédait l'église le centre habituel de mes promenades ; il me suffisait de la voir et de la regarder marcher. Qu'elle était svelte, et comme elle glissait avec grâce sur l'herbe muette de cette place abandonnée ! Je sus bientôt les jours et les heures de ses visites. J'observais chaque mouvement, chaque geste. Un jour, c'était la taille qu'un pli du châle faisait paraître ; une autre fois, la main négligemment dégantée, puis le sourire au moment où une pièce de monnaie tombait de ses doigts dans ceux d'un pauvre. Je voyais son regard, la nuit, en fermant les yeux : qu'il était brillant et doux ! J'entendais le son de sa voix : qu'il était d'un timbre frais et caressant !

Cette hostilité polie dont je croyais saisir la trace autour de moi m'engageait de plus en plus à la so-

litude. De grandes courses à cheval faisaient mes seules distractions. J'habitais avec mon roman. Qu'aurait-on pu me proposer qui en valût les pures et secrètes félicités? Deux ou trois fois j'avais rencontré dans les rues de la ville ma jeune inconnue au bras d'un monsieur âgé, décoré du ruban de Saint-Louis : c'était son père, j'en étais sûr. Pourquoi ne cherchai-je pas alors à m'en rapprocher? je ne sais. Le hasard avait tout fait, c'était au hasard de me conduire. Le père était d'un aspect imposant et dur. Sa fille paraissait contrainte à son bras. Aucun sourire et moins d'aisance dans la démarche, mais un air de gravité et presque d'appréhension. Elle m'attendrissait alors. J'avais des envies folles de me jeter à ses pieds, et de lui crier : « Qu'avez-vous? que regrettez-vous? Voulez-vous mon sang? voulez-vous ma vie? Prenez, je suis à vous! » Était-ce bien moi, le farouche enfant du comte de Neuvailler, qui vivais dans ces rêves et dans cette inaction?

Un soir, M. de Baudricourt, qui frappait une ou deux fois par semaine à ma porte, me fit monter presque de force dans une calèche dont il menait les quatre chevaux à grandes guides. Il s'était mis en tête de me conduire dans un château voisin, où la meilleure compagnie de Nancy était en villégiature, et m'assurait qu'il dépendait de moi d'y trouver ces consolations auxquelles sa complaisante philosophie m'engageait. Une heure après, et tandis que je regrettais encore ma solitude, nous arrivions.

Quel éblouissement n'eus-je pas en apercevant

mon idole ! Elle était vêtue d'une robe blanche, avec des rubans bleus dans les cheveux. Je la vis tout entière et ne vis qu'elle. Elle arrêta ses yeux sur les miens et parut me voir pour la première fois. Un voile de mélancolie obscurcissait son front. L'homme à la croix de Saint-Louis était auprès d'elle. Il avait les manières d'un gentilhomme, mais dans tous les traits une expression de hauteur qui n'appelait pas la sympathie. Je restai toute la soirée sous le charme, osant à peine parler à mon inconnue, écrasé en quelque sorte par une émotion intérieure qui m'enlevait le souffle.

« Ah ! c'est elle ! c'est elle ! » m'écriai-je quand je fus seul. Quelle ivresse n'éprouvai-je pas alors d'avoir conservé mon cœur plein, entier, avec cette première fleur de tendresse et de poésie qui met la femme choisie sur un autel.

Mlle Louise de la Vauxelle appartenait à une famille de bonne noblesse de la Lorraine. Son père, le baron de la Vauxelle, avait longtemps habité la Russie méridionale, à l'époque de l'administration de M. le duc de Richelieu ; il y avait relevé sa fortune, perdue pendant l'émigration. Il arrivait de Suisse et se proposait de s'établir dans la patrie de ses aïeux. C'était un homme d'une grande austérité de principes : on ne pouvait lui reprocher qu'une inflexibilité de caractère devant laquelle il fallait que tout cédât ; mais était-ce bien à moi de trouver malséante cette opiniâtreté? D'ailleurs la loyauté éprouvée de ses opinions politiques le relevait à mes yeux. On me parla d'un frère aîné de Louise qui

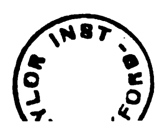
était resté en Russie, où il avait pris du service dans l'armée du tsar.

Je ne laissai plus cette fois au hasard le soin de diriger mon roman; le bonheur de ma vie y était trop intéressé. Mlle de la Vauxelle avait dix-huit ans; sa grâce touchante pouvait être remarquée et produire sur un autre l'effet qu'elle produisait sur moi. Mais il n'entrait pas plus dans mes principes que dans mon éducation de faire à Louise l'aveu du trouble que je ressentais. Mon père m'avait appris que dans les bonnes maisons, le chef de la famille dispose de la main de ses enfants. Il me semblait en outre que le langage de l'amour déflorerait cette âme vierge à laquelle je brûlais de m'unir. Savais-je encore si le baron n'avait pas pris d'engagement, et m'appartenait-il de parler sans son consentement à une jeune personne que mon premier devoir était de respecter? Je m'adressai donc au baron. Mon cœur battait à rompre ma poitrine quand je passai la porte de son cabinet. J'en sortis fiancé à Mlle de la Vauxelle.

J'étais fou lorsque mon pied toucha le pavé de la rue. Je me rappelle que je rencontrai Médéric en grande tenue sur le trottoir. Je lui glissai une bourse pleine d'or dans la main :

« Va te griser, bandit! et grise l'escadron, » lui dis-je.

Je ne croyais pas qu'une telle plénitude de bonheur pût être donnée au cœur de l'homme. Mon rêve était à moi. Je passai la soirée à écrire à Wilfrid. J'avais besoin de parler d'elle à quelqu'un; et qui pouvait me comprendre mieux que lui?



« Que n'es-tu là, cher petit? je l'épouse.... tu la verras! tu la connaîtras! Oui, Mlle Louise de la Vauxelle s'appellera la marquise de Clerfons, comtesse de Neuvailler! Si j'avais la couronne de France, je la lui mettrais sur la tête. Elle est blanche, elle est blonde, elle a toutes les grâces, toutes les séductions. Je l'ai aimée du premier jour que je l'ai vue. Je n'ose pas arrêter ma pensée sur l'avenir qui m'est promis. Ah! mon royaume est de ce monde, à moi!

« Tu sais si j'aime la carrière des armes; je n'en comprends pas d'autre pour un gentilhomme. Eh bien! je crois que sur un signe de ses yeux je la quitterais demain, et sans regrets. Je vivais donc avant de l'avoir rencontrée! Elle a quelque chose en elle de triste qui m'inquiète et m'afflige, mais comment lui en demander la cause?... Je tremble à son côté.... S'il m'avait fallu m'adresser à elle pour obtenir sa main, jamais je n'aurais pu m'y résoudre.... Va! elle sera heureuse! En dehors d'elle et de toi, Wilfrid, il n'y aura rien!... »

J'écrivis sur ce ton aussi longtemps que du papier se trouva sous ma plume. Le délire remplissait mon cœur. Le lendemain, M. de la Vauxelle me présenta à sa fille officiellement. Il le fit en termes précis, un peu secs même; il ne me parut pas que la pensée qu'elle pût hésiter s'offrit à son esprit. Louise, toute tremblante, s'inclina et me permit de baiser sa main. Dès le jour même je fus admis dans la maison à toute heure, et je m'assis à la table du baron. Cette vieille personne que j'avais rencontrée avec Louise, et qui ne la quittait presque jamais,

était une parente éloignée, chargée du gouvernement de la maison. La baronne, que je connus alors pour la première fois, était retenue par des infirmités précoces au fond d'un grand fauteuil, où on la voyait sans cesse occupée à parfiler. Toute petite et ridée, elle avait l'air d'une vieille fée; la bonté respirait dans ses yeux. Ses mains seules avaient la faculté de se mouvoir. Louise lui faisait souvent la lecture. C'était dans le salon, où de midi à minuit se tenait la baronne, que j'avais permission de voir et d'entretenir Louise. Que d'heures passées entre ces tristes murs que je n'aurais pas échangées contre les ombrages du paradis terrestre! Louise en illuminait la solitude glacée. Ce n'est pas qu'elle se montrât libre et enjouée avec moi; elle me parlait par monosyllabes, rougissait ou pâlissait infailliblement quand je lui adressais la parole, et ne bougeait pas de sa chaise, qu'elle rapprochait du fauteuil de sa mère par petites secousses lentes et continues aussitôt que j'avais pris place dans le salon. Avec elle point de conversation intime, rien de spontané; je la surprenais quelquefois attachant sur moi un regard furtif, inquiet, qui se reposait ailleurs dès que mes yeux rencontraient les siens. Avait-elle quelque secret à me confier? Je le croyais souvent; mes principes ne me permettaient pas de l'interroger. Cependant les jours qui nous séparaient encore du moment fixé pour notre mariage s'écoulaient rapidement. J'avais donné des ordres pour qu'on remît à neuf l'appartement que je lui destinais à Neuvailler, où je comptais conduire Louise

après la bénédiction nuptiale. Plus tard, je me proposais de visiter l'Italie avec elle.

A mesure que l'heure décisive approchait, cette pâleur que j'avais remarquée sur les traits de Mlle de la Vauxelle, lors de notre présentation, prenait des teintes plus accusées ; sa main, qu'elle me donnait chaque soir à baiser, était brûlante ; je la sentais frissonner sous mes lèvres. J'en parlai au baron.

« Supposeriez-vous, dit-il d'un air de hauteur, que Mlle de la Vauxelle puisse faire quelque objection à un mariage qui a mon agrément et celui de Mme la baronne? Elle est fille de bonne maison, et sera l'épouse fidèle et soumise de l'homme que nous avons choisi. Cet embarras, cette réserve qui vous offusquent ne sont que timidité pure! »

J'avais trop besoin de le croire pour ne pas me rendre aux paroles du baron. Et puis ne savais-je pas que je n'étais pas taillé sur le modèle de ces héros de roman qui emportent les âmes de prime-saut? Je me jurai seulement, et à moi-même, de me faire aimer, coûte que coûte.

La fin de la semaine devait nous unir. Sur ces entrefaites un matin, au détour d'une rue, je rencontrai Rodolphe Humfrey. Sa vue me bouleversa. Il m'avait reconnu et me salua. Son visage avait la couleur du marbre. Malgré moi je pressai le pas. Ce cri que je n'entendais plus depuis que Louise occupait toute ma pensée, ce cri terrible : « Ah! vous avez tué mon fils! » retentit de nouveau à mon oreille. Je revis comme dans un rêve affreux le corps sanglant

de Rodolphe couché par terre. Certes, j'avais eu depuis ce premier combat bien d'autres duels où mon épée s'était abreuvée de sang. C'était le seul que je n'eusse point oublié; il laissait dans mon souvenir la trace d'un sillon funèbre que le temps ne comblait pas. Ma soirée fut triste. Je vis dans cette rencontre un présage funeste. Pourquoi Rodolphe à Nancy? Que venait-il y faire? On m'avait dit autrefois qu'il était sauvé, et maintenant je le revoyais livide comme un homme que le tombeau veut ressaisir. La vie m'envoyait-elle une de ces menaces mystérieuses que rien n'explique, et dont certains esprits acceptent avec terreur les avertissements? Deux fois je revis Rodolphe et deux fois j'éprouvai la même commotion.

Un matin, poussé par un sentiment indéfinissable, j'entrai dans cette petite église que Louise fréquentait assidûment autrefois. Voulais-je appeler sur notre union prochaine la bénédiction d'en haut, et dans les lieux mêmes consacrés par sa présence? Je ne sais. Une femme priait dans un coin, toute enveloppée d'un long voile. Grand Dieu! c'était elle! Qu'avait-elle besoin de montrer son visage pour être reconnue? Quand elle parut devant moi, ses joues étaient toutes ruisselantes de larmes. Quel désespoir dans tous ses traits! A ma vue, elle tressaillit et s'appuya contre un pilier. Je ne fis qu'un bond jusqu'à elle.

« Au nom du ciel, qu'avez-vous? parlez! » lui dis-je.

Je m'étais emparé de son bras : l'église était dé-

serte; je l'entraînai vers un cloître abandonné qui s'ouvrait derrière le chœur. Louise était moins une femme qu'un spectre. Elle tremblait moins que moi cependant. J'avais la certitude qu'un effroyable malheur me menaçait.

Incapable de se soutenir, Mlle de la Vauxelle venait de tomber sur un banc. Ses regards atones flottaient autour d'elle. L'ombre des arceaux descendait sur son front et en augmentait la désolante pâleur. Que se passait-il dans cette âme épouvantée? Brisée par le saisissement de me voir auprès d'elle, Louise ne pouvait articuler aucun son. Je la regardais avec effroi.

« Parlez! parlez! au nom du ciel! lui dis-je encore. Qu'avez-vous? que craignez-vous? Ne suis-je pas tout à vous, corps et âme? »

Elle parut sortir d'un rêve.

« Ah! monsieur, dit-elle en joignant les mains, si vous ne venez pas à mon aide, je suis perdue.

— Vous, perdue! Mais qu'y a-t-il donc? »

Quelque chose de fiévreux brillait dans son regard. Je la priai de se remettre. Ne savait-elle pas que j'étais prêt, quoi qu'elle ordonnât, quoi qu'il fallût faire?

« Ah! j'ai besoin de toute votre indulgence, reprit-elle; voilà trois mois que je lutte, trois mois que je souffre.... je suis à bout de force. Si vous ne me tendez pas la main, avant huit jours je serai morte. »

La lumière se faisait. Dans ce désordre effrayant de tous ses traits, dans cette émotion de la voix, je

devinais la terrible vérité : Louise ne m'aimait pas ; Louise, arrivée à l'heure fatale où elle devait m'appartenir, reculait.

« Ah ! elle est perdue pour moi ! » pensai-je. Quel déchirement dans tout mon être ! Mais, me remettant :

« Mademoiselle, lui dis-je, ma vie est à vous, et quand je dis cela, ce n'est pas une vaine parole.... C'est un Clerfons qui vous parle.... Si pour vous tirer de cette angoisse où je vous vois, si pour vous sauver il faut renoncer à vous, j'irai jusque-là. »

Louise s'empara de ma main :

» Ah ! je savais que vous aviez un grand cœur ! » s'écria-t-elle.

C'était le mot que je redoutais, le coup de hache qui mettait en poudre mes espérances ; mais je ne fléchis pas. J'étais un soldat et j'avais devant moi une femme suppliante qui avait foi dans mon dévouement et ma générosité. Un instant je fermai les yeux, puis, m'inclinant devant la fiancée qui rompait nos nœuds :

« Mademoiselle, repris-je, votre parole vous est rendue ; à présent vous pouvez tout me dire. »

Alors, avec des larmes, des sanglots, des spasmes, Louise me raconta que depuis deux ans elle aimait un jeune homme qu'elle avait rencontré en Suisse, chez une parente ; qu'il avait sa parole, et que, ne l'eût-elle pas donnée, elle se sentait incapable d'en aimer un autre. Celui à qui son cœur appartenait n'était pas d'une fortune à prétendre à

sa main ; mais il avait de la naissance, et il était en passe de devenir quelque chose. Sûr d'elle comme elle était sûre de lui, il attendait.

« Mais quand je me suis présenté, que n'avez-vous parlé? m'écriai-je.

— Oubliez-vous donc qui vous êtes? Le marquis de Clerfons n'a-t-il pas une réputation qui pénètre dans les retraites les plus ignorées? Je craignais, ah! je craignais tout.... Je voyais toujours devant mes yeux l'éclair d'une épée. Et puis vous ne connaissez pas mon père. Il est de ces hommes intraitables qui n'admettent pas la résistance. Ce n'est pas l'éclat de vos richesses qui l'a ébloui, mais bien l'éclat de votre nom. Quel triomphe pour sa famille! Une la Vauxelle mariée à un Clerfons! Jamais mon père n'a cédé. Chez lui, autour de lui, il est resté le maître. Mes supplications, il ne les eût pas écoutées. Il eût répondu par des ordres à mes larmes. Pliée à son autorité dès l'enfance, la pensée que je pourrais désobéir un jour ne m'était jamais venue à l'esprit. Me révolter, moi, et contre mon père? Je n'en ai eu le courage que lorsque j'ai senti mon cœur se rompre, et encore comment l'ai-je fait? Un instant j'ai eu la pensée de me traîner comme une criminelle aux pieds de l'homme qui voulait me donner son nom et que j'offense. J'arrive sur cette place si souvent traversée, et c'est dans la maison de Dieu que j'entre! Frapper à votre porte.... ah! je ne l'osais plus! Tout à coup je vous vois devant moi! Ah! si mon père apparaissait en ce moment, je tomberais morte!

— Mais celui que vous aimez, comment ne vient-il pas? pourquoi ne parle-t-il pas? »

Je vis un frisson passer sur le visage de Mlle de la Vauxelle. Elle leva sur moi des yeux hagards comme si elle n'eût pas compris.

« Lui? répéta-t-elle.

— Il vous aime! vous l'aimez! et il ne vous a pas disputée à l'homme qui vous ravissait à son amour!

— Taisez-vous! s'écria-t-elle en regardant avec angoisse autour du cloître comme si elle eût craint d'y voir paraître quelqu'un tout à coup.... Que penseriez-vous d'un homme qui prononcerait mon nom, qui prendrait ma défense? Non! non! moi seule j'avais qualité pour courir à vous.... Moi seule j'ai le droit de compromettre le nom que je porte. Dieu sait cependant si j'ai hésité! Vingt fois j'ai failli me jeter aux pieds de mon père! Mais à quoi bon? Ne le savais-je pas inflexible? Vous seul me restiez comme un dernier refuge. Mais avant de tenter cette démarche insensée et coupable, je voulais vous connaître mieux, savoir enfin quel homme vous étiez. Si je n'avais nul espoir d'être prise en pitié, j'étais résolue à marcher vers l'autel et à y mourir. Un jour, j'ai vu briller l'âme d'un gentilhomme dans vos yeux, et je me suis résolue à vous faire ma confession. »

Les yeux de Louise ne me quittaient pas; quelle éloquence dans le tremblement de ses lèvres, dans les pleurs qui coulaient sur ses joues! Et comme je ne me hâtais pas de lui promettre ce secours qu'elle

attendait de moi, elle se glissa à mes genoux et se tordant les mains :

« Que voulez-vous que je devienne si vous me repoussez ? » s'écria-t-elle.

J'étais vaincu.

« Ah ! ce sera pour vous, lui dis-je alors ; moi-même je renoncerai à l'honneur de votre alliance, et s'il y a une tache sur mon nom, que mon père me la pardonne !

— Une tache ! reprit Louise qui s'était emparée de mes mains et les couvrait de larmes et de baisers ; une tache ! mais quelle femme, en apprenant ce que vous avez fait, ne vous bénira !... Vous serez dans mes prières, vous serez dans ma mémoire, vous serez dans mon cœur ! »

Dans son cœur, hélas ! je n'y étais pas ! A la douleur immense de la perdre se joignait l'intolérable douleur de la savoir à un autre. Toutes les tortures de la jalousie, je les connus en une seconde ; mais un sentiment de fierté ne me permit pas de lui demander le nom de celui à qui son cœur s'était donné. Aurais-je su résister à l'envie de le chercher et de lui offrir ma vie en échange de la sienne ?

Un engagement solennel me liait quand Mlle de la Vauxelle sortit du cloître ; j'étais comme anéanti. Il ne me restait plus d'elle qu'un vague parfum qui flottait autour de moi et qu'un souffle devait dissiper. Que j'enviais alors le sort du capitaine Andrivaux ! Il reposait dans l'éternelle paix. Une mission cependant me restait à remplir : j'avais par instinct et par éducation l'habitude de courir au-devant

des choses difficiles; un devoir impérieux me faisait de plus une loi de ne pas différer. Le jour même je sonnais à la porte de M. le baron de la Vauxelle. C'était de vive voix que je me proposais de rompre ce mariage que j'aurais voulu sceller au prix de mon sang. Le baron changea de visage en m'écoutant.

« J'ai un fils, monsieur le marquis, dit-il d'un air hautain ; si pendant trois jours vous persistez dans la même résolution, vous voudrez bien ne pas quitter la ville et attendre que je lui aie rendu compte de l'affront que vous faites à notre famille. »

Je saluai le baron et je sortis.

Que sa haine se fût changée en pitié, s'il avait pu lire au fond de mon cœur ! Comme je longeais les murs de l'hôtel, une fleur autour de laquelle était lié un morceau de papier tomba à mes pieds. Je la ramassai et trouvai sur le papier ce seul mot « merci » écrit au crayon. Louise me remerciait, et j'avais la mort dans l'âme ! Deux cuirassiers qui passaient dans la rue s'arrêtèrent avec stupéfaction :

« Je crois, Dieu me pardonne, dit l'un d'eux, que le capitaine pleure ! »

Je ne les retenais pas ces larmes que le désespoir faisait couler ; elles montaient du cœur et ne me soulageaient pas. Cependant je n'écrivis pas à Wilfrid, si ce n'est pour le prier de rester à Paris, une circonstance imprévue ajournant mon mariage avec Mlle de la Vauxelle.

« Ah ! pauvre frère que tu dois souffrir ! » me répondit-il.

Il ignorait à quel point il disait vrai. Libre, j'aurais mis un monde entre Louise et moi. La rupture de mon mariage n'était plus un secret pour personne. Ce fut bientôt l'entretien de la ville. Un blâme universel m'enveloppa. On plaignit Mlle de la Vauxelle. Les regards, l'attitude, le silence même, tout m'accusait. Avec quelle impatience ne supportais-je pas cette sourde malveillance que trahissaient mille indices trop éclatants !

Je sentais aux bouillonnements de mon cœur que l'ardeur des querelles me reprenait. Mais une promesse solennelle enchaînait ma main; j'appartenais à l'épée d'un inconnu. On sait que le fils dont M. le baron de la Vauxelle m'avait menacé habitait la Russie, où il occupait un grade élevé dans la garde. On m'avait parlé du frère de Louise comme d'un homme qui rappelait son père par le caractère, le langage et les traits. Avec un tel personnage, l'entretien ne pouvait manquer d'avoir une issue fatale. M. de la Vauxelle m'avait prié par un mot de ne parler à personne de l'arrivée prochaine de son fils. Mon séjour prolongé dans la ville, sans qu'on en pût deviner le motif, ajoutait donc au scandale de ma conduite. Que je l'aimais cette Louise, pour laquelle j'acceptais une telle situation ! Au bout de six semaines, un matin, on me remit un billet avec cette signature : *Maximilien de la Vauxelle.* Le fils du baron me prévenait qu'il passerait chez moi dans la soirée, et me priait de l'attendre.

J'éprouvai un grand soulagement à la pensée que la présence de Maximilien précipiterait le dénoû-

ment d'une position que chaque jour rendait plus intolérable, et j'attendis patiemment sa visite. A sept heures, un jeune homme qui pouvait avoir une trentaine d'années entra, suivi d'un officier de mon régiment. Il se nomma. Je l'avais reconnu à sa ressemblance avec le baron. Maximilien était un homme parfaitement poli, froid, méthodique, tranchant et sec comme un ressort de montre. Il commença par me demander pardon de l'importunité de sa visite et de l'indiscrétion qui l'avait poussé à se faire accompagner par une personne étrangère à nos débats, puis il me pria de lui donner des explications sur ma conduite. Je répondis que je n'en avais point à lui offrir.

« C'est-à-dire, monsieur le marquis, reprit Maximilien, que vous persistez dans votre refus?

— Entièrement. »

M. de la Vauxelle se tourna vers son témoin.

« Monsieur d'Ambrières, ajouta-t-il, voudra bien constater qu'en présence d'une réponse aussi catégorique et de la situation qui est faite à ma famille, je n'ai plus qu'à le prier de demander à M. le marquis de Clerfons s'il ne trouvera pas mauvais que j'exige une réparation par les armes.

— Cette réparation devient une nécessité, » dit M. d'Ambrières.

Je m'inclinai, et on prit rendez-vous pour le lendemain.

« Ne m'en veuillez pas si je dispose ainsi de votre temps, poursuivit Maximilien; je suis attendu à Saint-Pétersbourg pour la prochaine revue. »

Cette politesse excessive où se mêlait un grain d'impertinence fouettait mon sang. Resté seul, ma main saisit une épée et en fit ployer la lame sur le parquet avec une certaine volupté; mais dans la soirée on m'apporta précipitamment un billet où une plume rapide avait écrit ces mots : « pour l'amour du ciel, ménagez mon frère ! » Je portai à mes lèvres ce billet et remis au croc l'épée que j'avais prise.

Médéric, qui avait reçu l'ordre d'entrer dans ma chambre avant la pointe du jour, me trouva profondément endormi. En un clin d'œil je fus sur pied. J'ouvris la fenêtre. Point d'étoiles au ciel ; un brouillard gris flottait dans l'air. Je mis un grand soin à m'habiller avec une certaine recherche. Depuis l'aventure du parc de Saint-Cloud, j'avais fait divorce avec la négligence. Le matin commençait. J'avais encore une heure devant moi. Médéric posa sur la table mes lettres et mes journaux. En déchirant la bande du premier qui tomba sous mes yeux je vis la date inscrite au sommet de la page. C'était le 30 octobre. — C'est singulier ! pensai-je, et je rejetai le journal. Médéric, qui rôdait autour de moi et qui avait tout deviné, me demanda si je ne me proposais pas de battre un peu le fer avant le départ.

« Vous avez peut-être la main rouillée, dit-il, et puis cela échauffe le sang. »

Je le remerciai et le priai seulement de fermer la fenêtre. J'avais froid. Un quart d'heure après, j'étais en voiture. On devait se rencontrer sur la

lisière d'un bois, à une petite lieue de la ville. Il n'y avait personne encore. Le brouillard rampait dans la campagne. La vapeur, condensée aux branches des arbres, retombait lentement en gouttes de pluie. Je m'assis sur le tronc d'un chêne renversé. Malgré moi je pensais à Rodolphe et au bois de Satory. M. de la Vauxelle arriva sur ces entrefaites. Il me pria de l'excuser. Il avait eu un courrier à expédier en Russie. Cette circonstance impérieuse ne l'empêchait pas d'être désolé d'avoir fait attendre M. le marquis de Clerfons.

« Une égratignure ne comptera pas; n'est-ce point votre avis? reprit-il presque aussitôt.

— Certainement, » répondis-je.

Il était impossible d'allier plus d'insolence à plus de politesse. Personne ne savait mieux saluer et tenir un chapeau à la main. C'était un parfait homme de cour, avec des airs de tête et des sourires qui semblaient tout imprégnés de raillerie. M. de la Vauxelle avait dans toute leur pureté les traditions d'un autre temps; il y ajoutait pour moi un vernis d'impertinence. On devinait qu'il avait passé son enfance et sa jeunesse à l'étranger, dans un cercle d'émigrés. Je remarquai qu'un seul témoin accompagnait M. de la Vauxelle et j'en fis l'observation :

« Rassurez-vous, monsieur le marquis, répliqua-t-il, un de mes seconds s'étant trouvé subitement indisposé ce matin, j'ai dû prévenir un autre de mes amis qui a bien voulu le remplacer.... N'ayez aucune crainte sur son exactitude.... Mon billet mal-

heureusement n'a pu lui être remis qu'un peu tard, et c'est encore un motif pour moi de regretter la peine que je vous donne.... Et tenez, le voilà ! »

Une voiture, en effet, arrivait à fond de train. Rodolphe Humfrey en descendit. Je ne pus maîtriser un mouvement de surprise à sa vue. M. de la Vauxelle s'en aperçut.

« Ce changement ne vous contrarie pas? me dit-il.

— J'ai l'honneur de connaître M. Humfrey, répondis-je le plus tranquillement qu'il me fut possible.

— Ah ! » fit M. de la Vauxelle, et je compris à l'air de son visage qu'il ne savait rien de notre histoire.

Quelle fatalité singulière l'amenait là cet homme que ma main avait poussé jusqu'aux portes du tombeau? A ce premier mouvement de surprise, qui m'avait saisi d'abord, se mêlait un sentiment d'angoisse indéfinissable. La même date et le même homme, et dans des circonstances semblables ! J'aurais donné tout au monde pour quitter la place et avoir affaire à tout le régiment. La présence de Rodolphe me glaçait; le ton et la politesse irritante de mon adversaire m'exaspéraient. Je sentais mes artères battre à coups pressés, et malgré l'anxiété qui me dévorait et dont chaque minute augmentait la torture, je pensais sans cesse à cet inconnu que Louise aimait.

« Ah ! monsieur le marquis ! si j'avais su ! murmura Rodolphe à mon oreille.

— Eh ! qu'importe ! » répliquai-je avec une sorte de dédain qui n'était pas dans mon cœur.

Il me tardait de sortir de cette position à quelque prix que ce fût. Un de mes témoins me toucha le bras. Tout était arrangé. Je ne me rappelai plus alors que la prière que Louise m'avait adressée.

« Ah ! je tiendrai ma promesse, » me dis-je.

Nous croisâmes le fer ; mais dès les premiers froissements je compris que j'avais enfin un adversaire digne de moi ; un sang-froid terrible, une dextérité que rien ne mettait en défaut, une main de fer. Une expression de joie féroce remplissait les yeux de M. de la Vauxelle d'éclairs et de flammes. Je n'avais pas à le ménager, j'avais à me défendre ; et cependant à toute seconde je regardais Rodolphe à la dérobée. Il était plus blanc que le jour où je l'avais renversé par terre à mes pieds.

« Ah ! vous avez tué mon fils ! » me cria une voix intérieure.

Ce cauchemar fit hésiter ma main. L'épée de Maximilien enveloppa la mienne tout à coup, et la fit voler dans un buisson.

« Eh ! monsieur le marquis, vous ne tenez donc pas mieux votre épée que votre parole !... » me dit-il.

Le sang me monta au visage. Je ramassai mon arme et retombai en garde. Mais Rodolphe était là, pâle à faire peur, comme un homme qui serait prêt à s'évanouir. « Lui ! pourquoi lui et non pas un autre ? » pensai-je, et une seconde fois l'épée qui va-

cillait dans ma main sauta en l'air. J'étais vaincu, moi le terrible duelliste; M. de la Vauxelle sourit, et rompant d'un pas :

« Çà, monsieur le marquis, c'est une manie !... Fermez donc le poing ! »

Un nuage passa devant mes yeux. J'oubliai Louise, j'oubliai tout.

« Ah! tuez-moi, monsieur! » m'écriai-je, et l'épée au poing, je fondis sur mon ennemi. La voix expira dans ma gorge, un coup terrible venait de m'atteindre, et je roulai par terre.

« Ah ! le 30 octobre ! » murmurai-je.

La tête livide de Rodolphe m'apparut comme dans un rêve, et je fermai les yeux.

Mon retour à Nancy fut lent et difficile. J'étais frappé de manière à faire croire au chirurgien que je n'en reviendrais pas. J'avais presque perdu connaissance. Je me rappelle seulement qu'un groupe de cuirassiers nous rencontra à l'entrée de la ville. Le bruit du combat s'était répandu dans le quartier du régiment; on en savait le motif; on savait aussi que la famille du baron de la Vauxelle s'était retirée à la campagne depuis trois jours.

« Ma foi, le capitaine n'a que ce qu'il mérite, » dit un vieux maréchal des logis.

Ma tête, qui s'était soulevée pour rendre le salut militaire retomba. Tout, jusqu'à l'opinion de mes soldats, me condamnait.

VI

A la première nouvelle de ce duel, Wilfrid quitta Paris et accourut. Il voulait me venger. Un ordre formel put seul l'empêcher de poursuivre M. de la Vauxelle et de le provoquer. Pendant huit jours je restai entre la vie et la mort. Chaque soir le chirurgien s'étonnait que j'eusse pu traverser la journée. « Il rendra l'âme cette nuit, » disait-il en s'en allant. L'énergie de ma jeunesse devait l'emporter. Quand je fus hors de danger, Wilfrid m'apprit qu'une personne était venue fréquemment demander de mes nouvelles de la part de Mlle de la Vauxelle. Ce nom, que je n'avais plus entendu prononcer, me fit tressaillir. Wilfrid, qui m'observait, me remit en même temps une lettre dont je reconnus sur-le-champ l'écriture. Il me vit pâlir.

« Tu l'aimes donc encore? me dit-il.

— Ah! plus que ma vie! »

Son regard m'interrogeait.

« Tu m'as cru coupable, avoue-le? m'écriai-je.

— Non; un homme tel que toi ne sera jamais accusé de félonie.... Mais il y a dans toute cette affaire quelque chose que je ne sais pas. Tu l'aimes, et c'est toi qui rends sa parole à M. de la Vauxelle! »

Tandis que Wilfrid parlait, j'avais ouvert la lettre de Louise. « Me pardonnerez-vous jamais? disait-

elle. Chaque jour, je prie Dieu pour vous.... Ah! si j'avais su!... Vous mort, je ne me serais jamais consolée de vous avoir perdu; vivant, votre nom sera toujours sur mes lèvres, votre souvenir dans mon cœur. » .

Trop faible encore, je m'étais assis pour lire cette lettre; je la tendis à Wilfrid :

« Regarde, lui dis-je, et ne m'interroge plus.... Va! je lui pardonne à celle par qui j'ai failli mourir.... Mais je ne la reverrai jamais! »

Maxilimien avait laissé trois fois sa carte chez moi, puis il était parti. Ma convalescence fut longue; on m'avait recommandé l'absence de toute émotion et un silence presque absolu. Je me promenais souvent seul, à pied, hors de la ville. Une seule pensée m'occupait. Louise était toujours devant moi, près de moi, en moi. Je combattais son souvenir de toutes les forces de mon âme; son souvenir s'imposait en maître. Un jour que je me traînais le long d'une promenade solitaire, je la revis; elle était au bras de son père. Cette même commotion qui ébranlait tout mon être la frappa. Tous deux nous chancelâmes; mais tandis que je m'appuyais contre un arbre, M. de la Vauxelle lui jetait un de ces regards impérieux dont je connaissais la toute-puissance. Elle passa et je sentis que mon cœur la suivait.

« Lâche! m'écriai-je, faudra-t-il donc t'écraser pour que tu l'oublies? »

Je quittai la promenade dans un état voisin du délire. Je n'osai plus sortir de quelques jours. Wil-

frid et Médéric seuls m'approchaient. La vue de toute autre personne m'inspirait une horreur profonde.

Un matin, et lorsque j'étais en grande voie de guérison, je vis entrer M. de la Vauxelle.

« Le sang lave tout, me dit-il, donc l'offense est oubliée. »

Je m'inclinai sans prévoir encore où il voulait en venir.

« Je viens vous prier d'assister au mariage de ma fille, Mlle Louise de la Vauxelle, reprit-il; elle épouse M. Rodolphe Humfrey, à qui le roi, en récompense des bons services rendus par son père et en mémoire de son aïeul tué, le 10 août, aux Tuileries, a daigné accorder des lettres de noblesse et qu'il nomme son représentant près d'une cour d'Italie. Nous comptons sur vous le jour de la bénédiction nuptiale. »

Comment ne tombai-je pas à la renverse en écoutant M. de la Vauxelle! Ces deux noms unis ensemble! Louise mariée à Rodolphe! L'orgueil des Clerfons me soutint; j'appelai à mon aide cette énergie dont autrefois j'avais donné des preuves, et me roidissant contre l'émotion qui me déchirait :

« Merci, monsieur le baron, j'irai, » lui dis-je.

La parole m'était venue avant la réflexion. Un démon me poussait, ce démon, hôte familier du cœur de l'homme qui lui fait trouver un âpre délice dans le spectacle des choses qui le torturent.

Huit jours après, je me rendis à cette cérémonie, où la ville entière avait été conviée. J'étais sûr de

moi, et je restai debout. Bien des regards me cherchaient. On s'étonnait presque de mon audace à paraître sous les voûtes de l'église. Louise tremblait sous son voile de mariée. Quand je parus dans la sacristie, où toute la famille était réunie, elle chancela. Jamais je ne l'avais vue si belle et si touchante. Au moment où je passai devant elle, il me sembla que la terre s'ouvrait sous mes pieds. Mais j'avais juré d'aller jusqu'au bout. Je pris donc la main que Rodolphe me tendait et la serrai. Il était blanc comme elle. Puis me penchant à son oreille :

« Je crois que nous sommes quittes à présent ? » lui dis-je.

Je rentrai chez moi ivre de douleur. La fièvre m'avait repris. Le baron de Baudricourt, qui me témoignait quelque amitié, vint me voir coup sur coup. J'avais pris l'habitude de penser tout haut devant lui. C'était un de ces hommes qui acceptent la vie comme elle se présente, mais qu'un fonds de bonté inaltérable protége contre les conseils d'une égoïste philosophie. Un jour que mon esprit malade revenait sans cesse sur les circonstances qui avaient accompagné et suivi ma rencontre avec Maximilien de la Vauxelle, je m'arrêtai brusquement devant le major, et frappant du pied avec violence :

« Ah ! la fatalité me harcèle ! » m'écriai-je.

La baron, qui roulait une cigarette entre ses doigts, sourit.

« La fatalité ? dit-il, je n'y crois pas.... Il y a cependant quelque chose dans votre vie que je ne réussis guère à m'expliquer. Comment se fait-il qu'avec de

la naissance, un grand nom, une fortune de prince, une bravoure et une générosité mises à l'épreuve cent fois, rien ne vous soit facile? Il y a là un mystère qui me passe.... J'y ai souvent réfléchi entre deux cigares.... Je voudrais vous voir heureux, aussi vrai que j'espère mourir sous le harnais, et vous ne l'êtes pas! »

Je croisai les bras, et changeant de ton:

« Croyez-vous à la transmigration des âmes? » repris-je alors.

M. de Baudricourt me regarda sans répondre, et lança une spirale de fumée vers le plafond.

« C'est absurde, n'est-ce pas? Eh bien! il y a des heures de solitude et de rêverie où je me persuade que l'âme d'un certain Philippe de Neuvailler, qui est mort vers l'an 1594, s'agite en moi.... j'en ai les instincts.... les ambitions.... les croyances.... »

Le major alluma une autre cigarette. Il avait certainement envie de rire; cependant mon air de conviction le frappa. Il parut réfléchir.

« La science ne sait pas tout.... donc vous avez peut-être raison, dit-il enfin. Il y a dans l'ordre des choses morales certains phénomènes que je n'ai jamais cherché à m'expliquer.... On les tient pour des folies.... Qui sait si ce ne sont pas des vérités? Mais s'il y a en vous du Philippe dont vous parlez, combattez-le, que diable!... On n'a que faire d'un ligueur en ce temps-ci! »

Le nom de mon frère, qui m'avait quitté depuis plusieurs jours, tomba dans l'entretien..

« Ah! celui-là n'est pas de cette trempe sauvage!

repris-je d'un ton plus doux.... c'est l'âme la meilleure et la plus tendre.... Mais j'ai grand'peur que ce qu'on appelle, en style de journal, les idées nouvelles n'ait trop d'empire sur son esprit.... Il regarde en avant, tandis que je regarde en arrière.... S'il y avait une Amérique nouvelle à délivrer, je ne sais s'il ne traverserait pas l'Océan pour lui porter le secours de son épée. »

Je passai la main sur mon front, appesanti en quelque sorte par le pressentiment de nouvelles douleurs. Le major me frappa sur l'épaule.

« Bah! me dit-il, la vie a du bon.... Il s'agit seulement de ne pas s'arrêter aux choses tristes! »

Telle n'était pas la pente de mon esprit. Les choses qui l'avaient le plus déchiré étaient celles qui l'attiraient davantage. Dans le trouble où je vivais, je n'aspirais plus qu'après le silence et l'oubli. Trois jours après ma conversation avec M. de Baudricourt, je quittai Nancy. Le congé que j'emportai ne me suffisant pas, j'envoyai ma démission au ministre de la guerre, et je ne tardai pas à revoir les murs de Neuvailler. Louise tenta de m'écrire. Rodolphe, qui savait alors tout ce qu'il me devait, mit tout en usage pour parvenir jusqu'à moi. Je fus inflexible. Je renvoyai les lettres de Louise sans les ouvrir, je m'obstinai à ne pas recevoir Rodolphe. La blessure faite à mon cœur saignait toujours. Mille projets traversaient mon esprit. Les uns me poussaient aux entreprises les plus téméraires, aux expéditions les plus lointaines. Les fantômes de Pizarre et de Fernand Cortez me passaient devant les yeux. D'autres

fois, je me résignais à ensevelir ma jeunesse à Neuvailler et à n'en plus sortir. Le bonheur n'avait pas voulu de moi, pourquoi le fatiguerais-je de mes assauts ?

« Tu seras marquis de Clerfons, écrivais-je alors à mon frère ; tu feras l'épreuve de la vie ; qu'elle te soit plus propice qu'à moi ! »

Je lui écrivais beaucoup, je lui écrivais sans cesse. Wilfrid était alors la seule personne avec laquelle une communication ne me fût pas odieuse. Toutes mes lettres cependant ne lui étaient pas envoyées ; il y avait des heures où une sorte de pudeur farouche me saisissait ; le papier, humide encore, volait dans le feu. D'autres fois la douleur l'emportait, et mon âme s'épanchait en confidences, en cris, en longues déclamations, en retours amers sur le passé ; rien de ce qui me touchait ne le trouvait jamais indifférent. Je n'avais un peu de repos que les jours où Wilfrid me répondait. A sa douleur, au sympathique élan de sa tendresse, à quelque chose d'intime et de concentré qui me pénétrait, je sentais qu'un cœur semblable au mien battait dans sa poitrine :

« Lui aussi, me disais-je, sera fidèle et tenace dans ses affections. Ce qu'il aimera une fois, il l'aimera toujours.... Ah ! le triste lot ! »

Une chose qu'on devinait plus qu'elle n'était exprimée, couvrait d'une sorte de voile cette correspondance, où je puisais mes seules consolations. J'y découvrais je ne sais quels ferments d'idées qui m'étaient antipathiques. Il me semblait

que le dernier fils du comte Jean inclinait de plus en plus du côté où il penchait. Il avait quitté l'École polytechnique depuis quelque temps avec un numéro qui l'autorisait à choisir parmi les carrières offertes aux élèves de cette École; mais au lieu de me rejoindre et de manifester quelque désir d'entrer dans les ambassades, comme la douairière de Clerfons l'aurait voulu, Wilfrid poursuivait de nouvelles études et suivait les cours du collége de France.

« Il est, m'écrivait-il, des côtés de l'intelligence, des coins lumineux du savoir humain que je n'ai pas encore abordés; je veux me pénétrer de leurs rayons, m'assimiler en quelque sorte leurs clartés; j'y consacre un temps qui m'est doux, j'y puise des forces qui me renouvellent.... Plus tard, nous parlerons de nos projets. »

Quels projets? Pouvait-il en exister d'autres que ceux dont j'avais accepté l'héritage? Mais dans la situation d'esprit où je me trouvais, cette vague inquiétude, ressentie bien plus que comprise, n'allait pas jusqu'à me tirer de l'abattement où j'étais moralement tombé. La marquise de Clerfons m'avait dit qu'elle ne voyait point de carrière pour un gentilhomme en dehors de l'épée. L'épée mise au fourreau, était-ce à dire que ma vie s'écoulerait sans mouvement et sans résultat? Une sourde activité, un excès de force qui grondaient dans mes entrailles me disaient que le roman de ma vie n'avait pas tourné sa dernière page. Mais là un problème obscur se dressait devant mes yeux. Ces forces, cette

activité qui sommeillaient, à quel usage pourrais-je les employer à leur réveil ?

Un soir, un homme frappa à ma porte. Un orage l'avait surpris dans un hameau voisin ; il venait, disait-il, me demander l'hospitalité. Je reconnus un sous-lieutenant de l'escadron abandonné à Nancy. Un frisson me prit; c'était comme un fantôme du régiment qui passait devant moi. Le sous-lieutenant s'assit à ma table. La conversation prit un tour plus intime. M. Duplanquet m'avoua qu'il avait quitté l'épaulette.

« Je ne suis pas d'un nom à aller bien loin dans la garde, me dit-il, et puis on ne voit point de guerre à l'horizon!... Mon intention est de quitter la France.

— Et où allez-vous ?

— Au bout du monde, en Amérique, » répondit M. Duplanquet.

Il me raconta alors qu'il faisait partie d'un groupe de jeunes gens hardis qui avaient formé le projet de tenter la fortune dans ces grands continents où tant de provinces sont encore inconnues.

« Nous avons des armes, quelque argent, nous sommes tous gens de cœur, ajouta-t-il, les aventures ne nous manqueront pas, et si nous ne trouvons pas la mort, qui sait ? peut-être jetterons-nous dans ces lointaines contrées les éléments d'un vaste empire. »

Et toujours causant, le jeune officier me développa un plan audacieux, mais habilement conçu, et tel à peu près que celui dont plus tard un brave

gentilhomme provençal faillit pousser jusqu'au bout les périlleuses témérités.

« Vous êtes heureux ! » m'écriai-je tout à coup.

A ce cri, la physionomie de M. Duplanquet changea subitement.

« Eh bien ! dit-il, je vous dirai les choses comme elles sont.... A bas le masque ! Toute la vérité, la voici.... Nous avons besoin d'un chef brave, résolu, qui ait, avec l'habitude du commandement, l'énergie d'un soldat d'aventure.... De tels hommes sont rares en tout temps, à notre époque surtout. J'ai prononcé votre nom. Il a une valeur et un éclat qui en font un drapeau. On m'a chargé de vous voir et d'obtenir votre assentiment. Dites un mot, et vous êtes la tête et le bras de trois cents hommes résolus qui vous suivront jusqu'aux bouches de l'enfer ! »

J'étais ébranlé. Cette entreprise, dont le commandement m'était offert, coupait court à mes angoisses intérieures, à cette vague inquiétude qui passait par les fissures de mon chagrin comme une eau impatiente par les interstices d'un rocher. J'allais accepter.

« Mais qui donc a eu l'idée de cette expédition ? dis-je à M. Duplanquet ; pourquoi est-elle tentée aujourd'hui ? au profit de qui se fait-elle ? »

Je le vis rougir. Dans sa réponse, et je dois dire qu'elle fut empreinte de cette franchise qui convient à la bouche d'un soldat, je découvris qu'un intérêt de spéculation était le mobile principal de cette lointaine entreprise. Il s'agissait moins de conquérir un royaume à la France que de mettre la main sur un groupe de mines abondantes en mé-

taux précieux. L'expression de mon visage devint tout autre.

« J'aurais pu jouer ma vie dans une folie qui eût été payée par l'honneur de servir mon pays, lui dis-je alors, mais il y a de l'argent au bout de tout cela!... Je refuse.

— Voilà ce que je redoutais, » répondit le sous-lieutenant.

Il n'insista pas, et je le vis passer la main sur son front assombri. Puis, avec l'accent d'un homme dont la résolution est arrêtée :

« Peut-être avez-vous raison, reprit-il, mais moi, je m'appelle comme tout le monde; Duplanquet ou Dubois, Dupré et Dumont, c'est tout un.... Je me risque.... Il me semble seulement qu'avec vous nous aurions réussi.... »

Le sous-lieutenant vida son verre et changea la conversation. Le lendemain, à la première pointe du jour, il monta à cheval, s'enveloppa de son manteau, ce même manteau que j'avais si longtemps porté, et, avant de lâcher la bride, me regarda d'un air dont je compris vite la signification. Je secouai la tête.

« Adieu alors, capitaine, » me dit-il, et il partit.

Quelque temps, j'entendis le galop de son cheval derrière un rideau de poussière. Des horizons inconnus s'ouvraient devant celui par qui j'avais entrevu la possibilité d'une secousse; ce fut un éclair, et je rentrai dans ma solitude et mon accablement avec un sentiment de tristesse plus poignante. Cela dura un temps dont ma mémoire n'a pas conscience.

Rien de ce qui se passait dans le monde ne m'occupait plus ; mes journaux, je ne les ouvrais pas, mes lettres demeuraient sans réponse. Il n'y avait plus de place dans mon cœur que pour un souvenir. Un orage cependant s'avançait. Un jour la nouvelle se répandit dans la campagne qu'une révolution nouvelle venait d'éclater à Paris. Le trône des Bourbons était en péril. Quelle occasion magnifique de perdre une vie dont le poids me semblait inutile! Une heure après, j'étais sur la route. Les panneaux fleurdelisés de la malle-poste que je rencontrai étaient lacérés de coups de baïonnette; partout j'entendais les retentissements de cette bataille où devait s'engloutir une monarchie; partout aussi des obstacles, mais partout ils pliaient devant l'énergie de ma résolution; les menaces, les promesses m'ouvrirent un chemin jusqu'à la grande ville. A Nevers, on m'avait dit que la lutte commençait; à Briare, on m'assura qu'elle était indécise et flottante encore; à Fontainebleau, on m'apprit que la royauté était vaincue. Mais j'avais l'espoir que quelques hommes résolus tenaient encore, çà et là. Quelques débris des régiments de la garde ne s'étaient-ils pas ralliés sous le canon de Vincennes? On pouvait tenter la fortune, combattre et mourir les armes à la main....

Hélas! quand je touchai aux barrières de Paris, la troisième et sànglante journée était finie, un trône était en poudre. A travers cent barricades, je m'enfonçai dans Paris, cherchant de l'œil un régiment, un bataillon, une compagnie fidèle à laquelle je pusse me joindre. Rien ne résistait plus. Mes pieds

heurtaient les cadavres de quelques Suisses. Pour la première fois alors, je ne pensai plus à Louise. Je n'avais de sang dans les veines, de battements dans le cœur que pour la colère et l'indignation. Quoi! pas une ruelle où une poignée de soldats, le mousquet au point, défendissent encore le drapeau de la vieille France! par un pavé où l'on pût tirer l'épée et tomber en frappant! Deux fois ma course errante me conduisit devant des casernes; elles étaient conquises et toutes retentissantes encore des cris de la victoire. Devant les portes brisées, des gardes royaux étendus sans vie. Ah! mes braves cuirassiers, comme alors je les regrettais! Quelle charge désespérée si j'avais eu leurs escadrons marchant à mon côté! quels coups de sabre! quelle vengeance!

Comme j'arrivais sur le quai, cherchant les Tuileries, une bande d'insurgés, marchant au son du tambour, déboucha devant moi; des fusils, des sabres, des baïonnettes brillaient partout; nu-tête, et porté par un jeune homme tout sanglant, flottait un drapeau tricolore, et près du drapeau, l'épée nue à la main, les habits déchirés, noir de poudre, l'œil en feu, Wilfrid frappait la terre du pied.

Ce fut comme si la foudre eût éclaté devant moi. Mon frère, un Neuvailler, parmi les implacables ennemis du roi! Je ne fis qu'un bond et parus à son côté.

« Wilfrid! m'écriai-je, laisse là cette guenille et suis-moi!

— Dieu! Robert! fit-il.

— Eh bien! m'as-tu compris? viens-tu? »

Mais Wilfrid était dans ces heures d'enthousiasme où aucune voix ne peut plus être entendue.

« Ah! dit-il, j'ai choisi.... par pitié, va-t'en!

— Tu as choisi!... et cela?... malheureux! »

Déjà les canons de vingt fusils s'abaissaient sur ma poitrine. Wilfrid me couvrit de son corps.

« Je t'en prie, va-t'en! » reprit-il avec l'accent de terreur.

Une foule enivrée et furieuse m'entourait, mes regards se promenaient ardents et provocateurs sur ces visages allumés par la fièvre du combat. Tout brûlant de haine, d'amour et de désespoir, ils vinrent se reporter sur mon frère.

« Ainsi! c'est bien toi! »

Et comme sa bouche hésitait à me répondre :

« Ah! traître! » m'écriai-je.

Dix baïonnettes étincelèrent autour de mon front. Wilfrid les écarta du revers de son épée, et, la tête haute, je traversai la multitude.

VII

Cette angoisse inexprimable que j'avais éprouvée dans l'église où Mlle de la Vauxelle s'était mariée, je la connaissais donc une seconde fois, et dans toute l'horreur d'une révolution. Mais c'était moins à présent la colère et l'aversion que je ressentais

que le mépris. Mort, je l'aurais vengé, ce frère adoré, mais vivant !

J'employai la nuit à courir la ville, frappant à toutes les portes que je connaissais pour tenter un suprême effort. Quel spectacle présentait alors Paris ! La foule battait les rues, agitée comme une mer, les hôtels étaient déserts. Partout le peuple, en armes, et, dans le tumulte des carrefours, des feux de bivacs, autour desquels éclataient par intervalles des chants détestés. Çà et là, erraient dans les jardins publics, sous l'ombre des palais conquis, des officiers dont la révolution venait de briser les épées. Sur aucune place, dans aucun faubourg, une troupe courageuse avec laquelle il me fût permis de chercher la mort ! L'âme navrée, je partis pour Rambouillet. Je tenais à honneur d'accompagner dans son dernier voyage la monarchie, une fois encore exilée de France et vaincue par son éternelle ennemie. Je me joignis donc à ce modeste cortége de soldats dévoués et de serviteurs fidèles qui firent au roi Charles X une pieuse escorte jusqu'à Cherbourg. Quand les yeux du vieux monarque s'arrêtaient sur moi, le rouge de la honte me montait au visage. Je croyais qu'il y lisait la trahison d'un Neuvailler. Ah ! s'il m'eût alors demandé si je n'avais pas un frère, je serais mort de regret et de confusion sur la route !

J'avais parfois la folle espérance que Wilfrid abandonnerait tout à coup la cause qu'il avait embrassée, et que, pris de remords, il viendrait grossir notre triste cortége. Si le galop d'un cheval reten-

tissait pendant une halte, mon cœur tressaillait. Il ne vint pas! Je vis enfin s'éloigner le navire qui emportait la famille royale, et dans les campagnes, animées d'un mouvement silencieux, aucun indice ne permit d'espérer qu'une seconde Vendée fût possible. La voile qui s'effaçait à l'horizon fit disparaître ma dernière illusion. Je rentrai dans Paris plus désolé qu'un vaincu; j'y rentrai comme un fugitif. J'habitais en ce moment l'hôtel immense où la marquise douairière de Clerfons m'avait reçu. Cet hôtel, qui rappelait par son étendue et son imposante architecture les vieilles demeures des familles princières, occupait l'angle de la rue Saint-Dominique et du boulevard des Invalides. Mon frère s'y était présenté deux fois en mon absence. Avant de m'éloigner d'une ville où je ne voulais plus reparaître, je me décidai à voir Wilfrid, non pas que j'espérasse le ramener à d'autres idées, mais pour établir sur un pied définitif nos relations nouvelles. Je le fis prier de passer chez moi.

Les rumeurs de la révolution triomphante remplissaient encore Paris. Le bruit m'en était insupportable, odieux. Je n'entendais que le roulement des tambours, le retentissement des pavés tombant des barricades ébranlées, les chants des vainqueurs. Je ne voyais partout que des patrouilles hostiles, et nulle part ces uniformes de la garde qui avaient été ma joie et mon orgueil. Dans ce tumulte qui me navrait, deux mots revenaient incessamment sur mes lèvres: Louise? Wilfrid! L'amour dédaigné, l'amitié trahie! Qu'avais-je donc qui faisait que tout

se rompait autour de moi, espoir, affection, tendresse? Je me sentais seul dans la vie, bien plus même, inutile. Mes convictions, le fardeau du passé, le nom que je portais, tout rétrécissait chaque jour davantage le cercle qui m'entourait. Au plus fort de ces orages intérieurs, on vint m'avertir que Wilfrid m'attendait.

« Faites entrer! » dis-je brusquement au valet de pied.

J'étais alors dans le grand salon d'apparat où la marquise de Clerfons m'avait tendu la main. Le soleil d'été se jouait dans les arbres du jardin et traçait de grandes bandes lumineuses dans cette vaste pièce toute éclatante d'un luxe séculaire. Une glace me renvoya mon image. La trace de vingt nuits d'insomnie se lisait sur mes traits. Dix années passées à la guerre ne m'auraient pas plus vieilli. Wilfrid entra. Je lui montrai silencieusement un fauteuil. L'expression d'une tristesse navrante parut sur son visage. Moi-même j'étais bouleversé.

« Est-ce ainsi que nous devions nous revoir? s'écria-t-il.

— A qui la faute? Voyez! » lui dis-je.

Wilfrid n'avait pas pris le temps de changer de vêtement. Il arrivait d'une ville du Nord où il avait été envoyé en mission. La poussière du voyage le couvrait encore. Il leva le front, et fièrement:

« J'ai rempli mon devoir, reprit-il.

— Alors, monsieur le vicomte, entre nous tout est fini. »

Des larmes jaillirent des yeux de Wilfrid.

« Non, ce n'est pas possible? s'écria-t-il d'un accent désespéré ; le même sang ne coule-t-il pas dans nos veines?... n'êtes-vous pas le seul être que j'aime en ce monde ! »

Tout ce que la tendresse la plus vive, la reconnaissance la plus vraie, les meilleurs et les plus honnêtes sentiments peuvent inspirer, il me le dit pour calmer cette irritation dont je sentais en moi les bouillonnements. Ne pouvait-on pas être séparés par une divergence d'opinion et rester unis par le cœur? Qu'importait que les idées fussent diverses comme les carrières, si la même loyauté remplissait les âmes? Pouvais-je penser que quelque chose fût de force à m'enlever la place que j'occupais dans sa vie? Mille souvenirs ne lui rappelaient-ils pas ce que j'étais, et quelle tendresse j'avais versée autour de son berceau? Il ne voulait pas l'oublier, si je l'oubliais. N'étais-je pas en quelque sorte le principe même de son existence? Je n'avais nulle idée de cette éloquence qui prenait sa source dans la partie la plus haute de l'être humain. Ce n'était pas Wilfrid qui parlait, c'était sa jeunesse dans toute sa sincérité et son élan. Cependant, la tête inclinée par un mouvement qui m'était habituel, je le regardai dans l'attitude farouche d'un taureau. Chacune de ses paroles avait son écho dans ma poitrine; mais une intraitable obstination m'endurcissait. Je ne voyais plus en lui qu'un rebelle et qu'un ingrat ; le frère avait disparu. Ces deux rides dont l'angle menaçant s'ouvrait sur mon front se fondaient alors en une seule ligne sombre, comme si un coup de hache

en eût creusé le dur sillon. Le visage de pierre qu'il avait devant lui épouvanta tout à coup Wilfrid :

« Ah ! vous ne m'aimez plus! » s'écria-t-il enfin.

Je ne l'aimais plus! Le cri de Wilfrid me pénétra jusqu'au fond de l'âme. J'allais céder peut-être et lui tendre les bras, lorsque cette voix redoutable que j'avais entendue autrefois retentit de nouveau dans mon cœur : Ne cède pas! disait-elle. Et me roidissant contre l'émotion qui me gagnait :

« Un mot suffit, lui dis-je; désavouez hautement, publiquement ce que vous avez fait dans ces jours maudits; demandez pardon à Dieu et à votre roi de cet égarement qui imprime une tache sur notre blason et qu'un accès de fièvre peut seule excuser, et quand vous aurez abjuré ces criminelles folies, alors je vous rendrai mon estime. L'amitié reviendra quand j'aurai la certitude que le souvenir du passé ne laisse plus dans votre cœur qu'indignation et dégoût.

— Mais c'est une lâcheté que vous me demandez, et c'est vous!...

— Je vous demande de faire votre devoir.... Retournez au drapeau que vous avez trahi. »

Une faible rougeur parut sur les joues pâles de Wilfrid :

« Songez à qui vous parlez, mon frère, » dit-il d'une voix désespérée.

Je me redressai de toute ma hauteur, et d'une voix âpre et violente :

« Il n'y a pas de frère ici! m'écriai-je, il y a le

marquis de Clerfons qui demande compte de l'honneur perdu au vicomte de Neuvailler.

— Robert !

— Êtes-vous décidé?

— Je le suis et je refuse. »

Ma main, qui jouait avec le manche du poignard que mon ancêtre Philippe de Neuvailler portait à la bataille de Moncontour, le jeta par terre si violemment, que le fer vola en éclats. Wilfrid fit un pas vers moi, mais déjà je l'arrêtai d'un geste hautain :

« A présent, il ne nous reste plus qu'à compter, lui dis-je.

— Compter? répéta Wilfrid.

— Mon intention était de vous attribuer dans le partage de nos biens la totalité des terres qui ont appartenu à la famille des Neuvailler dont vous portez le nom; elles représentent à peu près la moitié de ce que j'ai; ces terres sont à vous, monsieur le vicomte.

— Je pourrais tout accepter d'un frère; d'un homme qui me condamne, je ne veux rien.

— Comme il vous plaira. Si cependant un jour vous changiez d'idée, les titres des diverses propriétés qui composent votre avoir sont déposés chez le notaire de la famille; à votre première demande, ils vous seront remis.

— C'est une liberté dont je n'userai pas.

— Je crois, monsieur le vicomte, que l'entretien est fini. »

En parlant ainsi, je saluai mon frère de la tête.

Il m'imita et se dirigea vers la porte; mais au moment d'en passer le seuil, il s'arrêta. La bande de lumière qui entrait par l'une des fenêtres l'encadrait; je voyais sa poitrine émue se soulever. Un mot, un signe, un regard, et il serait tombé dans mes bras. Mais j'étais debout devant la haute cheminée, plus roide et plus froid qu'une statue; une force impitoyable me clouait à ma place. Wilfrid rassembla tout son courage et sortit. Une minute après, j'entendis la lourde porte de l'hôtel qui retombait sur ses gonds.

Le soir même, j'avais quitté Paris. Les bois de Neuvailler m'appelaient vers leurs solitudes par le charme des souvenirs; mais ces souvenirs étaient comme un buisson d'épines où mon cœur se déchirait. Quel coin de terre ne me parlait pas de Wilfrid? N'était-ce pas auprès de cet herbage que je l'avais arraché à la poursuite d'un taureau? Ne m'avait-on pas vu sortir de ce pan de forêt, l'emportant tout endormi dans mes bras? Cette rivière nous connaissait tous deux; combien de fois ne l'avions-nous pas traversée, tandis que ma voix encourageait celui qui fut si longtemps pour moi le petit! Quelles courses à cheval dans ces vallons! Quelles promenades sur ces étangs, alors que Wilfrid amorçait les lignes et que son frère, le sauvage, l'hercule, le grand Robert, maniait les rames! Là était la cabane du bûcheron où j'avais veillé sur Wilfrid brisé par la fatigue et couché sur un lit de bruyère! Là cette roche énorme que nous aimions à gravir pour voir au loin le pays! Et comme si ce n'était pas assez de

ces pénibles rapprochements, chaque voisin ne se lassait pas de me demander ce que mon frère était devenu. Je n'oubliais Wilfrid que pour penser à Louise, et ces deux parts de ma vie me versaient les mêmes tristesses et des douleurs égales.

Un matin je réunis tout ce qui avait appartenu à ce frère bien-aimé contre lequel je me sentais des mouvements d'une haine impétueuse : les armes de chasse qui me rappelaient cent épisodes de notre vie heureuse, les livres qui portaient à la marge l'empreinte de son crayon, et sur lesquels il me semblait toujours le voir penché, les meubles qui avaient été les témoins de son enfance studieuse, les mille objets divers contre lesquels ma pensée sans cesse en éveil se heurtait, et, d'une main convulsive, je les enfermai dans un appartement dont je brisai la clef. J'espérais moins souffrir en écartant de moi tout ce qui gardait le signe de Wilfrid, tout ce qui me criait : « Là il a souri, là il a pleuré, là il s'est endormi ; ce volume est le dernier qu'il ait ouvert, ce fauteuil l'a reçu un soir qu'il avait la fièvre ; ce fusil, tu le lui as donné !... » Mais la blessure était en moi, et tous ces soins cruels ne la guérissaient pas.

Devant le cadre où souriait le visage doux et paisible de Mlle de Sauveterre, ce visage qui m'avait apporté le calme tant de fois, je m'arrêtais cependant.... Ce n'était pas seulement la mémoire vénérée du comte Jean qui le protégeait ; c'était encore le souvenir de sa bonté tendre et constante. Je laissai le cadre à sa place et sentis mes yeux devenir hu-

mides en le regardant. Un soir, je m'étais oublié dans la chambre où la main de mon père l'avait suspendu; l'ombre grandissait autour de moi; par la large fenêtre ouverte sur les étangs, un jour pâle tombait du ciel, où s'envolaient mille nuées grises que chassait un vent plaintif. Les plus tristes pensées prolongeaient ma marche lente, en quelque sorte automatique. Le jeu de la clarté douteuse qui s'éteignait prêta tout à coup à cette image inerte une apparence de vie; la ressemblance était profonde, intime, saisissante : moins les traits que la physionomie; il me sembla que sa robe blanche s'agitait, que sa poitrine émue se gonflait, qu'un souffle animait ses lèvres Je ne sais quel frisson troubla mon cœur, et, la regardant, je m'écriai tout à coup :

« Ah! si je l'aimais! ne le savez-vous pas?... Il a choisi une voie où jamais un fils des Neuvailler n'a marché.... Vous qui êtes auprès du comte Jean, demandez-lui s'il me fallait courber la tête!... »

La lumière expirante s'effaça; je ne vis plus le mouvement de la robe et cet étrange réveil du visage qui avait un instant ébloui mes yeux; la nuit m'enveloppa, et, tout rempli d'une crainte superstitieuse, mais inébranlable dans ma réprobation, je tombai accablé sur un fauteuil.

Ce fut vers cette époque que je pris l'habitude des confidences confiées au papier. La première fois que je me surpris une plume à la main, un amer sourire plissa mes lèvres. Était-ce bien là ce qui m'attendait, et fallait-il me voir, sans que les mêmes

prouesses eussent agité ma vie, passer par le même sentier bizarre qu'avait parcouru mon aïeul, Philippe de Neuvailler? Après quelques hésitations, je continuai ; je trouvai à ces récits interrompus, vingt fois abandonnés, vingt fois poursuivis, je ne sais quelle consolation qui, en me faisant revenir sans cesse sur les mêmes sujets douloureux, m'accoutumait à en accepter les dures conséquences. Ces confidences, que la flamme du foyer dévorait parfois avant que l'encre eût le temps de sécher, étaient comme ces fissures par où se dégagent les fumées et les scories d'un volcan. La chose écrite, si je ne souffrais pas moins, j'étais moins agité. Que d'heures alors passées dans le silence! avec quelle fièvre ne fouillais-je pas au plus profond de mes souvenirs, tout chauds encore! Hélas! c'était moins l'histoire des faits que celle de mes sentiments anéantis, de mes cris étouffés, de mes larmes, de mes angoisses, que j'écrivais. Qu'elles ressemblaient peu, ces annales de ma trentième année, aux confessions héroïques de mon ancêtre! Où voyait-on la trace des forteresses emportées d'assaut, des batailles furieuses où la mort vole de toutes parts, des embûches, des estocades, des prises d'armes? Rien de tout cela, mais quelques silhouettes d'officiers heurtant leurs épées contre la mienne, et le profil d'une femme en qui tout s'absorbait.

Un pressentiment vague me disait cependant que tout n'était pas fini. D'indéfinissables espérances me réchauffaient le cœur par intervalles. Se pouvait-il que les violences de Paris n'eussent pas leur

réplique en province? Ce que j'avais vu, durant mon pèlerinage en Normandie, n'était pas fait, il est vrai, pour donner à ces bouffées d'espérances la force et la vie; mais la jeunesse l'emportait quelquefois, et alors je partais pour les châteaux voisins, avec le désir de rallumer dans les cœurs quelque étincelle du feu qui avait donné à la vieille France tant de soldats et de héros. Ces promenades entreprises à cheval me conduisaient, avec la vitesse de la foudre, à tous les points du département. Souvent j'en franchissais les frontières; mais je ne remuais partout que des cendres, je ne rencontrais partout qu'une irrésistible peur. On m'accueillait, on m'écoutait, on me serrait la main, et il me semblait bien, aux réponses qu'on me faisait, que je parlais un langage que personne n'entendait plus.

Il m'arrivait cependant de m'obstiner. — Les moissons ne lèvent pas en une nuit, me disais-je. Et, sur le dos de mon cheval, je traversais de nouveau la contrée dans tous les sens. Puis tout à coup une fatigue horrible me prenait, je tournais bride et regagnais la tête basse la retraite d'où j'étais parti, évitant les châteaux et courant par les sentiers déserts. Bientôt après, je me réfugiais dans cette chambre bleue où le portrait de ma mère faisait descendre je ne sais quelle atmosphère de paix. Tout dans le château me parlait du passé. Le souvenir de Thérèse s'y mêlait à celui de Wilfrid. Les mêmes salons gardaient l'empreinte de leurs pas, et de nouveau je savourais à longs traits cette tristesse inépuisable qui naît de l'aspect des lieux où

la vie s'est ouverte aux émotions, mais je n'en étais pas amolli. Un fonds de vigueur, qu'aucune secousse ne pouvait abattre, me faisait braver impunément l'énervante influence des regrets et de l'isolement; quelque chose de fier et de hautain m'animait au contraire. N'avais-je pas obéi aux règles enseignées à ceux de mon nom par les traditions de famille? La marquise de Clerfons et le comte Jean de Neuvailler m'auraient-ils renié? N'étais-je pas un des leurs, et si on ne me voyait point dans ces positions éclatantes où la naissance et la fortune me conviaient également, n'était-ce pas une preuve de plus que je les méritais? C'est donc le front haut que j'attachais mes yeux sur ce vitrail où, pendant les heures de mon enfance, je voyais l'image resplendissante de ma mère, la première comtesse de Neuvailler. Elle brillait du même éclat, cette image tout enflammée par la lumière du soleil, et son doigt mystérieux me montrait le ciel. Je la regardais, et, orgueilleux de ma vie désenchantée, je me disais tout bas, tandis que l'orgue chantait: « Ainsi brillera toujours, quoi qu'il advienne, cet écu des Neuvailler et des Clerfons que mes pères m'ont transmis! Qu'importent les sanglantes épreuves! Qu'importent les longs désespoirs! il y a le nom! »

Cependant Médéric m'avait rejoint à Neuvailler. Je n'avais rien fait pour l'engager à me suivre dans cette retraite d'élection. Un matin, je le trouvai dans la cour du château en costume de garde. Il fourbissait un couteau de chasse avec la tranquillité d'un homme qui s'acquitte d'un devoir.

« C'est moi, me dit-il, comme je le regardais du haut en bas; cela m'ennuyait de porter la cuirasse sous une cocarde qui n'est pas la vôtre.

— Et tu t'es souvenu de Neuvailler?

— De plus, il m'aurait fallu couper le visage à la moitié de l'escadron où l'on m'avait incorporé. Mon pauvre régiment, qu'en a-t-on fait? J'ai quitté le service. Chemin faisant, je me suis dit que vous auriez besoin peut-être d'un homme qui fût prêt à vous servir en toutes circonstances et en tous lieux. Me voilà.

— Reste donc! Et si une occasion se présente de nous faire casser la tête, nous ne la manquerons pas.

— Ainsi soit-il, » répondit Médéric.

VIII

Mon garde et moi nous passâmes quelques longues semaines à battre le pays; nous chassions beaucoup. Un goût bizarre me faisait aimer les chevaux pies; j'en avais toujours un ou deux de cette robe dans mes écuries. Cela provenait certainement de ce que le poulain sur lequel, pour la première fois, j'avais entrepris une course au grand galop avait une robe noire et blanche. Tous les chevaux pies que je montais depuis s'appelèrent *Grain d'orge*, en mémoire de ce poulain, qui était d'une race ad-

mirable pour la taille, le courage et le fond. Les plus terribles étaient encore ceux qui me plaisaient le plus. Il y avait dans nos luttes comme une apparence de péril; je me rattachais par là à ce qui avait eu pour mon adolescence un attrait si vif. Dès lors je pris l'habitude des courses folles par monts et par vaux. Elles apaisaient ma fièvre, mais ne la guérissaient pas. Médéric m'accompagnait toujours dans ces expéditions, dont nous revenions brisés sur des chevaux fourbus. Mes voisins s'imaginaient que j'obéissais par caprice à une mode de chasseur anglais. Les jours anniversaires de ma rencontre avec Rodolphe Humfrey et Maximilien de la Vauxelle, je partais seul. Pauvre *Grain d'orge!* quels coups de cravache! quels coups d'éperons! Ce jour-là je combattais des fantômes.

Un soir que je venais de sauter à bas du cheval pie tout fumant, un valet de pied me remit une lettre par laquelle j'étais prié de rendre les derniers devoirs à un gentilhomme dont la dépouille mortelle venait d'être ramenée de la terre d'exil. Le lendemain j'étais à Salbris. Il y avait peu de monde dans l'église et autour du château. Une affiche jaune qui pendait au coin d'un mur indiquait que le domaine et ses dépendances venaient d'être mis en vente. Tout avait l'apparence du dénûment et de l'abandon. Un adolescent que je ne connaissais pas conduisait le cortége. Il était l'image de la tristesse. Son aspect me navra.

M. de Salbris était un voisin de campagne avec lequel le comte Jean de Neuvailler n'avait jamais vécu

sur le pied d'une intimité bien grande. Un incident de chasse, puéril dans le principe, envenimé plus tard, les avait brouillés; j'avais tout accepté de M. de Neuvailler sans examen, ses sympathies aussi bien que ses inimitiés. Nous n'échangions donc, M. de Salbris et moi, que de rares saluts, froids et hautains. M. de Salbris, que j'avais perdu de vue depuis quelques années, venait de mourir, laissant des affaires dans le plus grand désordre. Son fils restait seul au monde. Je l'examinai à la dérobée pendant l'office des morts. Son visage me rappelait celui de Wilfrid, non pas qu'il lui ressemblât, mais il avait cette expression de douceur et de fierté que j'avais vue si souvent au *petit*. Que d'efforts ne faisait-il pas pour se tenir debout pendant que les chants terribles éclataient sous les voûtes de l'église.

Quand tout fut terminé, il nous remercia en termes dignes. Sa douleur le secouait. Tout le monde s'éloigna, je restai le dernier. Je le vis alors boucler une valise laissée dans une chaumière, la charger sur les épaules d'un valet de ferme et prendre à pied le chemin du village. Je m'approchai.

« Où allez-vous, monsieur le comte? » lui dis-je. Ma voix sympathique fit qu'il s'arrêta.

« Je ne sais pas, me répondit-il, je trouverai sans doute une auberge sur la route, et demain.... »

La voix lui manqua subitement, mais passant la main sur ses yeux et se remettant avec un courage qui me donna bonne opinion de lui :

« Mon père était en Écosse quand la mort l'a sur-

pris, continua-t-il, je savais qu'il tenait à cette terre de Salbris qui l'a vu naître et qui va sortir de notre famille; j'ai voulu qu'il dormît dans la même église où il a été baptisé, et l'ai ramené chez lui tandis que je le pouvais encore; la maison depuis hier n'est plus à nous. »

Je pris son bras avec un mélange de respect et d'autorité.

« Voulez-vous me permettre de vous offrir l'hospitalité? lui dis-je, nos pères ont pu rompre des relations de bon voisinage, mais ils s'estimaient gens d'honneur.... Faites donc comme un voyageur que surprend la nuit dans la campagne et qui frappe à la première porte qu'il rencontre.

— Je vous suis, » répondit M. de Salbris.

Bientôt j'entrai plus avant dans ses confidences. Fernand avait l'âme fière. Il voulait obéir aux derniers vœux de son père qui, sur son lit de mort, lui avait fait promettre de vivre en gentilhomme et en soldat.

« J'ai son exemple pour me rappeler qui je suis, disait-il, plus tard il verra que le métier des armes ne m'effraye pas.... »

J'avais le cœur gagné; cet isolement, cette vaillance mêlés à cette grande jeunesse me faisaient suivre Fernand d'un air attendri quand je le vis le lendemain traverser d'un pas agile et curieux les longues galeries de Neuvailler.

Un matin, après quelques jours de repos qu'il m'avait accordés à ma prière, il entra chez moi en habit de voyage.

« Monsieur le marquis, me dit-il, ce serait abuser de votre hospitalité si je restais plus longtemps.... J'ai une carrière à conquérir et si je veux être soldat, il faut.... »

Je l'interrompis et lui tendant la main :

« Vous plaît-il de rester avec moi? m'écriai-je. C'est avec bonheur que je vous initierai au métier des armes.... Croyez que si votre père était vivant il vous confierait sans regret à ma direction. »

Je vis l'expression de la reconnaissance la plus profonde briller dans ses yeux. Sans attendre sa réponse j'appelai Médéric.

« Faites préparer l'appartement rouge, lui dis-je, M. le comte Fernand de Salbris ne quittera plus le château. Il est chez lui. »

Jusqu'alors Fernand avait fait les plus violents efforts pour rester calme; quand Médéric disparut derrière la porte :

« Ah! monsieur le marquis! » dit-il.

Il ne put pas continuer et fondit en larmes.

Ce fut mon fils d'adoption. Ses charmantes qualités répondaient à ce que promettait son visage. Il était presque aussi beau que Wilfrid, sans le rappeler ni par les traits ni par l'expression du regard; vif, pétulant, hardi, quelque chose de viril se mêlait à son humeur enfantine. Je le vis à cheval; il ne maniait pas mal la bride et l'éperon; un fleuret à la main, il savait presque se défendre. Les semences étaient bonnes, je me chargeai de faire lever la moisson. Fernand devint mon compagnon de chasses et de courses. Ce qui me plaisait en lui, c'était

la franchise de ses allures. Il agissait en toutes choses comme si tout à Neuvailler eût été à lui. Jamais je ne vis petites mains plus généreuses. Si quelque grange venait à brûler, si un métayer perdait ses vaches, si les loups croquaient une douzaine de brebis, si l'orage renversait une étable, Fernand me demandait gaillardement de réparer le dégât. Un jour il avait donné quinze louis; un jour il en avait promis trente. Je soupirais alors en pensant qu'un autre aurait pu faire ce qu'il faisait!

Je n'étais pas d'humeur à pousser Fernand du côté des sciences et de la philosophie, on le comprend; mais je tenais à ce qu'il fût en état de se montrer partout. Ce même professeur qu'avait eu Wilfrid autrefois s'installa au château. Fernand faisait voir de l'assiduité au travail, mais avec quelle ardeur ne quittait-il pas la salle d'étude pour sauter sur un cheval ou courir à la salle d'armes! De singulières idées me traversaient l'esprit quand je le voyais franchir les herbages au galop, passer d'un élan par-dessus les clôtures, ou pousser quelque vigoureuse botte à Médéric, qu'il assurait d'un joyeux appel du pied. Hélas! ce n'était pas un Neuvailler qui se livrait à ces jeux! Ainsi les choses qui répondaient le plus à mes instincts, auxquelles j'assistais avec un véritable sentiment de satisfaction m'apportaient une part de tristesse; j'avais cet art malheureux de tirer une pensée amère des actes quotidiens de la vie. Mais j'avais à présent charge d'âme, et, comme un père, je ne reculai devant aucune des obligations sacrées que j'avais contractées.

« Dieu m'avait donné un fils, l'enfer me l'a retiré, me disais-je parfois; maintenant celui qui marchera à mon côté ne s'appellera pas Wilfrid, il s'appellera Fernand! »

Mais que mon triste cœur protestait contre cet inflexible arrêt de ma volonté!

Vers cette époque, un matin, Médéric tout effaré m'annonça qu'une ancienne connaissance de Nancy était à Neuvailler et demandait à me parler. A ce mot de Nancy je me levai, la pâleur du marbre sur le front.

« Eh! c'est le major! cria Médéric, qui devina ce qui se passait en moi.

— M. de Baudricourt? fais entrer! » dis-je alors pleinement rassuré.

Tout en parlant, je courais au-devant du major devenu chef d'escadron. Je le rencontrai au bas de l'escalier; un premier élan me porta dans ses bras; cette accolade fraternelle me donna un mouvement de joie sincère et spontanée, le plus doux que j'eusse encore éprouvé depuis mon arrivée dans le Nivernais. C'était quelque chose de mes plus chères affections qui revenait à moi. M. de Baudricourt était en petite tenue; mais il portait toujours l'uniforme des cuirassiers. De quel visage ne regardais-je pas son frac bleu, son épée, ses éperons! Un coup d'œil rencontra sous la ganse du chapeau la cocarde tricolore que j'avais vue un jour dans l'atmosphère brûlante de Paris. Je fronçai le sourcil. Le major s'en aperçut et me prit par le bras.

« Bon! dit-il, nous en reparlerons plus tard.... Déjeunons d'abord.... j'ai un appétit d'enfer! »

Le son de sa voix réveillait mille souvenirs de garnison ; je revoyais les casernes, les parades, les chambrées, le régiment en ligne de bataille, les cuirasses au soleil, les sabres nus, les crinières échevelées sur les casques flamboyants ; j'entendais les cris impérieux des commandements, les fanfares des clairons, le galop des manœuvres. Un soupir gonfla ma poitrine.

« Bah ! poursuivit M. de Baudricourt comme s'il eût supris sur mes lèvres l'ombre de ces regrets, on n'a pas dispersé tous les escadrons, les soldats sont encore debout ! »

J'avais toujours éprouvé un sentiment véritable d'amitié pour cet officier jovial et franc ; je le savais brave et homme d'honneur ; en vingt circonstances il m'avait témoigné une vive et loyale sympathie ; elle était peut-être mêlée d'une philosophie insouciante qui glissait à la surface des choses, mais que pouvais-je demander de plus à un camarade qui avait été envoyé sur mon chemin par le hasard ? La conversation fut donc animée et confiante, j'étais presque en belle humeur.

« Ma foi ! dit tout à coup le baron, au lieu de faire un siége d'après toutes les règles d'une stratégie savante, je vais monter brusquement à l'assaut. Mon cher marquis, je suis à Neuvailler pour vous enlever.

— M'enlever ! m'écriai-je.

— Tout simplement. Vous allez certainement donner à vos sourcils cette allure terrible que je leur connais, il faut cependant bien que je prononce

un nom. Celle qui s'appelait Mlle de la Vauxelle a parlé.... On a tout appris, et autant on vous blâmait, autant on vous admire et on vous estime.

— Eh bien ?

— Or, les anciens officiers des cuirassiers de la garde qui continuent à porter l'épaulette m'ont envoyé vers vous, et cela pour vous ramener sous les drapeaux.

— Moi? »

Je m'étais levé. Je n'avais dit qu'un mot, un seul, mais il était parti comme une balle et M. de Baudricourt en avait compris la signification. D'ailleurs mes regards cherchaient déjà le chapeau qu'il avait jeté sur un meuble.

« Pardieu! me dit-il avec un peu de hauteur, ce que d'autres ont fait, qui ont le cœur bien placé, vous pouvez le faire aussi. »

Puis se remettant, et d'une voix animée par le souffle de l'amitié :

« Voyons, marquis, reprit-il, entre nous les bonnes paroles doivent suffire. Comptez-vous le pays pour si peu, que rien ne vous invite à le servir? La France est éternelle, et qui mourait pour les Valois ou les Bourbons mourait pour elle aussi. Le même sang héroïque a mouillé la neige d'Eylau et les moissons de Fontenoy! Marengo, où la république fut sauvée, est sœur de Bouvines qui assura la monarchie. Au-dessus des révolutions et des dynasties il y a l'épée.... Là est la protection du pays, sa défense, son boulevard! Ne regardez pas à la couleur du drapeau, regardez plus loin et plus haut; il y a

une patrie qui ne doit pas être oubliée. Les Athéniens ne couraient-ils pas à la bataille qu'ils fussent les Athéniens de Thémistocle ou les Athéniens de Périclès? Vous semble-t-il que l'Europe soit endormie à ce point qu'un réveil terrible ne soit pas possible? Le sol tremble de toutes parts. Les vieilles maisons qui ont gouverné le monde chancellent comme des arbres secoués par un vent furieux. Il y a partout un ferment de révolte qui fera quelque jour explosion.... Les peuples sont en fièvre. Soyez debout, l'épée au poing, le jour où sonnera la trompette du combat. Nous avons à sauvegarder la France. C'est quelque chose, c'est tout! »

M. de Baudricourt parla longtemps sur ce ton avec une chaleur et un accent qui m'émouvaient. Le souffle brûlant de la guerre passait par sa bouche. J'en sentais les flammes, et mon cœur battait plus vite.

« Est-ce dit? me cria-t-il tout à coup; venez-vous rejoindre vos anciens compagnons d'armes? »

Ah! je dois le dire, j'hésitai. Tout ce que j'avais aimé, cette carrière d'élection où la parole respectée de la marquise de Clerfons m'avait poussé, m'appelait de nouveau par la voix sympathique d'un soldat. Nous étions alors dans une antique salle où mon père aimait à se tenir. Il revivait dans tous les meubles, où l'on sentait comme une empreinte de son passage. Ma conscience évoquait sa mémoire. A ma place, et sollicité par de tels appels, qu'eût-il fait?

Je ne sais quelle voix terrible me parla tout à

coup du fond de mes entrailles. Était-ce la voix prophétique de ma race, ou la voix implacable de mes rancunes? Le comte Jean, à son lit de mort, à l'heure où j'étais agenouillé sous sa main, ne m'avait-il pas ordonné de ne jamais transiger avec l'honneur du nom? et la douairière de Clerfons, qui m'avait choisi pour représenter parmi les vivants toute une longue suite d'aïeux, ne me disait-elle pas que, hors Dieu et le roi, il n'y avait rien? Dieu restait, et mon âme lui appartenait. Mais le roi? Oterais-je de son service, et à présent qu'il était dans l'exil, cette épée qui l'avait tristement, mais fièrement escorté jusqu'à Cherbourg? Et puis, accepter les conseils de M. de Baudricourt, me rendre à son appel, n'était-ce pas une capitulation? De quel air soutiendrais-je le regard de mon frère, s'il me voyait la cocarde aux trois couleurs sur le front, lui que j'avais repoussé, condamné, proscrit, parce qu'un jour je l'avais surpris dans une mêlée, combattant pour ces mêmes insignes? Il se fit comme une révolte en moi; l'orgueil, le sang, la conscience, tout cria du même coup. Soudain je me dressai :

« Non! dis-je; non, le fils du comte Jean, le fils de l'homme qui a combattu à la Tremblaye, à Saumur, à Nouaillé, celui-là ne sera jamais parmi les bleus! »

Une expression de tristesse profonde se répandit sur le visage du commandant.

« Ah! quel mot! dit-il.... vous, un soldat! Il me semblait que nous étions de la même famille! »

Il voulut insister ; un mouvement de la tête lui fit comprendre que toute tentative nouvelle était inutile. Déjà je sentais sur mon front se creuser la ride paternelle. Un triste sourire parut sur les lèvres de M. de Baudricourt.

« Voilà que vous me rappelez ce terrible Philippe de Neuvailler dont vous m'avez conté l'histoire, » me dit-il.

Ce nom me fit tressaillir. Était-ce vraiment alors l'âme de Philippe qui palpitait en moi ?

Une heure après je vis s'éloigner le baron. Un air d'insouciance militaire avait remplacé l'émotion que l'on voyait sur son visage. Il me serra la main.

« Quoi qu'il arrive, me dit-il, je ne lèverai jamais l'épée contre vous.... A chacun sa voie !... Je ne sais de vous et de moi qui a tort et qui a raison ! »

Cette rencontre, qui avait remué tant de choses vivantes au fond de moi, me jeta dans un trouble inexprimable. J'en triomphai par amitié pour Fernand, mais ce ne fut pas sans effort, et je rentrai de nouveau dans le silence de ma vie.

A quelque temps de là, à l'heure du crépuscule, et tandis que je suivais à cheval la lisière d'un taillis où jadis Wilfrid et moi nous tendions des piéges, j'aperçus, marchant le long d'un sentier, un homme couvert d'un manteau. Il gravit un monticule qu'on voyait à l'extrémité d'un champ, et s'y arrêta. De cette hauteur, on apercevait Neuvailler, le parc, les bois qui entouraient le château. A la distance où je me trouvais, il m'était impossible de reconnaître les traits de cet étranger. Quelle méditation le rete-

nait à cette place, pareil à un exilé qui revoit enfin le toit qu'il a perdu? Moi-même j'étais immobile, troublé par une indéfinissable et subite émotion. Mon cheval frappait du pied la terre durcie, et l'inconnu ne l'entendait pas. Soudain un coup de vent souleva les plis du manteau qui l'enveloppait. Il me sembla que la silhouette de Wilfrid se détachait sur le fond pâlissant du ciel. Lui à cette place, et pourquoi? Je m'élançais, lorsque je vis l'étranger descendre à grands pas le monticule et s'effacer dans la nuit.

« Ah! c'est impossible! » murmurai-je; et poussant *Grain d'orge* au galop, j'atteignis en quelques bonds le sentier où tout à l'heure j'avais cru reconnaître l'image de mon frère. Personne ne s'y faisait voir.

Le souvenir de cette apparition me poursuivit jusqu'au retour de Fernand; mais n'avais-je pas été le jouet d'un effet de lumière et d'ombre combinées? Quelle apparence que Wilfrid, dont je ne voulais même plus ouvrir les lettres, se montrât à Neuvailler? Celui que j'avais vu sur le sommet du monticule, le regard noyé dans les clartés douteuses du soir, c'était un voyageur, un artiste peut-être, qui demandait à ces paysages solitaires un motif pour ses pinceaux.

Le lendemain, j'étais seul dans le voisinage d'un étang dont les abords étaient chargés d'arbrisseaux. Une haie vigoureuse et touffue s'étendait entre la berge de l'étang et un petit chemin creux qui s'enfonçait dans les futaies voisines. J'étais couché dans l'herbe, suivant des yeux les mouvements d'un léger

bateau que manœuvrait Fernand. Ce même bateau, Wilfrid l'avait monté! Tout à coup, le son d'une voix frappa mon oreille. Wilfrid causait avec Médéric dans le chemin creux. De la place où j'étais étendu, on ne voyait rien et on ne pouvait être aperçu. Ainsi je ne m'étais pas trompé lorsque la veille j'avais cru le reconnaître! Je ne sais quel sentiment confus me fit rester à cette même place, sans haleine, sans mouvement. C'était peut-être l'espoir inavoué que ce frère tout à la fois maudit et bien-aimé, m'apportait sa tendresse et sa soumission. Déjà je ne voyais plus Fernand.

« Penses-tu qu'il m'ait oublié? dit alors Wilfrid.

— Vous oublier, monsieur le vicomte? Ah! M. le marquis, mon maître, me le dirait et le signerait de sa main, que je ne le croirais pas.... Il y a deux créatures vivantes qu'il n'oubliera jamais, son cœur n'eût-il plus qu'une goutte de sang!

— Je l'ai bien reconnu hier sur son grand cheval pie!... Comment ai-je fait pour ne pas retourner la tête, courir à lui et m'écrier : « C'est moi! c'est « Wilfrid! »

— Taisez-vous, de grâce!... Dieu! si M. le marquis vous entendait!

— Tu crois donc qu'il me repousserait encore aujourd'hui comme il m'a repoussé une première fois? »

Médéric se tut. J'entendis seulement la crosse de son fusil qui tombait sur les cailloux du chemin.

« Va, tu peux parler, reprit la voix de Wilfrid; ce n'est pas l'espérance qui m'a conduit ici.

— Eh bien ! monsieur le vicomte; un serviteur de la maison vous doit la vérité. Vous saurez l'entendre.... Vous connaissez comme moi quelle fidélité garde M. le marquis à la mémoire du roi qu'il a servi.... Qu'une occasion se présente, et il lui en donnera la preuve.

— Quoi !... tu penses que si une insurrection éclatait?...

— Je ne le crois pas.... j'en suis sûr. Et M. le marquis ne marcherait pas seul !... Si donc vous voulez qu'il vous tende ses bras, pensez comme lui, faites comme lui.

— Ah ! sais-tu bien ce que tu me proposes ?...

— Veuillez me pardonner, monsieur le vicomte, je n'ai pas la volonté de vous blesser.... je vous dis les choses comme elles sont.... Il y a des matières épineuses sur lesquelles un cuirassier tel que moi ne peut avoir d'opinion.... où va mon capitaine, je vais.... je ne raisonne pas.... j'obéis.... Le jour où M. le marquis de Clerfons, votre frère, m'a permis de vivre à son côté, j'ai été à lui ; donc tout ce qu'il fera, je le ferai. Vous savez maintenant quel chemin peut vous ouvrir les portes de Neuvailler. Voulez-vous y entrer. Dites un mot, et à l'instant je vous y conduis.

— A ce prix, jamais ! »

Je fis un mouvement. Les branches d'un buisson s'agitèrent; Wilfrid tourna la tête de mon côté.

« On a remué par là, dit-il.

— C'est un oiseau peut-être, ou quelque lièvre que votre cri a fait partir, » répondit Médéric ; mais

il jeta son fusil sur l'épaule et s'éloigna. Wilfrid le suivit.

Jamais ! Voilà donc le mot que Wilfrid m'apportait !

« Eh bien ! soit.... jamais ! » m'écriai-je à mon tour.

Le jour même, je mandai Médéric auprès de moi. Il ne me cacha rien.

« Quelque chose m'a dit que vous étiez là, quand j'ai vu trembler le feuillage, me dit-il ; c'est alors que j'ai rompu l'entretien.

— Parle à présent.... Wilfrid est-il encore ici ? va-t-il partir ? va-t-il rester ?

— M. le vicomte se rendra demain à la chapelle du château ; il assistera à la messe que chaque dimanche vous faites célébrer pour le repos de l'âme de M. le comte de Neuvailler, votre père ; il attendra jusqu'à la fin, et si monsieur le marquis ne lui tend pas la main, il s'éloignera. »

Le jour où Médéric me fit part de son entretien avec Wilfrid, Fernand lui-même ne put m'arracher un sourire. Au premier son de la cloche, le lendemain, j'entrai la tête haute et d'un pas ferme dans la chapelle. Un homme était à genoux sous l'ombre d'un pilier. Mes yeux ne le cherchaient pas, et je le vis. Je traversai la nef lentement et gagnai dans le chœur la place réservée au chef de la maison ; une autre était vide à mon côté. Celui qui devait l'occuper priait loin de là, perdu dans la foule des serviteurs. Mes regards furent inflexibles, et malgré moi, en épelant les paroles sacrées du livre saint, je ne

voyais qu'un mot, je n'en murmurai qu'un seul. Jamais ! il a dit jamais !

L'office terminé, je descendis les marches du chœur : personne ne remuait ; c'était l'habitude qu'on attendît que je me fusse éloigné pour quitter la chapelle. Un homme se leva du milieu de la foule. Le regard de Médéric me le montra. Mais dans ce lieu de miséricorde je n'éprouvai pas d'autres sentiments que ceux d'une colère inexorable. Je passai sans détourner la tête, sans que nos yeux se fussent rencontrés. Bientôt après la foule s'écoula paisiblement, et le bruit de ses pas me poursuivit jusqu'au perron du château. Quels échos n'avait-il pas dans mon cœur ce bruit qui me disait que Wilfrid n'était plus à Neuvailler !

Quelques heures après, Médéric me remit une lettre.

« J'ai engagé ma parole, monsieur le marquis, me dit-il ; faites-moi donc la grâce de lire ce que vous écrit M. le vicomte de Neuvailler. »

Sans répondre, je pris la lettre et l'ouvris. Pendant deux ou trois minutes il me fut presque impossible de voir les caractères tracés sur le papier. Je parvins cependant à la parcourir jusqu'au bout.

« Vous avez été inflexible, Robert, et pendant cette heure cruelle que j'employais à prier Dieu de ranimer en vous la sainte amitié des anciens jours, pas une fois vos yeux ne m'ont cherché ! mais rien ne m'empêchera de vous aimer, rien, pas même votre sévérité. Ah ! il me semble que si vous en

souffriez autant que moi, elle ne résisterait pas au désespoir de vivre séparés. Nous, séparés! Comprenez-vous que cela soit possible? Certes, je respecte vos principes, mais, en leur sacrifiant tout, ne pouvez-vous du moins réserver une part de votre cœur à celui qui l'a eu tout entier? Le mien n'est pas ingrat. Dans ces campagnes où j'étais pour vous *le petit*, je ne me suis souvenu que de la protection ardente dont vous m'entouriez. Se peut-il qu'elles ne vous rappellent rien et que leur aspect ne vous enseigne pas la mansuétude, le pardon, si vous voulez?

« Il vous sera difficile de me lasser. Je ne sais pas quel avenir nous est réservé; tout est troublé et mystérieux autour de nous, tout s'agite, tout frémit, l'air est en fermentation; dans quelle voie vous engagez-vous? On peut le prévoir. Que Dieu vous y protége! Peut-être un jour m'y rencontrerez-vous.... Oh! ne me maudissez pas alors! Vous devinerez peut-être à ma patience, à mes efforts, au déchirement de tout mon être quelle pensée m'a fait vous y poursuivre.

« Avant de m'adresser à Médéric — il vous est fidèle celui-là, mais sa mémoire n'est pas endurcie — pendant trois jours j'ai vécu près de vous, caché, épiant vos démarches, attendant l'heure propice. Elle n'est pas venue. J'étais comme un voyageur dans ces jardins, où tout me parlait de mes chères années, les plus jeunes, les meilleures; je sais qu'un mot m'en ferait le maître; mais cette main, qui ne mesure pas la grandeur du bienfait,

pourquoi ne savez-vous plus me la donner? Ce soir j'aurai perdu de vue les toits de Neuvailler. Ne les reverrai-je plus? Un instant encore je m'arrêterai au pied de cette croix de pierre, qui marque la limite du domaine du côté de la Loire; je regarderai derrière moi.... j'attendrai que la nuit vienne.... Un mot.... l'élan d'un cheval qui vous emporterait vers moi, et je serai dans vos bras! Le voudrez-vous, Robert? le voudrez-vous, mon frère, ou me faudra-t-il une dernière fois secouer la poussière de mes pieds sur cette terre dont, comme vous, je porte le nom? Ah! ne me percez pas le cœur si près de notre père! »

Je relevai la tête. Médéric était devant moi.

« Va-t'en! » m'écriai-je.

Médéric sortit, et je restai seul. Le soleil descendait vers l'horizon. Je regardais grandir et s'allonger l'ombre des peupliers. Vingt fois je me levai et vingt fois je retombai sur mon fauteuil; la lettre de Wilfrid était toujours dans ma main. Tout à coup je m'élançai vers l'écurie; *Grain d'orge*, que je venais de saisir par la crinière, s'échappa en hennissant et franchit la porte comme en furie.

« Ah! c'est un signe d'en haut! Jamais! jamais! jamais! » m'écriai-je.

IX

La nuit vint et *Grain d'orge* reparut tout écumant, mais il était trop tard.

Cependant un cri retentit tout à coup dans le Nivernais : Madame est en Vendée !... Les blancs tenaient donc enfin la campagne ! Le frisson de la guerre me parcourut le corps, et l'enthousiasme de mes premiers jours me fut rendu. Toutes mes incertitudes, tous mes tourments disparurent comme des nuées emportées par un vent d'orage. J'avais un but ! Les portes de la vie se rouvraient pour moi. Les héroïques figures de Bonchamps, de Lescure, de d'Elbée, passèrent devant mes yeux dans un tourbillon de flammes.

« A présent nous pouvons nous battre ! dis-je à Médéric ; à présent l'occasion désirée est venue. Tirons l'épée, et en avant ! »

Je passai la nuit à mettre ordre à mes affaires. L'avenir de Fernand fut assuré ; et après une journée consacrée à nos préparatifs, les ceintures pleines d'or, les pistolets aux fontes, à cheval tous deux, et suivis de deux gardes que l'esprit des aventures poussait à nous suivre, nous prîmes par des sentiers détournés le chemin du Bocage. J'avais dans la matinée embrassé Fernand et chargé son professeur de l'emmener loin du châ-

teau. Quelle ne fut pas ma surprise de le rencontrer sur la lisière d'un bois, en selle sur un vigoureux poney, le portemanteau en croupe et armé comme nous! Il ne me donna pas le temps de le questionner.

« J'apprendrai le grec plus tard, me dit-il; donc laissez-moi vous suivre.... vous verrez que la fatigue et les coups de feu ne me font pas peur.... J'ai perdu mon professeur dans un ravin, et *Moucheron*, que j'avais caché dans un fourré, m'a conduit sur vos traces comme l'éclair.... Jamais le brave poney n'a si bien joué des jambes.... A présent, ne donnez pas à M. Barbeau le temps de me rattraper. »

Ce mélange d'audace et de gaieté me charmait: j'hésitais cependant, tandis que *Grain d'orge*, qui reconnaissait son camarade, hennissait et frottait ses naseaux contre la rude crinière de *Moucheron*. Fernand n'était pas mon fils; pouvais-je accepter la responsabilité qui allait peser sur moi? L'enfant, qui m'observait, posa sa main sur mon bras, et d'une voix plus grave :

« M. de Salbris, mon père, n'a-t-il pas voulu faire de moi un gentilhomme et un soldat?

— Sans doute.

— Et bien! quelle occasion meilleure trouverons-nous l'un et l'autre de remplir ses vœux? Le drapeau que nous aimons est levé. En route! mon père verra que je suis soldat et gentilhomme. »

Pourquoi Wilfrid ne tenait-il pas ce noble langage? Où était-il en ce moment? Les paroles de

Fernand électrisaient Médéric et les deux gardes ; vaincu moi-même, je lui tendis la main.

« Alors, monsieur le comte, suivez-nous ! » lui dis-je.

Grâce à la connaissance que nos gardes avaient du pays, le voyage se fit sans accident ; nous ne marchions guère que la nuit et par des chemins écartés ; l'hospitalité nous était offerte dans des châteaux amis. L'accueil enthousiaste qu'on nous y faisait, les nouvelles qu'on y donnait des progrès de l'insurrection, tout me reportait en esprit vers ces époques chevaleresques où l'Écosse en armes saluait le retour du Prétendant. Mon impatience et mon ardeur augmentaient d'étape en étape. Mes gens la partageaient, Fernand faisait caracoler *Moucheron*. Que de belles mains attendries serraient les siennes ! Notre petite troupe s'était accrue de trois ou quatre hommes sur les confins du pays vendéen ; d'autres promettaient de nous rejoindre. Enfin, le sixième jour après notre départ de Neuvailler, nous entrâmes dans une ferme dont tous les habitants avaient la cocarde blanche au chapeau.

« Qui êtes-vous ? » me demanda un vieux chouan dont les mains caressaient un fusil qui avait fait les grandes guerres de 1793.

Ma réponse fut courte :

« Je suis le marquis de Clerfons, et voici de bons royalistes qui crient avec moi : *Guerre aux bleus !*

— *Vive le roi !* » cria le chouan, et nous partîmes pour notre première expédition. Fernand ne se tenait pas d'aise.

Deux heures après, nous échangions des coups de feu avec une compagnie de voltigeurs, flanquée de quelques gendarmes à cheval. Fernand se battit comme un lionceau. Un de mes gardes tomba pour ne plus se relever. Deux balles avaient déchiré mes habits. Le feutre de Fernand était troué. Il fit voir, pendant cette escarmouche, qu'il était du vrai sang de ces aimables et fiers gentilshommes qui combattaient avec le maréchal de Saxe. Dans la soirée, et tandis que deux ou trois sentinelles veillaient sur la lisière du bois, on me donna par acclamations le commandement de la troupe. Une heure après, je dormais tranquille, le corps sur une brassée de rameaux verts, la tête sur une souche. *Grain d'orge* broutait l'herbe à mon côté; *Moucheron* l'imitait.

J'ai conservé de ce rapide et douloureux épisode de ma vie un cahier de notes écrites à la hâte, çà et là, sous le chaume ou dans le silence des halliers; elles donneront peut-être une idée exacte des sentiments d'angoisse et d'exaltation entre lesquels se partageaient mes heures. Tristes heures qui eurent des éclairs d'enthousiasme, mais dont bien des larmes ont marqué le passage!

Voici ces notes telles que je les retrouve dans leur désordre et leur franchise, quelquefois sans date et souvent mêlées de souvenirs qui se rapportent à une autre époque dont rien, même la guerre, ne pouvait effacer la trace :

« Dimanche.

« J'ai passé la nuit à la belle étoile, au coin d'un bois; j'ai voulu dormir : mille sensations confuses

et brûlantes me tenaient éveillé. J'ai allumé un cigare et me suis promené sur le front de notre petit campement. Mes hommes m'apparaissaient dans les bruyères comme des taches noires. Le cri funèbre de la chouette retentissait au loin. Des chiens aboyaient par intervalles; un frisson de vent passait dans la feuillée. Je me suis rappelé ces soupers éclatants qui réunirent quelques temps autour de ma table ces brillants officiers des cuirassiers de la garde. L'eau des fontaines a remplacé les vins du Rhin et de Constance, la fumée des branches vertes les feux de cent bougies.... J'ai souri; le froid m'a saisi au matin; je me suis roulé dans mon manteau, au pied d'un gros chêne, et j'ai regardé l'horizon fauve.... Où donc les hasards de la vie ont-ils conduit Mlle de la Vauxelle? M. de Baudricourt sera-t-il parmi nos adversaires? Un coup de fusil m'a tiré de ma rêverie.

« 2 mai.

« Méchante nuit dans une grange abandonnée; ma troupe n'a pas mangé depuis vingt-quatre heures; le vieux chouan qui m'a conduit au feu a une balle dans le ventre. Il ne se plaint pas. Au petit jour il m'a fait appeler. J'ai vu dans ses yeux la marque de la mort. Il m'a pris la main et m'a demandé s'il avait fait son devoir. Sur ma réponse affirmative: — Alors je meurs content, a-t-il dit. Il a fait le signe de la croix et n'a plus remué. Ce trépas m'a rappelé celui du capitaine Andrivaux. Mais l'un criait: *Vive le roi!*

tandis que l'autre criait : *Vive l'Empereur !*... Deux camps.... deux peuples !

« *Grain d'orge* n'a pas longtemps vécu : une balle l'a jeté par terre dans une lande. Nos hommes meurent l'un après l'autre ; il n'en vient presque pas pour remplacer ceux qui tombent. Autour des feux de bivacs, plus de chants ; pendant le repos que nous prenons au hasard dans les métairies, plus souvent encore dans les clairières, un silence morne, le silence des soldats qui prévoient une défaite, et qui combattent sans espoir pour l'honneur du drapeau. Seul, Fernand conserve une étincelle de la gaieté des premiers jours.

« 5 mai.

« C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour funeste où j'ai vu Louise pour la première fois. Il me suffit de fermer les yeux pour revoir la petite église, la place déserte, les vieux ormes qui l'ombrageaient. Les plis flottants de cette robe bleue que portait Mlle de la Vauxelle passent dans l'ombre de mes souvenirs et l'illuminent. J'ai marché toute la journée poursuivi par mille songes ; il y a des heures où je sens mon âme fatiguée.... aucun espoir ne la soutient plus. Je n'irai pas au-devant de la mort ; mais si elle me frappait, ne serait-elle pas la bienvenue ? Quelle chose mystérieuse y a-t-il donc dans la vie, que les meilleures aspirations ne suffisent pas à la remplir ? Ah ! Louise ! Louise !

« 6 mai.

« Il ne reste plus que trois ou quatre chefs de-

bout. Mon second garde a trouvé la mort au coin d'une haie. Médéric, le fusil en bandoulière, marche près de moi, hâve, décharné, impassible. C'est un homme de fer. Les villages semblent inhabités, tant on y fait peu de bruit; de loin en loin, quelques paysans qui hâtent le pas. Sur toutes les routes, des gendarmes et des chasseurs à cheval faisant le guet, le mousquet au poing. Toujours des alertes, des escarmouches, des embuscades, des rencontres où nous laissons quelques-uns des nôtres. Pour nourriture, un morceau de pain de seigle, dévoré sous l'ombre d'un bouquet de chênes; pour boisson, l'eau des sources ; pour lit la bruyère détrempée par la pluie ou tout imbibée de rosée.

« Cette vie haletante, qui lasse bientôt nos recrues, me plaît. J'y trouve l'activité, l'émotion, plus que cela, l'oubli de moi-même. Je n'en désire pas d'autre; il me faudrait seulement la fièvre et l'exaltation d'une vraie bataille, les ardeurs d'une lutte gigantesque en plein soleil, armée contre armée, et bannière au vent! mais ces temps héroïques sont d'un autre siècle. Qui m'eût dit, à l'époque où la douairière de Clerfons me donnait sa main à baiser, qu'un jour, moi l'héritier d'un des plus grands noms de France, je serais, comme le Robin Hood de la légende, un *outlaw!*

« Vendredi.

« Une petite paysanne qui hier a distribué quelques miettes de pain dur à mes compagnons m'a salué des yeux. Je suis resté tout interdit sur le

bord du sentier. Il m'a semblé revoir Thérèse. C'était le même sourire doux, le même regard limpide et ferme, la même taille fine et leste. J'ai pris ma tête dans mes mains et me suis caché dans l'ombre d'une haie.... Pourquoi un son, une forme, un mot me ramènent-ils toujours, et si violemment, vers le passé? Le présent est-il donc pour moi comme s'il n'existait pas? Rien ne m'y rattache.... J'ai beau vouloir me faire illusion, cette insurrection n'a point de racines vivaces dans le pays. J'irai jusqu'au bout néanmoins.... Un Neuvailler a-t-il jamais reculé?

« Samedi.

« Six lieues de fuite à travers les genêts et les bruyères.... La pluie et la fatigue ont arrêté la poursuite des voltigeurs qui nous harcelaient. Trois des nôtres manquaient le soir à l'appel. Pas de pain au bivac, pas de feu non plus.... Il y a quatre ans ma journée m'eût semblé mal remplie si je n'avais pas vu Mlle de la Vauxelle!

« 9 mai.

« Ma pensée se reporte incessamment sur mon petit compagnon d'armes. Fernand ne se plaint pas plus que Médéric. Il n'a pleuré qu'une fois et c'est en voyant tomber *Moucheron*.... Quand je le regarde marchant à mes côtés, les pieds meurtris, les épaules couvertes d'une méchante peau de bique, j'ai des heures cruelles où je me demande si c'est bien là ce que M. de Salbris désirait pour son fils. Avais-je le droit d'incliner, par la force de l'exemple et l'en-

traînement de la reconnaissance, la jeune âme qui s'était donnée vers les choses et les idées qui me séduisent le plus ? Vers quel avenir est-elle dirigée à présent ? Et puis, doute affreux dont je subis les assauts sans les vaincre, suis-je bien dans le vrai, et cette entreprise, dans laquelle je me suis jeté avec toute l'ardeur d'une âme ulcérée, est-elle juste, et tout ce sang que je verse coule-t-il pour une cause à laquelle les générations doivent éternellement le sacrifice de leur vie ?...

« Il y a deux ou trois jours, j'étais couché dans le creux d'un arbre, attendant l'heure où je devais rallier mes compagnons dispersés. Passe un sous-lieutenant conduisant quatre ou cinq prisonniers que la peur faisait trébucher.... En regardant ces pauvres hères arrachés à la charrue par la guerre civile, l'ombre de la pitié s'étendit sur son visage. — Quand finira cette équipée ? dit le soldat.

« J'ai tressailli.... Serait-ce vraiment une équipée ? Pourquoi alors cette force irrésistible qui me pousse en avant ?

« 10 mai.

« Ce matin nous étions groupés silencieusement dans une ferme à demi ruinée ; plus de bestiaux dans les étables, quelques brins de paille dans les granges. Deux ou trois d'entre nous pansaient leurs blessures à l'écart : d'autres rongeaient des croûtes de pain à la hâte. Tout à coup une femme à cheval, entourée de trois ou quatre cavaliers, parut à l'extrémité du sentier dont le ruban jaune s'effaçait dant la lande. Elle était pâle et triste. Mon premier

regard la reconnut. En une seconde tous nous fûmes debout. Quelle émotion dans tous nos cœurs! Elle passa devant nous lentement et nous salua de la main. Je vois encore son fier sourire où le rayon de l'espoir ne brillait plus. Ma main brandit mon épée, et je poussai vers le ciel le cri de guerre des Vendéens. Tous les chapeaux s'agitèrent au bout des fusils. Nous avions oublié nos fatigues, nos périls, nos blessures. Elle était déjà loin, emportée par sa course sans repos, lorsque Fernand avisa dans l'herbe foulée par les pieds des chevaux un gant tombé de la main qui tout à l'heure nous saluait. Il le ramassa le premier, et l'attacha au ruban de son feutre. L'ivresse de sa jeune âme éclatait dans ses yeux.

« — J'ai ma récompense! s'écria-t-il; à présent je puis mourir. »

« Mardi.

« J'ai traversé hier un coin de terre où le comte Jean a livré jadis une de ces furieuses batailles dont le récit charmait mon enfance. Ah! si les lieux n'ont pas changé, les hommes ne sont plus les mêmes! Autour de moi quelques jeunes garçons de ferme; çà et là, comme des chèvres dans une lande, de vieux chouans qui aiment l'odeur de la poudre et qui s'étonnent de leur petit nombre.... mais point de noms historiques. Où sont Cathelineau, Stofflet, Charrette? Quand je vois ce grand vide autour de cette poignée d'hommes intrépides qui meurent pour une idée, je me demande en frisson-

nant si les temps chevaleresques ne sont pas finis.... Mais qu'importe, si mon père est content!

« Quelle surprise à mon réveil. Au petit jour un jeune gars m'a remis une lettre qui m'avait été adressée à Neuvailler. J'ai reconnu l'écriture, et cette fois j'ai reconnu le cachet. Louise ne m'a pas oublié. Mes lèvres se sont rapprochées de ce nom cher et cruel.... Je l'ai remerciée de n'y avoir pas ajouté le nom détesté d'Humfrey.... Mais cette tendresse dont je vois la marque à chaque ligne, ces craintes qu'elle me témoigne, peuvent-elles effacer la trace du mal dont j'ai tant souffert? Les supplications qu'elle m'adresse, puis-je les entendre? Moi, quitter ces campagnes désolées? Oh! non! Quelle main fraternelle, quel visage ami m'accueilleraient au retour? Mais, hélas! que de cendres remuées par cette lettre! Ah! je ferai voir à celle qui posséda mon cœur tout entier que je la méritais par la constance de mon dévouement.... J'ai levé les yeux, et j'ai vu le petit pâtre devant moi, étonné de mon silence et peut-être aussi du bouleversement de mes traits. — Ce n'est rien, lui ai-je dit. Et j'ai déchiré en mille parcelles cet appel de la plus adorée des femmes!... »

D'autres notes, rédigées cette fois à la clarté pâle d'une lampe, suivent ces premiers feuillets. Je ne les relis jamais sans un amer et profond attendrissement. Elles se rapportent à des jours d'attente fiévreuse où dans vingt circonstances la mort m'au-

rait surpris, si la main d'une femme ne l'avait écartée de mon chevet. Ah! douce et vaillante fille, que de fois n'ai-je pas vu ton tranquille sourire dans mon sommeil! Que de fois mes yeux se sont mouillés de larmes à ton souvenir!

En transcrivant ces pages tourmentées, certains faits et certains détails se présentent à mon esprit avec une si lumineuse précision qu'ils me donnent cette conviction que si j'avais eu Wilfrid combattant à mon côté et Louise dans la plus humble des retraites, nous accompagnant de ses vœux, toutes fatigues et toutes souffrances eussent été oubliées. J'en voulais d'autant plus à mon frère, que je l'aimais davantage. Je pardonnais d'autant moins à Louise, que mon amour et mon dévouement eussent été à la hauteur de tous les sacrifices. Leur double perte avait fait en moi comme un déchirement.

Mais je continue :

« 13 mai.

« Le roman de mes aventures touche, je le crains, à sa dernière heure. Hier, à la tombée de la nuit, une rencontre où nous avions dû nous égailler pour donner moins de prise aux balles ennemies m'avait écarté de mes gens. Un cheval s'est trouvé sous ma main. Je l'enfourchai. Un moment après il butait contre une racine en sautant un fossé, et m'entraînait dans sa chute. Ma jambe, qui venait de porter contre un gros caillou, me refusait tout service. Autour de moi la solitude; une pluie fine et serrée commençait à rayer l'ombre grise; le cheval qui s'était relevé tondait l'herbe à quelques pas du fossé.

Je me traînai jusqu'à la longe qui flottait sur ses jarrets, et, en m'aidant d'une borne, je parvins, après de longs et pénibles efforts, à me hisser sur son dos humide et glissant. Ma jambe meurtrie me semblait plus lourde que le plomb. Je lâchai la bride au cheval qui s'enfonça dans un sentier à pas lents. En ce moment, une grande fille, enveloppée d'une mante et portant à la main un panier, passa dans le champ voisin. Je l'appelai; elle accourut.

« Si vous êtes du pays, hâtez-vous, me dit-elle; « les capotes grises ne sont pas loin. »

« Je lui racontai mon accident; je ne savais où j'étais, je ne savais où aller!

« Ah! Dieu! quand ça finira-t-il? murmura la « Vendéenne; mon frère en est aussi! »

« Elle s'empara vivement de mon fusil que j'avais conservé, le cacha ainsi que mon épée sous un buisson, prit le cheval par le licou et coupa à travers champs. Une escouade de soldats qui battait la campagne nous arrêta.

« C'est le régisseur de chez nous qui a fait une « chute de cheval, et qui s'est rompu la jambe, » dit alors la grande fille.

« Le sergent qui commandait l'escouade me dévisageait.

« Voilà où ça mène de battre les landes, répon« dit-il; enfin, régisseur ou non, le pauvre diable a « son compte, et on le laissera passer pour l'amour « de vous, la belle aux yeux noirs. »

« Je m'aperçus seulement alors que mon guide avait des yeux superbes, doux et pleins de feu. Sans

répondre, la Vendéenne poussa mon cheval dans le sentier. Au bout d'un quart d'heure, je découvris un toit de chaume à l'extrémité d'un champ.

« C'est la *Butte-aux-Genêts*, me dit la grande fille ; « là, vous serez tranquille. »

« 15 mai.

« Voilà quarante-huit heures que je suis étendu sur un lit de paille, au fond d'une pièce écartée. J'ai un peu de fièvre, et ma jambe, irritée par la fatigue, m'occasionne des souffrances aiguës. La métairie de la Butte-aux-Genêts est occupée par un vieillard, sa femme et deux jeunes garçons déjà vigoureux. La fille aînée m'assure par sa présence une hospitalité qu'on ne refuse jamais aux chouans blessés. Amené par elle, je suis l'enfant de la maison. Il a fallu cependant remettre ma cheville en place ; un rebouteux, que Marie-Jeanne est allée querir au village voisin, m'a torturé sans parvenir à réparer le mal. Pendant l'opération Marie-Jeanne ne m'a pas perdu des yeux ; ses mains brunes trouvaient ce que le rebouteux cherchait avant qu'il eût ouvert la bouche.

« Qui sait? disait-elle, mon frère est peut-être « comme vous en ce moment ! » J'ai vu une larme glisser lentement sur sa joue pâle, et comme je la regardais, elle a détourné la tête pour l'essuyer. La fièvre augmenta dans la soirée. La pauvre Marie-Jeanne rôdait autour de moi. Quelquefois elle s'arrêtait et passait un linge blanc sur mon visage trempé de sueur. Le nom de son frère est toujours sur ses lèvres.

« Regrettez-vous ce qu'il a fait? lui ai-je dit.

« — Non, m'a-t-elle répondu, où le père s'est « battu le fils doit se battre! »

« Vendredi soir.

« Je suis tranquille sur le sort de Médéric que j'ai vu, au moment de ma fuite, se glisser dans un chemin creux et se perdre dans un champ d'ajoncs. Mais Fernand, qu'est-il devenu? Marie-Jeanne a deviné mon inquiétude. « Vous ne songez pas aux « bleus qui passent, m'a-t-elle dit.... Vous avez « toujours l'oreille au guet.... Ce qui vous occupe, « bien sûr, ce n'est pas vous. »

« Je n'ai fait aucun mystère à Marie-Jeanne de la position où je me trouve. « Ce n'est rien, a-« t-elle répondu.... Le bon Dieu protégera un si « brave enfant.... Vous aurez des nouvelles de « M. de Salbris. »

« Ce que l'honnête fille ne me disait pas, c'est qu'elle allait se mettre elle-même en campagne. Elle a la vocation du sacrifice et de la charité; le soir même et de cet air tranquille qui ne la quitte jamais, Marie-Jeanne m'a rassuré sur le compte de Fernand. On l'a vu dans une ferme qui n'est pas à plus de trois lieues de la Butte-aux-Genêts. « Il a « une gaule à la main et mène paître les brebis, » a-t-elle ajouté.

« Hier, à la nuit close, trois petites pierres lancées par une main discrète ont frappé à intervalles égaux le volet de ma fenêtre; Marie-Jeanne, qui travaillait à mon côté, l'a ouverte, et d'un seul

bond un jeune pâtre s'est élancé dans ma chambre. C'était Fernand.

« Vous voyez bien qu'il est vivant ! » me dit Marie-Jeanne qui se retira.

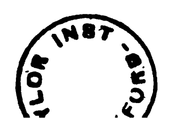
« Fernand n'a plus le frais coloris de l'adolescence, mais il fait plaisir à voir avec son air de résolution ; les hasards de la guerre l'ont mûri ; ce n'est plus un écolier prompt aux espiègleries, c'est un jeune gars infatigable à la marche, agile dans l'attaque, insaisissable dans la fuite, le bras déjà robuste, la jambe sèche, le coup d'œil infaillible. Le louveteau a flairé l'odeur du sang. Ce qui le désespère, c'est de me voir hors d'état de prendre part à la lutte. Notre entretien s'est prolongé. Vers trois heures du matin, Marie-Jeanne est entrée :

« Les étoiles ne brillent presque plus, dit-elle, il faut partir. »

J'embrassai Fernand et il s'échappa par la fenêtre. Peu d'instants après, une détonation se fit entendre dans le lointain.

« Oh ? me dit Marie-Jeanne, M. de Salbris avait glissé son fusil dans le creux d'un saule. »

« Marie-Jeanne m'étonne par quelque chose de singulier qui ne permet pas de la confondre avec les autres femmes de la Butte-aux-Genêts ; elle a la même simplicité avec plus d'aisance, et un langage qui dénote en outre une certaine éducation. J'ai appris en causant qu'elle a passé un certain nombre d'années auprès du curé d'une paroisse voisine qui est son parent. A la mort du curé, qui ne laissa à sa



nièce qu'une soutane reprisée en vingt endroits et quelques volumes de piété, Marie-Jeanne aurait pu aisément trouver à se placer dans un château des environs. Séduite un instant par des offres avantageuses, elle en essaya ; mais le mal de sa chaumière la prit : il lui fallait, pour vivre heureuse, la tendresse des siens, comme elle avait besoin, pour que son cœur battît à l'aise, de se dévouer à ceux qu'elle aimait. Elle rentra donc sous le toit de la Butte-aux-Genêts et devint la mère de famille à un âge où ses compagnes cueillaient encore des noisettes. Tout le monde, jusqu'au père, pour qui elle a un grand respect, ne fait rien avant de l'avoir consultée. Chaque soir, elle passe une heure ou deux avec moi en grande conversation. Je lui ai demandé une fois si elle ne regrettait rien. Elle m'a fait répéter ma question, craignant d'avoir mal compris.

« — Et que regretterais-je ! me dit-elle après d'un « air doux. Si mon frère Antoine était ici, je serais « la plus heureuse fille de la paroisse. Il y a du pain « à la maison suffisamment pour tous ; il en reste « chaque jour un morceau pour les pauvres ; je me « porte bien et l'ouvrage ne manque pas. Si je re- « grettais quelque chose, c'est donc que je serais « envieuse ? Cela, vous ne le pensez pas. »

« Cette nature simple et droite, que j'ai remarquée chez Marie-Jeanne dès le premier instant, trouve son bonheur sans effort dans l'accomplissement du devoir. Son âme est unie comme une glace. Un jour, je ne vis plus à son cou une croix qui lui venait de son oncle le curé.

« C'est votre petit qui l'a emportée, me dit-elle « simplement ; j'en avais deux, mon frère a l'autre. « Je dors plus tranquille sachant qu'ils les ont sur « eux. »

« Pourquoi ce mot *le petit* m'a-t-il fait sauter le « cœur ! »

« Mercredi.

« Je ne me lasse pas d'observer Marie-Jeanne. Elle ne paraît jamais fatiguée, et jamais elle n'est en repos. Le grand calme de cet esprit me fait faire des retours sur le mien. Quel contraste ! J'ai tout à profusion, Marie-Jeanne n'a rien, et le bonheur est son partage. Sa présence a sur moi l'influence d'une brise saine et fraîche sur un convalescent abattu par les chaleurs énervantes de l'été. Jamais l'idée de m'interroger ne lui est venue, et je me sens auprès d'elle enclin aux confidences. Je m'aperçus bientôt qu'elle n'ignorait plus rien de ma vie. Pendant que je lui parlais de Mlle de la Vauxelle, son visage se couvrit de larmes. Pour la première fois, ses aiguilles restaient oisives. Ses yeux cherchaient au fond des miens.

« Ah ! se peut-il ! » dit-elle avec un grand soupir.

« Elle se baissa et ramassa par terre un écheveau de laine.

« C'est bien d'avoir aimé, reprit-elle les joues « tout humides encore, mais c'est mal d'en vouloir « aux personnes qu'on a mises dans son cœur. Il « faut écrire à Mlle de la Vauxelle. »

« Ah ! la revoir ? me suis-je écrié.... jamais !... ni « lui, ni elle, ni aucun des leurs !

« —Nous en reparlerons, » répondit Marie-Jeanne.

X

Mes notes s'arrêtent là. Des événements que je ne pouvais prévoir hâtèrent le dénoûment d'une crise qui fut comme la dernière éruption d'un volcan épuisé. Ils ne furent ni les moins subits ni les moins douloureux. Mes artères battent encore tandis que j'en continue le récit.

Marie-Jeanne me parut plus attentive encore et plus abandonnée après les rapides entretiens dont j'ai raconté les divers épisodes. Un soir, après un long silence, elle s'enhardit jusqu'à me parler de Wilfrid. Quand elle prononça ce nom, Marie-Jeanne baissa la tête subitement.

« Ainsi vous ne l'avez plus revu depuis le jour où il a prié près de vous, dans la chapelle de Neuvailler ? me dit-elle.

— Je ne l'ai pas même vu ce jour-là.... Mais pourquoi me parlez-vous de lui ?

— Ce que vous m'en avez dit me donne à penser que c'est une âme douce et bonne, et j'ai pitié de ces pauvres âmes que tout meurtrit. »

Elle se tut, puis rangeant du linge dans une corbeille, et sans lever les yeux :

« Si un hasard l'amenait auprès de vous, reprit-elle, ne l'embrasseriez-vous pas?

— Marie-Jeanne! m'écriai-je, vous savez quelque chose?

— Moi? dit-elle tout effrayée, je pensais à mon frère en pensant au vôtre.

— Votre frère est parmi les nôtres, repris-je avec force; s'il était parmi les bleus, l'embrasseriez-vous, dites?

— Oui.... je pleurerais peut-être en le voyant armé contre ceux de sa paroisse, mais mon premier mouvement serait de lui sauter au cou. Est-ce à moi de punir? Que suis-je pour condamner? »

Elle serra dans sa corbeille les bandes et la charpie qu'elle avait préparées.

« Qui sait? reprit-elle en s'en allant; vous croyez peut-être ne plus aimer votre frère, et, si l'on venait vous apprendre qu'il est mort, rien ne vous consolerait plus. »

Les personnes qui passaient par la Butte-aux-Genêts y laissaient quelquefois des journaux; Marie-Jeanne les faisait toujours disparaître avant qu'ils fussent à portée de ma main. Un jour je lui en fis l'observation. Elle balbutia, et comme j'insistai :

« Ah! dit-elle, on y voit sans cesse de si tristes nouvelles! »

Une autre chose m'étonnait; nous étions au cœur des campagnes les plus agitées, et jamais on ne voyait un uniforme dans la métairie, ni gendarmes ni soldats. Maintes fois cependant mon oreille exercée saisissait au milieu du silence ce bruit ca-

dencé que fait une compagnie en marche. Pourquoi cavaliers et fantassins ne bivaquaient-ils pas à la Butte-aux-Genêts? Je questionnai Marie-Jeanne.

« Il n'y a plus ici qu'une femme, un vieillard, deux enfants.... me dit-elle, et puis il y a parmi ceux que nous n'aimons pas des cœurs compatissants.... ils ont pitié de notre abandon. »

Un soir cependant une compagnie de grenadiers, qui appartenait à un bataillon arrivé le jour même d'Angers, entoura la ferme et bivaqua dans les étables. Deux officiers qui cherchaient un coin pénétrèrent dans ma chambre inopinément.

« C'est le régisseur de la Butte-aux-Genêts.... il est malade.... » dit Marie-Jeanne, qui se tenait debout devant mon lit.

Un mouvement impétueux me fit me soulever sur mon coude.

« Je m'appelle Robert de Neuvailler, marquis de Clerfons! » m'écriai-je.

Un des officiers sauta sur la porte et la repoussa; l'autre s'approcha de mon lit.

« Nous ne savons rien, sinon que vous êtes malade, blessé peut-être, me dit-il; un secret confié à cent personnes est mal gardé.... Ne nous obligez pas à commettre une vilaine action. »

Celui des deux officiers qui était auprès de la porte sortit et revint un moment après, conduisant un chirurgien militaire. Marie-Jeanne restait collée contre le bois du lit. Le chirurgien défit le grossier appareil qui enveloppait ma jambe et l'examina.

« Quelques tendons ont été déchirés, dit-il; M. le régisseur en sera quitte pour garder la chambre pendant quelques jours. »

Je compris à son accent que le chirurgien savait tout. Dès ce moment il me rendit visite régulièrement; il agissait comme s'il avait eu des ordres.

Cependant je reconnus bientôt sur le visage de Marie-Jeanne les traces d'une inquiétude en quelque sorte fiévreuse. Ce n'était pas une inquiétude personnelle qui la troublait ainsi. Frappée dans son frère, je l'aurais vue au pied de la croix. J'allais l'interroger, lorsqu'une voix bien connue résonna dans la pièce voisine. Je me dressai sur mon séant; mais déjà Marie-Jeanne m'avait saisi par le bras.

« Eh bien! oui..., c'est lui.... c'est votre frère! murmura-t-elle.

— Wilfrid? Wilfrid ici! Et vous ne parliez pas!

— Et le pouvais-je, prise entre vous qui le maudissiez, et lui qui m'avait priée de me taire? »

Ce cri me fit tout comprendre. C'était donc à lui que je devais cette invisible et mystérieuse protection dont partout je ressentais les effets! C'était Wilfrid qui défendait que personne parût dans cette métairie où tant de soins m'entouraient, lui encore qui, à mon insu, voyait Marie-Jeanne, et avec elle veillait sur moi.

« Mais qu'est-il donc ici? » m'écriai-je avec une sorte d'exaltation farouche.

Marie-Jeanne allait répondre; Wilfrid parut; son costume m'apprit tout. Mon frère, sous le frac bleu

à broderies d'argent, et ceint de l'écharpe tricolore! Avant même qu'il pût ouvrir la bouche, j'étais debout.

« Et vos gendarmes, où sont-ils, monsieur le vicomte? m'écriai-je hors de moi; vous savez qui je suis.... Faites-moi donc arrêter!... Un Clerfons garrotté et livré aux tribunaux militaires, n'est-ce pas une œuvre bonne pour un Neuvailler tel que vous!

— Dieu? c'est lui qui l'accuse! » s'écria Marie-Jeanne qui leva les mains au ciel.

Alors, avec un élan, un feu, une éloquence tout embrasée dont je ne l'aurais jamais crue capable, elle me raconta ce que Wilfrid avait fait. Lui-même. pour me protéger dans ces temps orageux, pour me sauver peut-être, il avait sollicité les fonctions difficiles qu'il remplissait à présent. Depuis le jour où il avait mis le pied dans la Vendée, que de services rendus à la cause vaincue, nobles services qui profitaient au vainqueur! que de chaumières consolées! Il cherchait à pacifier les paroisses insurgées bien plus qu'à les écraser. Son esprit de justice et de conciliation faisait plus que mille baïonnettes! Il avait appris que j'étais parti de Neuvailler avec Médéric et Fernand; sur-le-champ il s'était mis à ma poursuite dans l'espoir d'empêcher ma participation à une lutte désespérée. Devancé par le secret de ma fuite et la rapidité de ma course, il avait partout usé de la rare influence que lui assuraient son caractère et sa loyauté pour écarter de ma tête tous les périls que la prévoyance humaine peut conjurer. Si maintenant et à l'improviste il appa-

raissait devant moi, c'est que la présence d'un officier général dont la sévérité n'était un secret pour personne lui faisait craindre qu'un hasard ne me jetât entre ses mains. Wilfrid à la Butte-aux-Genêts assumait tout sous sa responsabilité. Ce n'était pas seulement sa mission qu'il mettait en cause; c'était sa réputation. Il s'exposait à tout, même au soupçon, et pour qui? Et soudain se tournant vers moi, avec un geste d'une véhémence indescriptible :

« Pour qui! dites, ne le savez-vous pas? » s'écria Marie-Jeanne en finissant.

Mais j'étais dans une disposition d'esprit à ne rien entendre. Je sentais dans mon âme passer le souffle exécrable de ces vieilles haines des Capulet et des Montaigu, si fertiles en explosions.

« Eh! me croyez-vous d'un cœur à vouloir de sa pitié? » m'écriai-je alors.

Marie-Jeanne, effarée, venait de se glisser jusqu'à la porte derrière laquelle on entendait un murmure de voix confuses. Elle en repoussa le ventail, effrayée à la vue des tricornes et des sabres qui remplissaient la salle commune. Je fis un pas en avant.

« Écoutez, me dit Wilfrid, si vous m'y forcez, je ferai mon devoir jusqu'au bout.

— Faites donc!

— Mais aussi vrai que je m'appelle Wilfrid de Neuvailler, l'heure de votre arrestation sera l'heure de votre mort.... Choisissez! »

Cette fois je reculai, Marie-Jeanne restait collée

contre la porte, sur laquelle elle pesait de tout son poids.

« Par pitié! reprit Wilfrid précipitamment, si la mère que j'ai perdue a été tendre pour vous et nous a tous les deux enveloppés des mêmes caresses, c'est en son nom que je vous en prie : restez libre! »

Quel accent avait-il pour me vaincre! Je tombai sur le lit.

« Ah! sortez! sortez! » m'écriai-je à bout de force.

Wilfrid obéit. Si dans ce moment il m'avait tendu les bras, peut-être n'aurais-je pas eu le courage de laisser les miens fermés. Il sortit, et j'entendis sa voix toute tremblante encore.

« Que personne n'entre là? dit-il; le régisseur de la Butte-aux-Genêts est malade.... Je réponds de lui!

— Dieu de bonté! ils ne lui feront pas de mal! » s'écria Marie-Jeanne.

Dans mon trouble, je ne remarquai pas qu'elle m'embrassait les mains.

Le bruit d'une troupe de cavaliers qui traversait la lande m'apprit que Wilfrid venait de partir. Il passa devant ma fenêtre, un général galopait à son côté.

Mais si Wilfrid n'était plus à la Butte-aux-Genêts, moi non plus je ne voulais pas y rester. Y demeurer davantage n'était-ce pas accepter sa protection? Le lendemain, et malgré les supplications de Marie-Jeanne, je quittai la ferme. J'allais où allait la guerre. Un huguenot échappé aux mains des soldats

de la Ligue, un Armagnac fuyant le camp des Bourguignons ne marchaient pas jadis avec plus d'ardeur sombre et de résolution. Mais, hélas! cette expédition fut la plus courte! Au moment où j'arrivai exténué de fatigue sur la lisière d'un champ de blé noir, j'aperçus des flocons de fumée blanche qui s'élevait autour d'une métairie. Des coups de feu partaient des fenêtres et des palissades. D'autres coups plus nombreux leur répondaient. Un reste de force me poussa en avant. Par intervalle, je voyais une capote grise s'affaisser dans les blés, un soldat rouler au bas d'un talus. Quelques balles parties de l'enclos coupaient les branches de saules autour de moi et faisaient voler la terre dans les sillons. Des officiers, l'épée haute, conduisaient à l'assaut une poignée de voltigeurs que rien n'ébranlait. Ah! de si braves soldats contre de si braves gens!

Mais alors je n'avais pas d'autre pensée que celle de me joindre aux misérables débris d'une cause perdue. Courbé sur le sol, je profitais des moindres accidents du terrain ; déjà je touchais aux palissades, d'où s'échappaient encore quelques coups de fusil ; lorsqu'un nuage passa devant mes yeux et je tombai sur l'herbe.

XI

Quand je revins à moi, j'étais dans la chambre hospitalière que j'avais quittée pendant la nuit.

Marie-Jeanne était au chevet de mon lit. Je portai la main à la tête, où j'éprouvais le sentiment d'une douleur confuse.

« Oui, oui, me dit le chirurgien qui déjà m'avait donné des soins et que je reconnus sur-le-champ, vous êtes sorti trop tôt, et vous vous êtes blessé en tombant.... Ah! vous n'êtes pas prudent, monsieur le régisseur de la Butte-aux-Genêts!.... Restez tranquille à présent, ce ne sera rien.

— Que la sainte Vierge vous bénisse, » murmura Marie-Jeanne, qui leva ses yeux mouillés sur le chirurgien.

Lorsque nous fûmes seuls, la Vendéenne m'apprit qu'un officier qui avait passé deux ou trois jours à la Butte-aux-Genêts m'avait trouvé gisant par terre. Une balle égarée, une balle tirée par une main amie, venait de m'atteindre obliquement à la tête, après avoir ricoché contre une souche. Quatre soldats appelés par cet officier s'étaient chargés de me ramener à la métairie.

« Ils n'ont voulu vous confier qu'à moi-même, ajouta Marie-Jeanne.

— Surtout qu'il ne s'échappe plus! » m'a crié l'un des soldats en s'en allant.

J'interrompis Marie-Jeanne pour lui demander des nouvelles de Médéric et de Fernand.

« Je ne sais même pas où est mon frère, » répondit-elle.

Et je l'entendis qui pleurait, la tête cachée dans son tablier. Quand elle la releva, nous n'osâmes plus nous regarder.

Un grand mouvement se fit autour de la métairie pendant la nuit. Des gendarmes passaient, escortant des prisonniers. J'entendais par la fenêtre ouverte les conversations des soldats rangés autour des faisceaux. Leurs récits me causaient de longs frémissements. Que de grand cœur alors j'aurais donné Clerfons et Neuvailler pour une heure de force et la liberté de me faire tuer. Quel silence lugubre dans la ferme en ce moment! Le vieux métayer, dont les jambes étaient alourdies par des rhumatismes, froissait ses mains l'une contre l'autre. Il ne quittait la porte de la ferme que pour coller son visage contre la vitre. Marie-Jeanne, qui ne tenait pas en place, n'avait vu parmi les prisonniers ni son frère, ni Fernand, ni Médéric. Ils n'étaient pas non plus parmi les blessés couchés dans les granges, çà et là. L'un d'eux lui apprit enfin que les trois combattants qu'elle cherchait se trouvaient au nombre de ceux qui avaient réussi à se jeter dans les paroisses voisines. On savait en outre que diverses bandes grossies par des réfractaires bretons s'étaient réfugiées dans des bois épais d'où l'on ne pourrait probablement pas les débusquer sans de nouvelles escarmouches. Des clameurs éclatant tout à coup dans la campagne prêtaient à ces commentaires une éloquence sinistre. Marie-Jeanne semblait oublier le chagrin cuisant qui la dévorait, pour m'entourer de soins.

« Toute cette guerre finira bientôt, me disait-elle, vous retournerez dans votre pays ; penserez-vous quelquefois aux pauvres gens que vous aurez laissés

à la Butte-aux-Genêts?... Personne ne priera d'un meilleur cœur pour vous.... Dieu vous enverra une femme qui ne sera pas Mlle de la Vauxelle! »

Au retour du matin, un gardeur de moutons nous annonça qu'une troupe assez nombreuse de chouans venait d'être cernée dans un bois voisin. Quelques centaines de soldats et de gardes nationaux se proposaient de les attaquer. Parmi les fugitifs, il s'en trouvait trois dont les signalements répondaient à ceux du frère de Marie-Jeanne, de Médéric et de Fernand. Le gardeur de moutons leur avait apporté du pain et quelques paquets de cartouches.

« Ils manquent de munitions, nous dit-il en finissant.

— Ah! je n'y tiens plus! » s'écria Marie-Jeanne, et elle sortit.

Son absence me parut éternelle. Je prêtai l'oreille au moindre son. Le froissement des feuilles agitées par le vent, un bruit de pas sur le sentier, le cri d'un oiseau de proie, le hennissement d'un cheval, le roulement d'une charrette, tout me donnait le frisson.

« Ah! brave cœur! » répétais-je tout bas en pensant à cette courageuse fille.

Le père était redevenu stoïque et taillait des sabots. Le temps n'était plus où j'entrais dans le Bocage, à cheval sur *Grain d'orge*, avec Fernand, Médéric et dix hommes résolus. Quel beau soleil alors! Vers le soir, Marie-Jeanne reparut dans la métairie; elle avait sa cape roulée autour du corps, le visage horriblement pâle.

« Vivants! ils sont vivants! » me dit-elle.

Elle tomba sur l'escabeau, frissonna tout à coup et glissa par terre en faisant le signe de la croix; sa mante, qui s'était écartée, me fit voir une large tache rouge sur son corsage; un filet de sang coulait de sa poitrine jusqu'à ses pieds; je poussai un grand cri. Le père entra, et souleva Marie-Jeanne dans ses bras.

« Elle m'avait dit que ce n'était rien! » s'écria-t-il.

La pauvre fille ne remuait pas. Malgré ma faiblesse, j'aidai son père à la coucher dans un lit, près du mien. Le vieux Vendéen s'aperçut seulement alors qu'elle avait un trou près du sein. Marie-Jeanne, à ce qu'elle nous raconta après qu'elle eut recouvré connaissance, s'était trouvée sur le bord d'un champ au moment où l'attaque du bois occupé par les chouans venait de commencer; une troupe nombreuse de soldats y pénétra bientôt. Elle se jeta derrière une haie pour voir ce qui adviendrait des pauvres fugitifs qui filaient dans la plaine en déchargeant leurs fusils. Ceux qu'elle cherchait passèrent assez près du coin où elle était blottie. Aucun d'eux ne paraissait blessé; Fernand riait même en ce moment. Cependant on tirait toujours; les balles égratignaient la terre çà et là. L'une d'elles rebondit sur un caillou et frappa Marie-Jeanne au moment où elle se soulevait sur le coude pour mieux voir si nos amis étaient hors de danger. Un instant elle resta comme étourdie, puis reprit sa course. Il n'y avait plus personne aux environs; soldats et fugitifs venaient de disparaître derrière une pièce d'avoine,

Marie-Jeanne, qui tenait son mouchoir en paquet sur sa blessure, marchait toujours et cherchait au loin la Butte-aux-Genêts.

« Le bon Dieu a permis que je le revisse, » dit-elle, épuisée par le récit.

Un chirurgien visita la plaie et la pansa. La grande douceur de Marie-Jeanne ne se démentit pas pendant l'opération. Je compris au mouvement de ses lèvres qu'elle priait. Le chirurgien s'approcha de moi, tandis que la tête de la patiente tombait sur l'oreiller.

« Eh bien? » lui dis-je tout bas.

Il leva les yeux au ciel et sortit.

Pendant la nuit, Marie-Jeanne fut prise d'une grande fièvre; je la vis s'agiter sur son lit et tendre ses bras dans le vide; je me traînai jusqu'à elle; s'emparant alors de mes mains, elle y colla ses lèvres brûlantes.

« Dites-moi que je vous ai fait un peu de bien, cela me consolera, » me dit-elle.

Je cherchai à la rassurer, sans bien savoir ce que je répondais. Elle secoua la tête et me regarda avec une telle expression de tendresse et de résignation, que mon cœur en fut oppressé. On ne peut avoir de tels regards qu'aux approches de la mort.

« Je fais bien de m'en aller, reprit-elle d'une voix chevrotante, je ne suis qu'une pauvre fille des champs, tandis que vous!... »

Elle n'acheva pas, pressa deux fois encore mes mains contre sa bouche, croisa les bras sur sa poitrine, et tourna les yeux vers une image de la Vierge

qui était dans un coin de la chambre. J'étais anéanti. Je perdais ce que j'aimais, qui m'aimait mourait ! Marie-Jeanne resta en prière jusqu'au matin ; quelquefois elle me faisait de petits signes de tête. J'avais la gorge prise comme dans un étau. Dans la journée elle expira.

Ainsi s'envola cette âme pure et chaste, qui ne connut jamais ni la plainte ni la révolte ! Morte, je m'approchai d'elle et coupai une longue tresse de cheveux sur son front décoloré :

« Ah ! si un jour Dieu me donne une fille, qu'elle te ressemble ! » m'écriai-je.

Une fille ! Quelle espérance avais-je que jamais un tel bonheur fût mon partage ? Ma vie n'était-elle pas comme un jardin sur lequel a passé le vent d'hiver ?

Quarante-huit heures après cette journée funèbre, une charrette traînée lentement par un cheval de labour entrait dans l'enclos de la métairie ; Médéric, qui la conduisait, parut un instant après devant moi. Il avait plutôt l'apparence d'un spectre que celle d'un homme.

« Et Fernand ? m'écriai-je.

— M. le comte de Salbris est là, » me dit-il.

Je suivis Médéric d'un pas faible. Hélas ! le pauvre enfant était bien là, mais dans quel état me revenait-il ? Brûlé par une fièvre ardente, le bras cassé, une balle dans le corps, tout pâle et tout sanglant, presque inanimé sur un amas de paille.

« J'ai fait mon devoir jusqu'au bout, » me dit-il.

Quand il fallut le descendre de la charrette, il s'évanouit. Médéric, qui n'avait jamais voulu l'aban-

donner, me raconta qu'au moment de disparaître dans un chemin creux, une dernière décharge avait renversé M. de Salbris. Le pauvre enfant voulait encore forcer le garde à se sauver. Sans l'écouter Médéric l'avait chargé sur ses épaules et porté dans une grange. Un métayer leur fournit bientôt après une charrette et un cheval, et ils prirent ensemble la route la plus courte pour retourner à la Butte-aux-Genêts. Les soldats qu'ils rencontraient faisaient semblant de ne pas les voir; ils trouvaient partout du cidre et du pain. La violence des cahots arrachait parfois de petits gémissements au blessé. Il se plaignait alors de la maladresse des balles qui ne l'avaient pas tué sur place.

Je lui cédai mon lit; aucun soin de lui manqua plus. A diverses reprises un inconnu se présenta à la ferme et demanda des nouvelles de M. de Salbris; je devinai de quelle part il venait, mais rien dans mes réponses ne laissait prévoir que j'en eusse même le soupçon. La province était alors pacifiée. Ceux qui nous avaient vaincus nous oubliaient dans la Butte-aux-Genêts. Dix fois je crus perdre Fernand, dix fois je vis la flamme de la jeunesse se rallumer dans ses yeux. Un moment vint où une apparence de force me permit de l'emporter loin de ces lieux qui augmentaient le poids de mes tristes souvenirs. Une calèche dans laquelle on put le coucher et un nouveau cheval pie me furent amenés par Médéric.

« Voilà *Grain d'orge!* » me dit le cuirassier en faisant de la main le salut militaire.

Fernand sourit, et, le cœur navré, je quittai la

Butte-aux-Genêts. De tout ce qui m'avait accueilli dans le Bocage, des compagnons avec qui j'avais partagé le pain et la poudre, il ne restait plus que le frère de Marie-Jeanne et deux chouans ramenés sur des brancards. La mort ne voulait pas de moi. Mais avant de m'éloigner de la Butte-aux-Genêts, le coin de terre consacré par Marie-Jeanne, la maison où tant de cruelles heures m'avaient retenu, les champs qui l'entouraient, tout alors appartenait à son père.

Au moment où disparaissaient à l'horizon les bois de chênes épars aux environs de la métairie, un cliquetis de fer me fit tourner la tête; quelques gendarmes passaient au grand trot sur une chaussée voisine, escortant deux cavaliers; les fourreaux de leurs sabres battaient contre les étriers et lançaient des éclairs. C'était comme une image de la guerre dans ces campagnes émues encore, mais tranquilles. Un des cavaliers arrêta sa monture. Je reconnus Wilfrid revêtu du costume exécré sous lequel il m'était apparu. Il voulut s'avancer vers moi. Mes éperons piquèrent les flancs de *Grain d'orge* qui dévora l'espace.

« Adieu! » m'écriai-je, et un tourbillon de poussière roula autour de moi.

Lorsque je m'arrêtai, un paysage inconnu s'ouvrait sur les deux bords de la route. Des moissons étendaient leurs nappes d'or jusqu'à la lisière d'une forêt. J'osai à peine regarder sur le chemin que je venais de parcourir. Wilfrid ne m'avait pas suivi. Fernand me rejoignit au prochain relais. Il me ten-

dit silencieusement une feuille de papier sur laquelle la main de Wilfrid avait écrit ces quelques mots au crayon :

« Adieu! m'avez-vous dit, Robert! Pourquoi ce mot impitoyable? puissiez-vous un jour n'en pas regretter la rigueur! Je quitte ce pays où je ne rentrerai plus, et vais résigner des fonctions désormais inutiles. Assez de larmes! assez de sang! vous n'êtes plus en Vendée; qu'y ferais-je à présent?... Je pars; mais si loin que j'aille, ma main n'écrira pas ce mot que vos lèvres ont pu prononcer! »

Je déchirai cette feuille de papier en vingt morceaux, et les jetai au vent :

« Ainsi périsse la fausse amitié! ainsi périsse sa mémoire! m'écriai-je.

— Ah! vous ne l'avez pas vu pleurer! » me dit Fernand.

Je me tus et suivis de l'œil dans les bruyères les débris épars de ce dernier appel que la main d'un frère m'envoyait. Il me semblait que ces lambeaux de papier dispersés par la brise effaçaient, en s'envolant, les dernières traces de nos chères affections.

En arrivant à Neuvailler, Fernand parut se ranimer un peu. La vue d'un gros poney, bien luisant et tout ébouriffé, qui broutait l'herbe de la pelouse auprès de mon grand cheval pie, fit venir un sourire sur ses lèvres blanches.

« Ah! qu'il ferait bon de courir sur leur dos! me dit-il.

— Il y aura des dynasties de *Grains d'orge* et de

Moucherons, répliquai-je en affectant une gaieté qui n'était pas dans mon cœur. On dira *Grain d'orge IV* et *Moucheron II*.

— *Grain d'orge*, j'en suis sûr, mais *Moucheron!...* »

Fernand promenait ses regards autour de lui avec cette curiosité inquiète et cette mélancolie des malades qui craignent de ne plus voir les horizons qu'ils ont aimés. Ses blessures se fermaient lentement, puis se rouvraient. La balle avait lacéré la plèvre. La fièvre ne tombait que pour revenir; la consomption était à craindre. La tristesse et le feu de ses yeux me navraient. Il passait de longues heures dans un fauteuil, sur un balcon. Au soleil couchant, il s'y faisait toujours transporter. A ce moment du jour, la Loire, qui traverse les campagnes voisines, prenait des teintes de moire; on aurait dit un large ruban d'acier, glacé d'or çà et là; le fleuve s'effaçait au loin derrière un pan de forêt. Je ne sais quel charme indicible embellissait les plaines et les bois. La saison avait un éclat dont la grâce pénétrante me semblait inconnue et ravissait Fernand. Il se soulevait à demi pour suivre au loin la course paresseuse des mariniers dont les chants troublaient le silence. Les senteurs du foin montaient des prairies fraîchement fauchées et des meules qu'on remuait. Parfois des nuages roses traversaient le ciel lumineux. De quels longs regards alors n'accompagnait-il pas leur vol! Un soir, je surpris Fernand le visage en pleurs.

« Ah! que c'est beau tout cela! » me dit-il.

Ce cri me fendit le cœur. C'était comme un adieu suprême à la vie, l'adieu d'une âme qui n'avait pas vingt ans! D'autres fois Fernand me parlait des choses qui l'entouraient comme s'il avait dû en jouir toujours. Les projets naissaient l'un de l'autre, les voyages succédaient aux voyages. Il visitait un jour l'Italie, un autre jour l'Égypte. Hélas! il respirait à peine, et chaque effort amenait une rougeur nouvelle sur ses joues enflammées!

Se trompait-il lui-même, ou voulait-il me tromper?

Je l'avais ramené du Bocage vers le milieu du mois de juillet; il lutta pendant toute la belle saison, avec des alternatives de mal et de bien. On me conseillait pour lui un voyage dans les pays chauds, mais déjà Fernand n'était plus en état d'en supporter les fatigues. J'attendais les approches de l'automne avec une anxiété de plus en plus vive. Le mois d'octobre, le mois fatal, n'était pas loin ; nous y entrâmes enfin. J'en comptais les jours avec angoisse. Les premières feuilles arrachées par le vent vinrent battre les vitres derrière lesquelles le pauvre enfant frissonnait. Lui aussi devait-il me quitter?

Cependant la vie semblait le reconquérir. Le soir il me parlait avec une animation extraordinaire de ses courses dans la Vendée, des expéditions dans les bois, des coups de fusil dont l'éclair sillonnait la nuit, des haltes dans les granges, des sommeils à la belle étoile. Le nom de Marie-Jeanne revenait souvent sur ses lèvres. Il l'avait vue bravant tout, l'orage et la fusillade, pour apporter du linge et des provi-

sions aux amis de son frère. On ne l'attendait pas, elle arrivait.

« A mon premier voyage, me dit-il, j'irai faire un pèlerinage à la Butte-aux-Genêts. »

D'autres fois il ramenait l'entretien sur mon frère. Je savais alors qu'il avait vu Wilfrid deux ou trois fois aux environs de la métairie. Il avait en outre gardé un souvenir profond de leur rencontre sur le chemin, au moment où nous quittions la Vendée.

« Il n'a cessé de vous suivre des yeux, me dit-il un soir, que lorsque le cavalier, le cheval et le tourbillon soulevé par votre course eurent disparu; alors il baissa la tête et je lui serrai la main.

— Vous, serrer la main d'un homme qui a fait tant de mal à notre cause!

— Oui, et ce que j'ai fait je le ferais encore. Je sais que, grâce à ses efforts, bien des réfractaires nous ont abandonnés; mais il avait le cœur droit et loyal. Dieu jugera entre nous. »

A cette réponse de Fernand, j'éclatai.

« Ah! sa place est là où vous êtes! m'écriai-je avec une véhémence sauvage. Est-ce ma faute si partout je l'ai rencontré devant moi, armé contre moi? Un de ses aïeux mourait à Poitiers, près du roi Jean; un autre expirait en Palestine, sous les yeux de Philippe Auguste; un autre encore tombait à Malplaquet!... Le sang de notre race ne lui appartient pas. Et, tenez, le vôtre crie contre lui! »

Dans ces occasions terribles où le souvenir de Wilfrid était évoqué, il me semblait que tous ceux de mon nom se levaient et s'agitaient en moi.

Un matin Médéric entra dans ma chambre; un jour froid et verdâtre glissait par les rainures des persiennes.

« Eh vite ! M. le comte de Salbris se meurt ! » cria-t-il.

Je courus. Fernand, qui la veille semblait mieux, agitait ses bras nerveusement; il me vit, souleva sa tête, et comme un soldat qui répond à l'appel :

« Présent ! » dit-il.

Ses mains glacées tenaient encore le gant conquis dans la Vendée ! Quand elles retombèrent, il n'était plus.

Je le conduisis moi-même à Salbris. Ainsi que son père en avait exprimé le vœu, Fernand était mort en gentilhomme, il avait vécu en soldat.

XII

Quel vide alors dans Neuvailler ! Le lien de protection que j'avais accepté me rattachait à quelque chose. Ce lien brisé, une fois encore je connaissais la solitude.

Cependant de tous les confins du département on venait me voir. Je m'étais fait une règle, dans les commencements, d'accueillir tout le monde. Mais que le monde sait peu respecter les douleurs qu'il ne comprend pas ! Un adolescent était mort; qu'était-ce ? Si je ne voyais plus mon frère, n'étais-je

pas toujours l'héritier de Neuvailler et de Clerfons, un grand seigneur à la tête d'une grande fortune? Rien ne me manquait donc. Il n'y avait pas jusqu'à mon aventureuse campagne de la Vendée qui ne mît un certain lustre autour de mon front.

« Cela sied bien aux fils de bonnes maisons, » disaient ceux-là même qui ne m'avaient pas imité.

C'était dans les termes les plus vifs que l'on me félicitait de mon dévouement à une cause perdue. Je ne tardai pas cependant à m'apercevoir que cet enthousiasme cachait un intérêt où la poésie n'avait que faire. On voyait moins dans ma personne le loyal champion d'une longue suite de rois que le maître d'une immense fortune, et tel qui caressait ma foi politique avec éloquence me laissait entendre qu'il avait une fille ou une sœur dont la naissance et les convictions allaient de pair avec les miennes. L'un de mes hôtes jeta le masque franchement et me proposa d'entrer dans sa famille. Me marier, moi dont le cœur était tout rempli de l'ingrate à qui j'avais fait le sacrifice de ma vie, moi qui voyais encore les larmes et le triste sourire de Marie-Jeanne? Je repoussai cette offre avec dédain, mais les obsessions ne cessaient pas. Sous mille formes elles se représentaient, celles-là cachées et doucereuses, celles-ci directes et marchant le front haut, mais chaque jour plus intolérables.

Dans la situation d'esprit où je me trouvais, le séjour de Neuvailler me devint odieux. Je me rappelai alors Clerfons et ses ruines, les immenses bois répandus sur les collines dont les chaînes cou-

raient aux environs, la tour du Chat debout au milieu des remparts écroulés comme un vaillant soldat qui lutte encore après avoir vu tomber un à un ses compagnons d'armes, ces âpres vallons où s'endormaient des étangs muets, ces pierres moussues, ces rochers entassés pêle-mêle dans les ravins; ces horizons de chênes, et parmi ces campagnes dont le rude aspect et l'étendue sauvage convenaient si bien à mon humeur, un homme, un cousin dont je connaissais la loyauté. La douairière de Clerfons m'en avait parlé avec éloge ; je l'avais vu autrefois pendant le rapide séjour que j'avais fait dans le domaine qui m'appartenait par droit de substitution. Le baron Raoul de Maupert était moins un parent qu'un chasseur. Un souvenir confus me faisait voir un homme à peu près grand comme moi, la tête carrée, le visage plein et vermeil, d'humeur franche et joviale, et déterminé à ne s'embarrasser dans la vie d'aucun souci. Autour de lui, personne qui pensât à moi, personne qui m'eût rencontré à Neuvailler, à Paris, à Nancy, personne qui sût le nom de Mlle de la Vauxelle ou celui de Rodolphe Humfrey. Là je pouvais être seul ; là, si je pleurais, on ne compterait pas mes larmes ; là peut-être j'oublierais.

Le jour même j'écrivais à mon beau cousin — c'était ainsi que la marquise de Clerfons l'appelait — pour le prier de faire déblayer les bâtiments, préparer les écuries et le chenil, assainir les douves, nettoyer un grand corps de logis, meubler les appartements de réception, et mettre enfin tout en

état, comme si le château dût recevoir garnison. Je ne voulais pas qu'on touchât aux ruines et au parc où tout était en désordre.

« Laissez, disais-je, laissez les pierres tombées au repos, les arbres morts à la terre! » Et je terminai ma lettre par ces trois mots : « Surtout n'épargnez rien. »

Un mois après, un homme à cheval précédant un convoi de fourgons tout chargés de meubles et d'ustensiles arriva devant le château conduisant une meute de chiens courants de grand pied, tous de même taille et de même robe. C'était Médéric, dont j'avais fait le garde général de Clerfons. Il rendit visite à Raoul, installa les chiens dans le chenil, tira des fourgons force bahuts et force lits à baldaquins taillés en plein cœur de chêne, accompagnés de vieilles glaces de Venise, de dressoirs, d'escabeaux et d'armures qu'il livra aux tapissiers, et, sans débrider, fit un tour en forêt.

« C'est bien, dit-il le soir au baron de Maupert, il y a de la grosse bête, M. le marquis sera content. »

Je m'acheminai vers Clerfons pendant les derniers jours de l'automne. La nuit se faisait au moment où je distinguai vaguement au-dessus des hautes futaies la colossale tour du Chat; il avait neigé abondamment depuis le matin. Médéric avait fait prendre des torches aux gens du château pour éclairer la rampe qui conduisait au sommet de la colline. J'étais fort pâle, décharné, et tout enveloppé d'une fourrure de petit-gris. Quand on me vit descendre d'une chaise de poste emportée ventre à

terre par quatre chevaux écumants, et apparaître dans la cour au milieu des torches, dont les reflets rouges éclairaient en plein ma taille formidable et mes traits basanés, un frisson parcourut l'assemblée. Le baron de Maupert seul ne sourcilla pas. Il s'approcha de moi, la main tendue :

« J'ai été votre intendant, monsieur le marquis, me dit-il, permettez-moi de vous faire les honneurs du logis.

— Merci, beau cousin, » répondis-je en lui serrant la main. La connaissance était scellée.

En se retirant, les gens du château tracèrent un cercle autour de moi. Ils osaient à peine me regarder. La respiration leur revint à la porte.

« C'est un géant! » murmuraient les plus hardis.

Le lendemain, au petit jour, j'étais à cheval, accompagné de Médéric qui trottait à côté de moi, impassible et roide comme s'il avait encore le casque en tête ; je visitai les immenses domaines qui composaient la terre seigneuriale de Clerfons ; beaucoup de bois garnis de belles futaies, des étangs, des bruyères, des moulins; çà et là, dans les fonds, quelques prairies, peu de terres labourables, et sur les coteaux, des plants de vignes en petit nombre. Quelques enclaves pouvaient gêner la course des chevaux et des chiens, le jour même elles étaient achetées. Chemin faisant, je montrai les vignes à Médéric, et fouettant leurs ceps du bout de ma houssine, je le priai de faire arracher ces broussailles et de les remplacer par des semis de bouleaux et de chênes. Deux jours après, mes chiens, découplés

dans la forêt, forçaient un vieux solitaire que je tuai au ferme. Je partageai l'opinion de Médéric, et trouvai le pays bon. Au bout de la semaine, les gens du pays m'appelaient entre eux Robert le Loup.

Ainsi commença une existence qui dura pendant de longues années, sans interruption, sans changement; il eût été difficile de trouver dans toute la Bourgogne deux châtelains qui, plus que Raoul et que moi, eussent une vie mêlée tout ensemble de plus de bizarrerie et de plus de régularité. Nous nous levions à la première pointe du jour; jamais de malaise et jamais de nonchalance; aussitôt debout, nous étions dehors, la pluie et le vent n'y faisaient rien. Nous chassions de compagnie sept fois la semaine, nous dînions à la nuit close, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et la soirée se passait à fumer. Nous n'échangions pas dix paroles en une heure. Il n'était pas de journalier, vigneron ou casseur de pierres qui, de Tonnerre à Dijon, ne connût les deux chasseurs. Aussitôt qu'on entendait au fond des bois les aboiements furieux d'une meute, on savait que les deux cousins battaient la campagne. La chasse finie, on partageait fraternellement les quartiers de venaison. Le dernier cigare achevé, on se donnait une poignée de main, et l'un disait à l'autre : A demain.

Le baron de Maupert était bien tel que ma mémoire me le représentait. La tête coiffée d'un capuchon, on en eût fait un moine de cette fameuse abbaye de Thélème chantée par Rabelais; à cheval ou le fusil sur l'épaule, c'était le plus endiablé

Nemrod de la Bourgogne. Il aimait à rire et à plaisanter; mais sa gaieté ne me gagnait pas, et si parfois la tour du Chat étonnée entendait les éclats d'une chanson joyeuse, je n'en répétais jamais le refrain.

Il n'y avait pour les gens du pays qu'un Château et qu'un Presbytère. Ce dernier surnom s'appliquait à la maison qu'habitait Raoul. Il ne faudrait pas croire cependant, comme ce sobriquet semblerait l'indiquer, que ce fut une chaumière blanchie au lait de chaux, avec un toit de chaume, quatre noyers devant la porte et un jardin de deux arpents. C'était au contraire une solide et vaste habitation carrée, bâtie de grosses pierres grises à l'épreuve du boulet, et percée d'étroites fenêtres. Cette ancienne commanderie, dont les guerres civiles n'avaient pas permis l'achèvement, semblait contemporaine du château. D'énormes poutres revêtues d'ardoises en fermaient le toit. Telle qu'elle était, avec de robustes murailles étayées de contre-forts, des pierres en saillie aux quatre angles, et des meurtrières percées dans l'épaisseur de sa sombre carapace, la maison avait un caractère singulier. On aurait dit le castel rébarbatif d'un hobereau pillard et querelleur. On y entendait chanter du matin au soir. Point de potager tout autour, mais un bois de chênes traversé par un cours d'eau. Le Presbytère était au château ce qu'est le bouledogue à un lion.

Clerfons n'était pas une maison de plaisance, tant s'en faut; le manoir, à demi ruiné par le temps et les assauts, dressait ses vieilles murailles sur l'arête

d'une colline qui s'avançait comme un promontoire entre deux pans de forêts. Çà et là, et parmi les remparts effondrés, on voyait la trace des boulets lancés par la Ligue et la Fronde. Le donjon était par terre au niveau des cours. Mille débris comblaient les fossés : mais un corps de logis, flanqué de vaste communs et couronné par la masse carrée de la tour du Chat, pouvait encore abriter aisément la famille d'un châtelain et sa suite.

Grâce au travail persévérant d'une tribu de maçons et de charpentiers, aiguillonnés par les copieuses rasades d'un vin généreux de la Bourgogne que Raoul leur distribua pendant trois mois, la tour devint habitable. Je m'y réfugiai comme un sanglier dans sa bauge. De mes fenêtres en ogive, aux baies profondes, je voyais les crêtes rocailleuses des collines et l'immense horizon des bois. Mais si profonde que fût la blessure dont je ne guérissais pas, je m'appelais le marquis de Clerfons. Cinq ou six fois par an, et en grand gala, je recevais la noblesse de la province. On revoyait alors la vaisselle massive aux armes de la maison, les lourds flambeaux d'argent, les vieilles porcelaines de Chine écussonnées ; le faste et l'opulence étaient partout. Les réceptions finies, tout rentrait dans le silence. A ces rares occasions où je me mêlais au monde, il faut ajouter certains voyages que je faisais à Dijon deux ou trois fois l'an, lorsque je me rendais en grand équipage aux réunions de cette fameuse société de *Rallie-Bourgogne*, qui essaya de ressusciter, dans une des plus féodales provinces de France,

le goût et les habitudes de la science cynégétique, si chère à nos aïeux. On se mettait aux fenêtres pour me voir passer. Les belles dames de l'antique capitale de Jean sans Peur et de Philippe le Hardi disaient que personne n'avait plus grand air à cheval ; les veneurs assuraient que nul ne courait mieux le cerf ni plus longtemps.

Dans ces circonstances, je remplissais mes poches de pièces blanches que je jetais par douzaines sur le dos des pauvres hères qui s'empressaient autour de moi. Le bruit de mon arrivée se répandait dans la ville avec la rapidité de l'éclair, et une foule de curieux assiégeaient bientôt les portes de l'hôtel de *la Cloche*, où j'avais coutume de descendre. « Le marquis est à Dijon ! » disait-on partout. Le marquis ! On savait ce que cela voulait dire ; il n'y en avait qu'un. Les mendiants et les gamins du voisinage ne quittaient plus la rue ; ils savaient que si je levais la cravache un peu plus qu'il n'est dans l'usage de le faire aujourd'hui, je ne comptais pas et vidais ma bourse volontiers. La ville était en liesse pendant huit jours ; je tenais table ouverte ; on jouait grand jeu. Quand les réunions touchaient à leur fin, je donnais un bal. C'était la grande affaire. Toutes les têtes s'échauffaient. Le baron de Maupert riait sous cape, et prétendait que parmi les femmes choisies qui se rendaient à mon invitation, plus d'une, parée de toutes les grâces de ses vingt ans, pensait peut-être que l'hôte sauvage de Clerfons abjurerait à son profit l'austère solitude de son inexplicable célibat.

Le bal finissait, le maître de Clerfons partait et l'espérance s'en allait en fumée.

Raoul et moi nous vivions en parfaite intelligence; jamais entre nous de discussions d'aucune sorte, on ne surprenait pas non plus dans nos laconiques conversations l'expression d'un regret ou d'un désir. Le voisin retenu au château par un orage, aurait pu croire que l'antique Minerve y sommeillait doucement entre deux philosophes. Le baron n'avait jamais quitté la Bourgogne ; le Presbytère jouissait d'un grand renom d'hospitalité dans le pays. On y faisait toujours bonne chère, et les dîners de mon cousin, arrosés des meilleurs vins de la Côte-d'Or, possédaient une réputation qui s'étendait à dix lieues à la ronde. Les hobereaux qui vivaient maigrement dans les castels bâtards du canton ne se faisaient pas faute d'y goûter. Quand j'y parus pour la première fois j'avisai au haut bout de la table une personne blanche et accorte, à l'œil vif, au sourire franc, ronde et fraîche, qui me fit sans façon les honneurs de la maison. J'interrogeai mon cousin du regard.

« C'est la belle Suzon, » me dit-il à l'oreille, et aussi tranquillement que s'il m'eût appris qu'un piqueur avait détourné un cerf.

Le lendemain j'arrêtai mon cheval en plein bois, et, tandis que les gardes relevaient un défaut, je demandai à Raoul ce que c'était que la belle Suzon.

« Parbleu ! me dit-il, elle a été meunière pendant trois ans, maintenant elle ne l'est plus..

— Je m'en doute assez, » répondis-je.

Le baron me raconta que la belle Suzon, orphe-

line à dix-huit ans, avait un temps exploité un moulin qu'elle tenait de sa famille. Le moulin ne chômait pas ; mais malheur au métayer qui s'avisait de conter fleurette à la meunière.

« Avez-vous remarqué, mon beau cousin, dit le baron en s'interrompant, que la belle Suzon a des bras de marquise?

— J'en conviens, ils sont délicats et frais comme la fleur du lis.

— Ajoutez, s'il vous plaît, ronds et flexibles comme la tige d'un jeune bouleau. Ils n'étaient pas en peine de faire plier le jarret aux téméraires, et ceux qu'elle avait touchés de sa main potelée n'y revenaient plus. « Je ne suis pas faite pour ce pe-« tit monde-là ! » disait-elle quelquefois.

— Vous avez eu cette bonne pensée de lui prouver qu'elle ne se trompait pas?

— Oh ! ne faites pas le dédaigneux !... Ses petites dents en ont mordu de plus fiers que vous. Je rôdais donc autour du moulin, et mon cheval m'y conduisais tout seul autrefois. Il avait toujours soif quand il faisait chaud, et faim quand il faisait froid. Or il n'eût trouvé nulle part eau plus fraîche et luzerne plus parfumée. Un matin, une inondation emporta le moulin. La belle Suzon partit sur une petite jument. Elle n'avait ni sou ni maille, tous ses profits passant en ajustements. Comme elle rêvait à ce qu'elle allait faire, le diable me poussa sur son chemin.

« Çà ! lui dis-je, aussitôt qu'elle m'eut raconté son aventure, vous plaît-il, belle Suzon, de partager la

huche d'un meunier où il n'y a ni meule ni moulin, mais où la farine ne manque pas?

— Touchez là, répondit-elle.

— Et voilà comment la belle Suzon est entrée au Presbytère?

— Où elle restera, s'il plaît à Dieu, aussi longtemps que je vivrai. »

Sans répondre je donnai un coup d'éperon à *Grain d'orge*, et nous reprîmes le galop.

Cette confidence de Raoul n'altéra point les bons rapports qui nous unissaient, et ne m'empêcha pas de retourner au Presbytère, où la belle Suzon me faisait toujours l'accueil le plus cordial; en toutes choses elle était unie et simple, prompte et résolue; point d'embarras et point d'empressement dans sa manière de me tendre la main; ce qui me donna d'elle la pensée que c'était une femme d'un sens droit et d'un esprit juste.

La durée de mon séjour à Clerfons, cette solitude où je m'enfermais, les longues retraites qui me retenaient dans la tour du Chat, dont jamais une femme ne passait le seuil, une vague rumeur du combat où j'avais failli perdre la vie à Nancy, ce qu'on savait de mon expédition dans le Bocage vendéen, mes longues chevauchées avec Médéric qu'on voyait sans cesse auprès de moi et y vivant sur le pied d'une intimité pleine de réserve, mais étroite et continue, tout concourait à me donner une réputation bizarre et farouche. On racontait mille contes. On supposait que Médéric savait le secret de mon exil dans les ruines de Clerfons. Les habiles du pays

voulurent le faire causer; Médéric écouta les curieux, puis enfonçant son chapeau sur sa tête d'un coup de poing :

« J'ai là-haut, dans ma chambre, dit-il, un grand sabre pendu au mur, je vais le décrocher ; s'il vous plaît d'en chercher un de même taille, je vous donne rendez-vous dans la futaie des Vieux-Corbeaux; nous jaserons au pied d'un chêne. »

On se tint pour averti; mais, si on ne fatigua plus Médéric de questions, on n'en fut pas moins prodigue de commentaires dans les veillées.

Raoul brûlait à son tour de me questionner. Il avait beaucoup entendu parler de Wilfrid par la vieille marquise de Clerfons ; il l'avait même vu deux ou trois fois, et savait qu'il n'était point mort. Chaque jour je crois bien qu'il s'attendait à le voir arriver. Un soir, n'y tenant plus, et après une de ces courses terribles qui étaient un jeu pour nous, le baron se tourna résolûment vers moi :

« Et Wilfrid? me dit-il; si j'ai bonne mémoire, vous aviez un frère de ce nom, ce me semble?»

J'avais posé mes pieds sur les chenets devant un feu clair de sarments. Je me levai.

« Quel frère? » m'écriai-je d'une voix dure et en jetant à mon cousin un regard de colère.

Raoul n'était pas facile à l'effroi ; sans balbutier et sans plier la paupière :

«J'imagine que vous n'en avez pas des douzaines.... J'ai nommé Wilfrid, je parle de Wilfrid, » reprit-il.

Je sentis se creuser sur mon front ces deux rides profondes qui étaient le signe de ma race, et les

narines gonflées, d'une voix âpre, ma bouche laissa tomber ces mots :

« Wilfrid, je l'ai connu autrefois.... à présent il est mort dans mon souvenir.... il est mort dans mon cœur ! »

Raoul tressaillit ; la mémoire du passé avait été réveillée, je n'étais plus le même homme ; comme il allait répliquer, j'appuyai le doigt sur l'épaule de mon cousin, doigt glacé qui avait la pesanteur et la rigidité d'une tige de fer.

« S'il vous plaît, Raoul, que nous vivions en gentilshommes de bonne maison, nous ne parlerons plus de cela.

— Vos secrets ne sont pas les miens, » répondit le baron qui se leva.

XIII

Cependant Wilfrid n'avait jamais cessé de m'écrire ; quelquefois j'ouvrais ses lettres par un mouvement instinctif ; le plus souvent je les renvoyais : mais toujours elles me remuaient profondément. Wilfrid, on le sait, avait quitté l'administration pour ne plus être exposé à me rencontrer si quelque secousse politique me faisait rentrer dans l'arêne. Il était alors ingénieur des mines. Un Neuvailler ne portait pas l'épée ! un Neuvailler ne siégeait pas dans les conseils de la diplomatie ! un

Neuvailler courbait son front dans un bureau ! Et les jours de cérémonie officielle, un Neuvailler portait de nouveau la cocarde tricolore ! Comment lui aurais-je pardonné? S'il avait cette croyance moderne que le travail est une condition essentielle de la vie, pourquoi ne portait-il pas son intelligence et sa jeunesse à l'étranger? D'autres lui avaient donné cet exemple en 1792. Autrefois n'avait-on pas vu les protestants, frappés par la révocation de l'édit de Nantes, préférer l'exil à l'abjuration de leur foi? et ceux-là, pour la plupart, étaient du tiers état. Dix contrées lui étaient ouvertes, où, du moins il ne servirait pas les élus d'une révolution qui avait brisé mon épée.

Un jour, une lettre m'arriva ; je ne sais quel pressentiment me poussa brusquement à l'ouvrir. Wilfrid allait se marier! il épousait la fille d'un capitaine au long cours, une jeune Bretonne qu'il avait rencontrée dans un port de mer de l'Ouest. Il ne tarissait pas en éloges sur son compte. Pour moi, c'était une fille de rien. Elle portait un de ces noms qui appartiennent à tout le monde et s'appelait je crois, Adrienne Haudebert. Je déchirai la lettre dans un premier mouvement d'indignation. La réflexion confirma ce mouvement ; Wilfrid avait donc juré de marcher sur toutes les choses que nous avions le plus honorées ! Ni les traditions, ni le respect de la famille ne le retenaient plus. Traître à son roi, il était traître à sa naissance. Je ne lui répondis pas. Une seconde lettre vint où il me suppliait d'oublier le passé et d'assister à la bénédic-

tion nuptiale. Cette fois je pris la plume, et d'une main violente je répondis que je consentais à oublier ce passé exécré, à la condition qu'il romprait un mariage déshonorant, et qu'il me rejoindrait sans retard à Clerfons. Comme fils aîné du comte Jean, comme chef de la famille, c'était un ordre que je lui donnais.

Quinze jours après, mon frère était le mari de Mlle Haudebert.

A l'époque où ce mariage s'accomplit il n'y avait pas encore un an que j'habitais la Bourgogne.

L'homme qui avait tiré sur son drapeau et fait descendre son nom jusqu'à une telle mésalliance, ne pouvait plus être qu'un étranger pour moi. C'était une branche morte à couper du tronc paternel. La lettre qu'il reçut après la cérémonie ne renfermait que ces trois mots : « Dieu vous pardonne! » Ainsi disparaissait une dernière espérance que vaguement je conservais dans un repli de mon cœur. Mais s'il ne méritait plus ni tendresse ni estime, je ne voulais pas que celui qui avait été mon frère, et qui portait mon nom, connût le besoin. J'envoyai Médéric secrètement dans la ville où Wilfrid était en résidence. J'appris par lui que les émoluments attachés à sa place, et quelques travaux supplémentaires auxquels il se livrait, suffisaient à son existence. Médéric m'assura de plus que Mlle Haudebert passait pour une personne douée des meilleures qualités.

« Eh bien ! qu'il soit heureux ! » m'écriai-je.

Moi, je ne l'étais pas ; comme un loup blessé par

la balle d'un chasseur s'enfonce au plus épais des bois, j'errai dans la solitude, odieux à moi-même et maudissant Wilfrid.

Des années se passèrent. Le vide se faisait lentement autour de Clerfons. Je n'allais presque plus à Dijon. Je comptais les jours par le nombre des fauves tués : un jour un sanglier, un jour un loup. Raoul seul ne me quittait pas, ni Médéric non plus. Deux événements interrompirent la monotonie de cette existence que j'essayai vainement de tromper par une effrayante activité de corps. Le premier de ces événements fit de Raoul le mari de la belle Suzon ; le second, de chasseur qu'il avait été jusqu'alors, le transforma en pêcheur.

Un soir, après une course furieuse qui nous avait emportés à travers bois, Raoul frottait ses jambes devant le feu et sifflait entre ses dents. De temps à autre il me regardait du coin de l'œil.

« Beau cousin, me dit-il tout d'un coup, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer : je me marie.

— Beau cousin, nous boirons à la santé de la mariée.... Et qui donc épousez-vous, s'il vous plaît?

— La belle Suzon, » répliqua hardiment le baron.

Je le regardai lentement.

« Vous n'êtes pas un Neuvailler; faites, lui dis-je.

— C'est vrai, je suis un Maupert, et vous savez la devise de ma maison : *Fais à ma guise.* »

Nos yeux se rencontrèrent. La rupture était imminente ; mais l'impression première que m'avait occasionnée la nouvelle de ce mariage, en me rappelant celui de Wilfrid, s'effaça bientôt. Je me laissai

gagner à l'expression de joviale résolution qu'on lisait sur le visage de Raoul.

« A quand l'enterrement? repris-je d'une voix railleuse.

— Dans un mois, et s'il vous plaît de suivre le convoi, on vous invite à la cérémonie.

— Je n'y manquerai pas. »

La chose faite, le baron fit bien voir qu'on ne l'avait pas enterré. Le lendemain de ses noces, il força un cerf gaillardement; rien non plus ne fut changé au Presbytère. Je rendis visite à la belle Suzon en grand équipage, et lui baisai la main. Elle me laissa faire sans témoigner de surprise, et me montrant un siége, la meunière, qui jusqu'alors m'avait reçu debout, s'assit la première. Je la regardai en souriant :

« Eh! eh! lui dis-je, il y a donc du nouveau à la maison? »

Alors, s'appropriant un mot fameux :

« Presque rien, répondit-elle; il n'y a qu'une Maupert de plus. »

Dès ce moment je ne vis plus en elle que la compagne de Raoul. Ma belle cousine avait conquis sa place en une heure.

Si le hasard et le temps avaient fait de Raoul un mari, et, dois-je le dire, le meilleur qui fût dans toute la province, une chute de cheval le réduisit à l'état de pêcheur; il s'était relevé de cette chute avec une fracture du genou. Un long repos, durant lequel il n'eut garde de diminuer d'une seule unité le menu régulier de ses quatre repas quotidiens,

développa chez le malade un embonpoint contre lequel il luttait courageusement depuis plusieurs années. Le baron était formidable, il devint colossal. En s'examinant devant une glace, lorsqu'il lui fut possible de se tenir en équilibre sur ses jambes un peu tremblantes, un soupir lamentable s'échappa de ses lèvres :

« Je suis vaincu ! » dit-il.

Quelques douleurs rhumatismales se mêlèrent à cette obésité ; mais n'eussent-elles pas fait passer leurs lames aiguës dans les chairs de mon pauvre cousin, l'heure de la retraite n'en eût pas moins sonné pour lui. Aucun cheval ne pouvait plus le porter au galop au delà d'un quart d'heure. En huit jours, il en écrasa trois. Son genou se prêtait mal en outre à un service actif. Le moindre choc pouvait rendre Raoul boiteux pour le réstant de ses jours. Il ferma l'écurie, et le chagrin le prit.

« Encore, disait-il quelquefois en vidant une bouteille de clos-vougeot, si le désespoir me maigrissait ! mais non, j'engraisse ! »

Tout doucement il tombait dans le marasme.

Un matin, un valet de chiens que j'avais envoyé en course au Presbytère, revint au château tout effaré.

« M. le baron, dit cet homme, m'a chargé de dire à monsieur le marquis que M. le baron n'aura pas l'honneur de dîner à Clerfons aujourd'hui. De plus, il m'a prié de présenter ses respects à monsieur le marquis, et de lui faire ses adieux.

— Où va-t-il donc ? pourquoi part-il ?

— J'en demande bien pardon à monsieur le marquis, mais M. le baron ne part pas ; M. le baron est en train de se pendre.

— Se pendre ? M. de Maupert ?

— Oui, monsieur le marquis.... M. le baron arrangeait la corde quand j'ai pris ma course. »

Je descendis vers le Presbytère au plus vite. Le grondement d'une voix irritée sortait du cellier ; je poussai violemment la porte, et trouvai le baron qui nouait une corde autour d'une poutre.

« Beau cousin, s'écria-t-il, vous arrivez à propos. Voilà une corde qui met un singulier entêtement à ne vouloir pas s'accrocher là-haut. Aidez-moi, je vous prie, à vaincre son obstination. »

Je savais qu'avec un homme du caractère de Raoul il ne fallait pas raisonner. On ne déracinait les idées qu'il s'était chaussées dans l'esprit qu'en les tournant du côté de la plaisanterie.

« Bon ! lui dis-je, c'est un soin dont je vais m'acquitter avec plaisir ; mais d'abord avez-vous déjeuné ?

— Non ; la belle Suzon est à la ville.... J'ai même eu grand'peine à la renvoyer.... La maîtresse en route, j'ai prié nos gens d'aller cueillir des noisettes dans les bois.... Ils s'y perdront.

— Et vous vous préparez à paraître à jeun devant le Créateur ?... Mais s'il vous interroge, malheureux, aurez-vous seulement la force de lui répondre et de rester debout ? Vous, un Maupert, courir le risque d'un évanouissement !... Que diront vos ancêtres ?

— Voilà une chose à laquelle je n'avais point songé, répondit sérieusement Raoul, qui lâcha la corde.

— Vous n'avez donc point souci de l'honneur de la famille? Un mort affamé! La belle affaire! Vous êtes-vous confessé seulement?

— Ma foi non! »

Je haussai les épaules.

« Et il veut se pendre! m'écriai-je. Beau cousin, il y a à Clerfons une hure de sanglier autour de laquelle nous allons causer. Décrochez-moi tout ça; vous vous pendrez demain.... Au dessert nous avertirons M. le curé. »

Raoul me suivit. Quand la hure de sanglier fut expédiée:

« Çà! repris-je, pourquoi, s'il vous plaît, êtes-vous dans l'intention de vous séparer de vos amis?

— Me désapprouvez-vous, par hasard, et ce déjeuner, auquel j'ai fait honneur, n'est-il qu'un piége que vous m'avez tendu pour me détourner d'un projet mûrement résolu? répondit le baron qui posa son verre sur la table.

— Point; je tiens seulement à savoir quelle cause vous y pousse.

— Quelle cause? Ignorez-vous que je ne peux plus chasser?

— Voilà une raison.

— Or, que faire quand on ne chasse pas?

— On pêche.

— Hein? fit Raoul qui sauta sur sa chaise.... Comment dites-vous cela?

— Parbleu ! je dis qu'on pêche.... Il y a des circonstances où un brochet vaut un chevreuil....

— C'est bien maigre !

— On essaye toujours ! ça variera notre menu.... Et puis ce n'est pas un contrat; si la pêche n'amuse pas.. . on se pend. »

Je remplis mon verre, et le présentant au baron :

« A la santé de la première truite que je verrai frétiller au bout de l'hameçon !

— C'est dit ! s'écria Raoul : demain je pêcherai. »

Il ne fut plus question de corde. Le baron pêcha et vécut.

On sait que j'avais pris l'habitude d'envoyer Médéric en Bretagne pour veiller au bien-être matériel de Wilfrid. Ces voyages se faisaient à époques régulières. Si considérable que fût alors le nombre des tristes années écoulées depuis le mariage d'un Neuvailler avec Mlle Haudebert, cette habitude et ces voyages furent continués. Au retour, mon messager me rendait compte de ce qu'il avait vu. Un soir, et quelque temps après le singulier entretien que j'avais eu avec Raoul, le jour où il avait pris la résolution de se pendre, je reçus une lettre que m'écrivait Médéric.

Il fallait que quelque chose de bien grave se passât pour qu'il se fût déterminé à prendre la plume. En effet, l'honnête cuirassier m'apprenait que Wilfrid était à la veille de partir pour l'Amérique. Une mission importante pour laquelle il fallait un homme d'un mérite éprouvé lui avait été proposée par le gouvernement ; Wilfrid y voyait moins une

occasion d'arriver à une position brillante qu'un devoir. Or, le devoir était sa loi. — Le mot était de Médéric. Wilfrid avait accepté. Je ne sais ce qui se passa en moi, mais une heure après je courais vers la station la plus voisine du chemin de fer. Depuis combien d'années ne l'avais-je pas vu, ce frère éternellement regretté? Wilfrid au Mexique, Wilfrid dans un pays fiévreux, chargé d'études fatigantes, lui que j'avais connu si délicat!

Il me fallut prendre des chevaux de poste en Bretagne pour arriver jusqu'à la ville où Wilfrid devait s'embarquer. Guidé par les précédentes indications de Médéric, je ne tardai pas à gagner sa maison. Elle était vide. Un pressentiment me fit courir vers le port, et du port sur le môle. Il y avait une foule le long des parapets. Au premier rang j'aperçus Médéric. Sans parler, il me montra du doigt une frégate dont les voiles blanches flottaient au loin sur la mer grise.

« Parti! » m'écriai-je.

Médéric baissa la tête. Mes yeux cherchaient encore la frégate qui disparaissait à l'horizon dans la brume, lorsqu'ils furent attirés par la vue d'un canot qui rentrait du large. Le canot aborda près du quai. Deux femmes voilées en descendirent, presque de la même taille. La plus jeune soutenait la plus âgée. Toutes deux semblaient pleurer.

« Mme la vicomtesse de Neuvailler et sa fille, me dit Médéric à l'oreille.

— Toi aussi! » m'écriai-je.

L'ombre du soir nous enveloppait. Les deux fem-

mes passèrent assez près de moi pour que la pan de leur robe frôlât mon manteau. Je restai immobile; un voile épais ne me permit pas de distinguer leurs traits. Médéric détourna la tête, et regarda du côté de la mer. Une voix me criait de tendre les bras à ces deux femmes; mais un sentiment indéfinissable qui me poussait à voir dans l'une d'elles l'ennemie du nom des Neuvailler, celle enfin à qui je devais la chute de Wilfrid, fut le plus fort et l'emporta. Un moment après, je n'apercevais plus ni la mère ni la fille. Elles ne savaient pas alors que le terrible marquis de Clerfons fût si près d'elles!

Le baron de Maupert ne sut rien du motif qui m'avait fait partir; je revins de la Bretagne plus sombre que je n'y étais allé. Moi qui jamais ne lisais les journaux, je les ouvris alors pour y chercher le nom de Wilfrid. Pourquoi ce voyage me préoccupait-il? quelles raisons avais-je de le redouter? Était-ce que Wilfrid rentrait dans mon cœur par un chemin détourné? J'appris ainsi qu'il était arrivé; j'appris encore qu'après avoir parcouru les mines d'argent du Mexique, il s'était rendu à l'isthme de Panama. Je suivais pas à pas ce terrible itinéraire et comptais les jours qui le séparaient du moment où il pourrait enfin revenir.

Un matin, au moment où Médéric apprêtait *Grain d'orge*, on me remit une lettre cachetée de cire noire. Je n'en connaissais pas l'écriture, et je me sentis frissonner. Elle portait le timbre de Morlaix. Cette lettre, que j'ouvris en hésitant, était de celle que Médéric avait appelée un jour la vicomtesse de Neu-

vailler, et m'annonçait la mort de Wilfrid. Je faillis tomber à la renverse. Wilfrid mort! Voilà donc pourquoi mon cœur se troublait incessamment à la pensée de ce voyage? Que n'étais-je arrivé sur ce môle fatal une heure plus tôt! Toute cette tendresse que le *petit* m'avait inspirée, et que je croyais parfois étouffée sous le poids des années, du ressentiment, de l'absence, fit irruption tout d'un coup au plus profond de mon âme, et, comme une eau violente qui rompt ses digues, l'envahit tout entière. Wilfrid mort me rappelait Fernand disparu. Il ne me restait plus rien à aimer. Médéric parut devant moi.

« *Grain d'orge* est prêt, me dit-il.

— Ah! regarde! » m'écriai-je, et je fondis en larmes.

Celle que je m'obstinais à appeler Mlle Haudebert me mandait que Wilfrid venait d'être emporté par la fièvre jaune à l'isthme de Panama. La mission pour laquelle son mérite l'avait désigné touchait à son terme quand la mort l'avait surpris; comme un soldat, il était tombé sur le champ de bataille. « Au moment où la frégate qui ne devait pas le ramener a mis à la voile, il me parlait encore de vous, » me disait-elle en finissant. On ne voyait dans cette lettre, qui venait de rouvrir la source inépuisée de mes larmes, rien autre chose que l'amour enthousiaste qu'Adrienne avait eu pour Wilfrid et qu'elle gardait à sa mémoire. Aucun appel à ma tendresse, aucun à notre parenté. Raoul survint.

« Comprenez-vous? Wilfrid est mort! m'écriai-je.

— Et sa veuve? » me dit-il.

Un accès de haine farouche s'empara de moi..

« Sa veuve? C'est elle qui l'a tué. S'il ne l'avait pas aimée, cette femme, peut-être serait-il ici!... peut-être se serait-il souvenu qu'il avait un frère à Clerfons! »

Hélas! m'étais-je rappelé que j'avais un frère en Bretagne?

Le lendemain, un catafalque au sommet duquel brillait l'écusson des Neuvailler s'élevait au milieu de la chapelle de Clerfons. Les cloches sonnaient à toutes volées. Les chants religieux retentissaient. Je passai la journée entière sous les voûtes de l'église, dans les plus sombres méditations. Les ruines s'amoncelaient autour de moi. Je sondais le passé, je regardais l'avenir! Je n'avais plus rien à attendre de la vie.... Que dis-je, et comment raconter les nouveaux coups que le sort me tenait en réserve, et quelles blessures mortelles il allait ouvrir dans ce cœur tout saignant!...

Ces épreuves que le temps lui ménageait, Robert de Neuvailler n'eut pas le courage de les raconter lui-même; une autre main, une main amie s'en chargea. Ce récit, nous allons le transcrire.



DEUXIÈME PARTIE.

HERMINE DE NEUVAILLER.

I

Après que la mort eut frappé Wilfrid au Mexique, l'antique demeure des Clerfons resta fermée pendant un an ; ce fut alors moins un château qu'un cloître abandonné. Même silence et même désolation. Le marquis chassait quelquefois, mais seul. Plus de réceptions, même à la Saint-Hubert ; plus de promenades à Dijon. Quand la nuit venait, on ne voyait plus parmi les ruines du vieux manoir que la lampe allumée dans la tour du Chat. Cette lumière solitaire, que parfois le matin seul faisait disparaître, augmentait l'aspect morne de Clerfons, dont la silhouette déchirée s'effaçait dans un cercle de forêts. De temps à autre Médéric s'absentait pendant cinq ou six jours ; on ne savait pas où il allait ; quand il revenait, il s'enfermait avec Robert.

On était à peu près sûr le lendemain de voir le marquis s'éloigner à cheval et s'enfoncer dans les

bois. Il ne ne rentrait qu'à la nuit noire. Qui ne connaissait dans le pays cet indomptable cheval pie que seul il montait; et avec lequel il poussait droit devant lui? Le plus extraordinaire était qu'il ne se cassait pas le cou. Les fils de *Grain d'orge* valaient leur père : même robe, même croupe, mêmes jarrets. Sur le dos de ces bêtes enragées, le marquis n'était plus un chasseur ; c'était un tourbillon, un ouragan! Les femmes de la campagne se signaient quand il passait. Le marquis n'avait de sourires qu'avec la belle Suzon. Quand elle le voyait disparaître sous le couvert des arbres, le front pâle et haut, une sorte de mélancolie s'emparait d'elle. Plus de chansons.

« Vois-tu, disait-elle à Raoul, notre beau cousin a dans le cœur quelque chose qui le tuera. »

Vers la fin de la seconde année, et sans que le marquis eût rien changé à cette existence qui avait les teintes monotones et la tristesse d'un ciel gris, un soir, au Presbytère, une servante avertit le baron de Maupert qu'une personne qu'elle ne connaissait pas venait de frapper à la porte et demandait à lui parler. On était alors à la fin d'octobre. Le baron avait manqué une anguille énorme dans la journée; il se plaignait de ses rhumatismes au coin du feu et n'était pas en humeur de recevoir personne.

La belle Suzon se leva et trouva dans la cuisine, où la servante l'avait conduite, une grande jeune fille pâle, svelte et tout en deuil. Elle n'était pas du pays.

« Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle? dit la meunière.

— Si M. le baron de Maupert est visible, je désirerais lui parler, » répondit l'inconnue d'une voix sonore, dont les notes graves et douces frappèrent la belle Suzon et lui inspirèrent une sympathie de prime-saut.

Celle-ci n'ignorait pas que Raoul avait jeté brusquement dans un coin ses lignes et ses filets; fructueuse, la pêche l'aurait disposé au bon accueil; stérile, elle lui faisait l'humeur grondeuse et bourrue. Saisie d'un vague sentiment de respect qui ne lui permettait ni de congédier l'étrangère, ni de l'exposer à être mal reçue, la belle Suzon la considérant de tous ses yeux; ne trouvant pas la réponse qu'elle cherchait, elle finit par lui montrer un siége que l'inconnue refusa d'un geste.

« Si M. le baron ne peut pas me recevoir en ce moment, reprit-elle, j'attendrai ou je reviendrai plus tard.... veuillez le prévenir de ma visite seulement, et lui dire que j'ai grand besoin de le voir. »

Cette pâle jeune fille avait dans la physionomie quelque chose de singulier que la meunière ne s'expliquait pas et qui l'intéressait. Elle était en outre sous le charme de sa voix.

« Ne pourriez-vous pas, au moins, me dire pourquoi vous venez? répliqua Suzon. Si je le savais, peut-être vous servirais-je mieux. »

Sans répondre, l'étrangère tira une lettre de sa poche et la lui tendit. Suzon en fit sauter le cachet lestement, et, voyant la surprise de la jeune fille :

« Oh! Raoul et moi, c'est tout un! » dit-elle avec un sourire.

Dès les premières lignes, un grand trouble se peignit sur son visage; elle courut à la signature, puis, levant les yeux et respirant à peine, elle saisit l'inconnue par la main :

« Ah! mon Dieu! dit-elle, venez vite. »

Elle l'entraîna le long d'un grand corridor, ouvrit la porte d'un salon où brillait un feu de souches vif et clair, et poussant sa compagne auprès du fauteuil où Raoul enfonçait ses larges épaules :

« Mademoiselle Hermine de Neuvailler! » dit-elle d'une voix haute.

Le baron sauta sur ses pieds. D'un seul coup d'œil, il enveloppa la jeune fille que Suzon tenait encore par la main :

« Vous! vous! la fille de Wilfrid! s'écria-t-il.

— Je suis orpheline depuis un mois, monsieur le baron; ma mère en mourant m'a recommandé d'aller vers vous et de vous prier de me présenter à mon oncle, M. le marquis de Clerfons.... Je suis partie et me voilà, dit Hermine.

— Ah! diable! fit Raoul qui frappa du poing sur le dos du fauteuil.

— S'il refuse de me recevoir, insistez, c'est le vœu de ma mère, poursuivit Hermine; s'il s'obstine dans son refus, alors à la grâce de Dieu.... je m'en irai.

— Vous en aller, vous! s'écria Suzon, bonté du ciel! le marquis est un loup, mais il a des entrailles!

— Je ne sais pas, » murmura Hermine.

Mais la meunière ne l'écoutait plus. Elle s'était emparée d'un manteau qu'elle jeta sur les épaules de Raoul.

« Si M. le baron, mon mari, n'était pas homme à vous conduire au château, reprit-elle, j'y monterais avec vous, et dût la tour du Chat s'écrouler sur ma tête, il faudra bien que M. le marquis notre cousin, vous écoute et vous fasse bon accueil.... En route à présent! »

La voix était rude, mais l'accent venait du cœur. Mlle de Neuvailler remercia Suzon par un sourire qui soudain illumina ses traits et en changea l'expression. La belle Suzon en fut éblouie. Ce fut comme une flamme qui dissipe les vapeurs répandues sur un lac et le fait resplendir tout à coup. La meunière ne se doutait pas, une minute avant, que Mlle de Neuvailler fût jolie; elle n'avait vu que la pâleur du front et les vêtements noirs qui l'assombrissaient; maintenant elle la trouvait ravissante et mieux que cela. C'était un mélange de dignité et de candeur où se fondaient harmonieusement toutes les séductions de la jeunesse, toutes les grâces touchantes du malheur.

Raoul venait d'agrafer le manteau autour de son cou.

« Oserez-vous me suivre, mademoiselle? dit-il; on a vu passer mon beau cousin sur *Grain d'orge* aujourd'hui. Il doit avoir l'humeur du vent de bise.

— Je n'ai pas peur, marchez, » répondit Hermine.

Le sourire avait disparu, et avec lui cette flamme qui donnait tant d'éclat à sa beauté; une sorte de tristesse résolue et fière en remplaçait la lumineuse clarté. Suzon frissonna. Quelles angoisses avaient donc visité cette orpheline si hardie dans ses résolutions et si prompte cependant à s'émouvoir ! Elle sentit les larmes la gagner, et emportée par un élan dont elle ne fut pas maîtresse :

« Mademoiselle, dit-elle, voulez-vous me permettre de vous embrasser? »

Hermine se retourna et se jeta dans les bras de la meunière avec l'abandon d'un enfant.

Quand la porte se fut refermée sur l'orpheline et sur Raoul, la belle Suzon tomba dans un fauteuil. Jamais elle n'avait épouvé un si grand trouble.

« Le cœur lui battait-il à cette petite, murmurait-elle, c'était comme un pauvre oiseau.... Si le marquis la repoussait, jour de Dieu ! j'en ferais ma fille. »

Elle s'approcha de la fenêtre et regarda dans la nuit. Mlle de Neuvailler et Raoul marchaient à côté l'un de l'autre, sans parler. Le vent soufflait et de grandes rumeurs sortaient de la forêt voisine. Hermine regardait autour d'elle. Ses pieds glissaient sur l'herbe humide.

« Si je presse le pas, lui dit Raoul, qu'elle avait peine à suivre, c'est pour que vous n'ayez pas froid. »

Lorsque le baron ne fut plus qu'à cinq minutes de Clerfons, son allure devint plus lente. Il leva les yeux sur la tour. On apercevait une lumière qui

étincelait dans la nuit. Tout autour la masse noire du château découpait ses dentelures sur le ciel pâle.

« Bon ! il est dans sa tanière ! » grommela Raoul, et, par un mouvement involontaire, il ramena ses regards sur sa compagne. Elle, si frêle et si jeune, en face de ce géant !

Dès qu'il eut franchi la porte de la grande cour, il rencontra Médéric qui tenait *Grain d'orge* par la bride. Le cheval était blanc d'écume. Raoul hésita une minute, tandis que Mlle de Neuvailler examinait attentivement les ruines éparses autour d'elle, les pans de mur restés debout, les grandes galeries, les remparts crevassés, les spirales élégantes des escaliers perdus dans les tours éventrées, et ces voûtes profondes sur lesquelles des arbres vigoureux enfonçaient leurs racines. Un manteau de lierre et de broussailles couvrait à demi ces décombres. Devant elle, massive et sombre, une tour carrée profilait ses angles dans la nuit.

Le baron soupira tout à coup comme un homme qui prend son parti ; puis, faisant quelques pas en avant, il heurta à la porte de la tour du Chat. Un long retentissement suivit le choc du marteau tombant sur le bouton de fer. Bientôt on entendit un bruit de pas à l'intérieur, et la porte s'ouvrit. Raoul entra le premier, suivi d'Hermine ; elle était plus pâle qu'une morte, mais tenait le front haut, le capuchon de sa mante rejeté en arrière.

Ils se trouvaient alors dans une vaste pièce tendue de cuir fauve, et percé de quatre fenêtres à me-

neaux de pierres, hautes et minces. Un grand lit de chêne à colonnes torses était dans un coin, une lourde bibliothèque dans un autre. Un grand feu petillait dans une immense cheminée dont le manteau, écussonné aux armes de Clerfons, enveloppait d'énormes chenets de fer et trois escabeaux. Deux figures de chevaliers, bardés de fer, à cheval, et la lance au poing, se tenaient debout aux angles de la cheminée; les vifs reflets de la flamme qui se brisaient contre ces panoplies projetaient mille éclairs le long des murs, pavoisés partout de haches d'armes, d'épées à deux mains, de pertuisanes, de rondaches, d'escopettes et de poignards réunis en faisceaux. Sur une table qui occupait le centre de la tour brûlait un flambeau à trois branches. Le marquis, debout près de cette table, regardait du côté de la porte. Jamais son visage ne parut plus sombre à Raoul.

« Voici l'heure! » pensa-t-il....

Le baron prit Hermine par la main, et s'avançant jusqu'au milieu de la chambre :

« Beau cousin, dit-il d'une voix un peu tremblante, j'ai l'honneur de vous présenter votre nièce, mademoiselle de Neuvailler. »

Les yeux du marquis flamboyèrent tout à coup, et baissant le front comme un taureau :

« Qu'est-ce que cela? »

Raoul sentit la petite main d'Hermine qui frémissait dans la sienne; la pâleur du marbre s'étendit jusqu'aux lèvres de l'orpheline, un pli se creusa entre ses sourcils, et, sans fléchir, levant la tête :

« Cela, dit-il, est la fille du vicomte de Neuvailler, votre frère, et cela porte votre nom! »

Le marquis croisa les bras sur sa poitrine avec une telle expression de hauteur sauvage et de dédain que cette fois, Raoul se plaça entre Hermine et son hôte. Le pêcheur faisait place au gentilhomme.

« Monsieur le marquis, mon cousin, reprit-il, d'une voix qui ne tremblait plus, je vous dis que votre nièce est là, et qu'elle est entrée ici à mon bras. Si le château ferme sa porte sur elle, le Presbytère lui ouvrira la sienne, mais je ferai avec le talon de ma botte une croix sur le seuil de Clerfons, et aussi vrai que je m'appelle Raoul de Maupert, je n'en franchirai plus la pierre!

— Raoul! » s'écria le marquis d'une voix tonnante.

Mais ses yeux venaient de tomber sur Hermine qui restait immobile.

« Ah! c'est tout lui! » dit-il.

Toute sa colère s'évanouit, et, faisant deux pas en avant:

« Mademoiselle de Neuvailler, reprit-il, entrez, vous êtes chez vous! »

C'était le grand seigneur qui parlait, mais un grand seigneur tout ému et tout pénétré de pitié; l'expression d'un attendrissement sincère éclairait son visage et le transfigurait. Ce n'était plus le terrible homme dont l'aspect donnait le frisson; le masque de fer venait de tomber, le cœur battait.

« Embrassez-moi! » s'écria le baron transporté.

Hermine, qui avait supporté sans faiblir le rude

accueil du marquis, chancela ; Robert s'élança vers elle ; mais avant qu'on pût la secourir, elle s'empara de sa main et la porta silencieusement à ses lèvres. C'était le baiser d'adoption : le marquis en fut remué jusqu'aux entrailles.

M. de Clerfons appela Médéric dont le visage ridé eut un éclair de joie à la vue d'Hermine ; il lui donna ordre de transporter le mince bagage de la jeune fille dans le plus bel appartement du château, lui-même voulut l'y conduire, et Mlle de Neuvailler quitta la tour à son bras. Mais quand Robert reparut dans la pièce où il avait laissé Raoul, sa figure avait repris ce caractère de sombre austérité qu'une minute d'élan avait effacé. L'étonnement se peignit sur la physionomie de Raoul. Le marquis se mit à marcher dans la chambre lentement, le front chargé de tempêtes, le regard à terre, comme un homme plongé dans des abîmes de souvenirs.

Le baron le suivit des yeux un instant, prêt à l'interroger et n'osant pas le faire; il y avait un poids sur son cœur ; il lui sembla que la jeune fille, dont les pas légers réveillaient encore dans la nuit l'écho muet du vieux château, venait de disparaître dans un gouffre. Hésitant, oppressé il se leva et fit quelques pas vers la porte.

« Reste ! » s'écria la voix impérieuse de Robert.

Raoul s'assit. Le marquis n'avait pas interrompu sa marche. Comme une bête fauve dans sa cage, il allait de l'un à l'autre coin de la tour. Tout à coup sa main étendue montra la porte par laquelle Mlle de Neuvailler était sortie :

« L'as-tu vue ? s'écria-t-il d'une voix sourde ; elle me portera malheur ! »

C'était la première fois que le marquis de Clerfons tutoyait Raoul. Effaré, le baron se releva d'un bond.

« Elle ! Ah ! que dis-tu ? »

Le marquis saisit Raoul par le bras, et, l'entraînant vers l'une des baies profondes ouvertes au flanc de la tour du Chat, il lui montra du geste l'image gracieuse de Mlle de Neuvailler qui, pareille à une apparition, passait, éclairée en plein par la lumière d'un flambeau, devant une large fenêtre.

« Regarde ! s'écria-t-il, ne crois-tu pas revoir celui qui n'a fait que traverser Clerfons autrefois ?... Ah ! son regard m'a percé jusqu'au cœur !

— Eh bien ! répondit Raoul, qui cette fois osa aller jusqu'au bout, que te fait cette ressemblance ? Pourquoi cette terreur ? Pourquoi cette tristesse morne dont la cause m'est à demi cachée ? Pourquoi ce deuil de ton esprit ? Pourquoi cette solitude éternelle que vient tout à coup interrompre un enfant ? Qu'as-tu ? Que crains-tu ? Parle !

— Eh bien ! oui, je parlerai ! s'écria Robert, et tu connaîtras tout entier ce sauvage dont le cœur est plein de cendres.... Ah ! ce que j'ai fait dans les heures violentes de ma jeunesse peut-être le referais-je encore ! Va ! je n'ai jamais oublié l'implacable devise des Clerfons : *Point ne défaille !* Mais, quand tu auras entendu le récit de ma vie, tu me diras si j'ai tort d'avoir peur ! »

Alors, d'une voix saccadée et que l'émotion des

anciens souvenirs faisait vibrer, il lui raconta ce premier et terrible duel avec Rodolphe Humfrey, le 30 obtobre, et les autres duels qui naissaient les uns des autres, et son amour pour Louise de la Vauxelle, si fatalement dénoué, et sa rencontre avec Maximilien, et sa rupture avec Wilfrid, et ses combats dans la Vendée, et la mort de Marie-Jeanne dans la métairie de la Butte-aux-Genêts, et celle de Fernand de Salbris au château de Neuvailler, et tout ce sang, toutes ces larmes, ce grand deuil, suivis d'un si funèbre abandon !

« Et voilà pourquoi un jour je t'ai écrit, continua-t-il, et pourquoi un soir tu m'as vu arriver seul, errant, pareil à un exilé qui s'enfuit ! et pourquoi tout à l'heure, en voyant que la fille de Wilfrid, mort si loin de moi, frappait à cette porte un soir d'automne, j'ai pensé qu'un dernier malheur la suivait pas à pas ! »

Le marquis passa la main sur son front brûlant. Tous ses traits portaient l'empreinte d'une angoisse indéfinissable. Raoul le regardait, l'écoutait et n'osait parler.

« Oui ! continua M. de Clerfons, lorsqu'ici, devant cette porte, après une journée passée tout entière à courir dans les bois, j'ai vu tout à coup apparaître Hermine de Neuvailler, mon passé d'un seul bloc s'est dressé devant moi, comme dans un éclair. Un coup de pioche, et lequel, grand Dieu ! venait d'être donné dans ce sépulcre où j'avais enseveli tant de regrets cuisants, tant de chagrins !... et peut-être aussi tant de remords ! Et ce coup a tout fait re-

vivre!... Elle ne sait pas à quel point elle ressemble à Wilfrid! J'ai revu dans ses yeux ce regard doux et fier, tendre et profond, avec quelque chose de plus intime qui lui vient de son malheur!... Sa parole aussi me le rappelle, son attitude, un ensemble inexplicable qui fait que tout à coup je crois que Wilfrid est vivant.... mais un Wilfrid rajeuni par le miracle du tombeau, plus entouré de grâce, plus touché par l'infortune, et plus menaçant peut-être que l'autre, le jour où je le vis disparaître sur le pavé de Paris dans un tourbillon de fumée et de lumière, l'épée au poing! Va! il y a des fatalités qui ne pardonnent pas! »

Le marquis précipita sa marche et porta vivement la main à sa poitrine. Dans ces moments de poignante émotion, il ressentait tout à coup cette blessure que lui avait faite l'épée de Maximilien; c'était le froid de l'acier pénétrant de nouveau dans les chairs.

« As-tu remarqué, s'écria-t-il presque aussitôt, as-tu remarqué de quel air et avec quelle fière attitude elle s'est relevée au premier mot qui est parti de mes lèvres? Elle est du vrai sang de Wilfrid, cette frêle enfant.... Quelque chose m'a poussé vers elle invinciblement.... Tout à coup je me suis rappelé le triste départ de celui qui n'est plus, ma course inutile vers la Bretagne, les longs regrets qui la suivirent.... et la source de mes larmes s'est rouverte.... Ah! rien ne la tarira plus! »

Robert couvrit son visage de ses deux mains. On voyait au mouvement de scs épaules qu'il luttait vainement contre la violence de son désespoir.

« Et Mme la vicomtesse de Neuvailler? demanda Raoul; ne me diras-tu pas ce qu'elle devint après la mort de Wilfrid?

— Mlle Haudebert? répliqua le marquis qui venait subitement de retrouver l'expression de la colère et du dédain, ne sais-tu pas que ma main n'a jamais serré la sienne? Apprends donc, puisque tu le demandes, qu'elle se retira dans la petite ville où Wilfrid l'avait rencontrée, et y vécut seule avec sa fille. J'essayai de lui faire accepter la fortune que mon frère avait refusée. Elle fut, comme lui, inflexible. « Ce que je veux, me fit-elle répondre, « c'est une place à votre foyer, sous votre toit, près « de vous.... rien de plus, rien de moins. » Sur ce terrain, nous ne pouvions nous entendre, mais je ne pus pas m'empêcher de l'estimer. L'admettre à Clerfons, donner mon bras à Mlle Haudebert, n'était-ce pas amnistier le passé, me condamner moi-même? La pitié criait dans mon cœur, mais on m'avait appris à faire passer le gentilhomme avant l'homme, et je ne cédai pas!

— Mais, Hermine, tu l'as reçue cependant?

— Oh! celle-là sort de la souche d'où je suis né; elle porte mon nom.... c'est une Neuvailler.... Quand elle s'est présentée tout à l'heure à Clerfons, je ne savais même pas que sa mère fût morte.... Celle-là, je ne l'abandonnerai jamais.... et par ce que je ferai pour elle, on verra ce que c'est qu'une fille de notre maison.... Elle choisira parmi les plus grands noms de France.... Mais as-tu senti la force du sang qui bouillonne dans ses veines?..., comme

elle marchait à l'aise sous ces voûtes!.... quelle flamme dans ses yeux quand elle a rencontré les miens!... Qu'elle était bien alors la fille de Wilfrid! Ne m'a-t-elle pas, et tout de suite, bravé de face!... Ah! que de grand cœur alors je l'aurais embrassée!

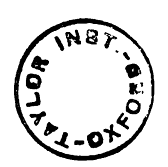
— Bah! dit Raoul gaiement, l'occasion s'en retrouvera. »

En ce moment, on cogna à la porte de la tour du Chat. C'était la meunière qui s'impatientait de ne pas revoir le baron. Son regard fit le tour de la chambre, où elle parut étonnée de ne pas voir Hermine.

« Si Mlle de Neuvailler n'a pas sa place ici, qu'on me la rende, dit-elle hardiment; si elle a trouvé celle qui lui est due, allons dormir. »

Le marquis la salua.

« Belle cousine, dit-il, Mlle de Neuvailler, ma nièce, est à Clerfons et n'en sortira plus »



II

Le lendemain du jour qui avait vu cette adoption, Médéric reçut ordre de rassembler toute la maison dans la grande salle du château. Piqueurs, valets de pieds, palefreniers, ceux de la ferme et ceux du manoir, les jardiniers, les gardes, les femmes qui s'occupaient de l'office et de la lingerie,

tous ceux enfin qui portaient la livrée ou étaient aux gages du marquis furent rangés sur deux lignes par le vieux cuirassier. Au premier coup de midi, il fit faire silence à tout le monde, la porte s'ouvrit à deux battants, et M. de Clerfons parut conduisant Hermine qu'il avait au bras. On n'entendait pas un souffle. Le marquis était en cravate blanche et en habit noir. Quand il fut au centre de l'immense pièce, il prit Hermine par la main :

« Voici Mlle de Neuvailler, ma nièce, dit-il ; que chacun ici lui obéisse comme à moi-même. »

Tout le monde s'inclina.

Un moment après, une fanfare éclatait dans la cour ; c'étaient les gardes et les piqueurs, Médéric en tête, qui donnaient la bienvenue à Mlle de Neuvailler.

Pendant les premiers mois qui suivirent son arrivée, rien ne parut changé dans l'existence qu'on menait à Clerfons.

C'était toujours le même bruit de cors ébranlant les échos, les mêmes aboiements de la meute ralliée sous le fouet de Médéric ; on remarquait seulement que le marquis sautait moins souvent sur le dos de *Grain d'orge*. On fut même obligé de confier, à deux ou trois reprises, le grand cheval pie à Médéric pour le conduire en promenade. Hermine avait pris le gouvernement de la maison. Elle s'en acquittait comme si elle n'eût jamais fait que cela ; on lui obéissait comme si elle fût née sur les marches d'un trône. On l'entendait à peine. Elle était

dans l'immense château comme une ombre qui glisse sur les ailes du vent. Qu'on les vît se poser au faîte des remparts où nichaient les corbeaux, effleurer dans leur course les pierres tombées du front des tourelles, ou glisser le long des frêles escaliers, ses pieds ne faisaient pas de bruit. Elle semblait se plaire dans cette demeure féodale, dont les plus sombres recoins lui furent bientôt familiers. Ces courtines à demi renversées, ces fiers donjons qui portaient sur leurs faces lézardées les cicatrices de la guerre, ces échauguettes suspendues dans l'espace comme des nids, ces rudes murailles crevassées en vingt endroits parlaient à son imagination. Que d'heures ne passait-elle pas assise à l'ombre d'un pilier, promenant de tous côtés un regard que mille éveils de l'âme animaient tour à tour! Ces rumeurs éternelles qui sortent confusément des forêts, et qui chantaient autour du château, lui rappelaient le sourd retentissement de la mer auprès de laquelle sa jeunesse s'était écoulée; elle en écoutait les longs murmures avec délices et se laissait bercer par leurs plaintes. On devinait à la tristesse de son front que le malheur l'avait dès l'enfance visitée. Elle portait la tête doucement inclinée comme si le poids d'une infortune précoce eût été trop lourd pour ses jeunes ans. Hermine ne souriait pas souvent; mais, quand le coin de ses lèvres se relevait tout à coup, quel charme indicible dans ce sourire! On la voyait presque toujours grave et recueillie. Sa ressemblance avec Wilfrid devenait saisissante aussitôt qu'elle s'animait. Dans ces circon-

stances, les traits de Mlle de Neuvailler s'éclairaient d'une lumière intérieure qui faisait revivre en elle celui qui n'était plus. C'était *le petit*, c'était le fils bien-aimé de Mlle de Sauveterre, avec plus de hauteur dans le regard, plus de tendresse dans le pli de la bouche. Mais qu'il devenait sombre ce regard, et dédaigneux ce sourire, quand la colère gonflait le cœur d'Hermine ! Bien des fois le marquis la suivait des yeux, tandis que, muette et légère, elle passait le long des fossés de Clerfons cherchant l'ombre des bois ! Que de fois aussi n'attachait-elle pas sa vue sur le marquis lorsqu'il traversait la campagne au galop ! Ces deux êtres réunis par une catastrophe semblaient s'observer l'un l'autre, et tour à tour interroger leur silence. Ils avaient comme le pressentiment qu'un jour quelque chose les ferait se heurter de front.

Hermine eut bien vite parcouru tous les sentiers qui rayonnaient autour de Clerfons, et visité les forêts voisines dans leurs retraites les plus écartées; il n'était pas une chaumière où elle ne fût entrée, pas un bûcheron du pays, pas une pauvre femme, pas un berger qu'elle ne saluât par son nom. C'était elle à présent qui se chargeait de payer aux laboureurs et aux vignerons les dégâts commis par les chevaux et les chiens du marquis. L'argent ne suffisait pas ; elle y ajoutait le miel des bonnes paroles. Personne ne savait donner des ordres avec ce mélange de douceur et d'autorité. On cédait sans y penser, et les natures les plus rebelles subissaient son empire presque du premier coup. Elles ne s'é-

tonnaient de leur soumission que lorsque Mlle de Neuvailler s'éloignait.

Cette autorité qu'Hermine exerçait en apparence sans effort, et ce n'était pas là une des choses qui plaisaient le moins au marquis, était bien le résultat d'une vertu qui était en elle; l'éducation cependant, et plus encore la réflexion, y avaient fait quelque chose. La pente de son caractère la poussait à être agréable et boune à tous, mais l'observation, mûrie par une expérience douloureuse, lui avait appris que le monde brise les faibles et respecte les forts, et qu'il accorde d'autant plus qu'on lui demande davantage. Hermine s'était donc résignée à imposer sa volonté, lors même qu'elle eût été plus heureuse d'obéir. La timidité était la chose instinctive, l'audace ne venait qu'après, mais s'y substituait entièrement et devenait alors invincible. Aussitôt qu'une chose lui paraissait honnête et juste, Mlle de Neuvailler la voulait constamment et jusqu'au bout; on pouvait la faire trembler, on ne la faisait plus fléchir.

Tous les hôtes du château et du Presbytère, depuis l'humble fille qui menait paître les oies, jusqu'au marquis, sans oublier la belle Suzon, remarquaient, ceux-là avec étonnement, ceux-ci avec complaisance, ce mélange de hauteur et de tendresse où se faisait sentir la double origine de Mlle de Neuvailler. Comme un fleuve qui mêle dans le même cours des eaux claires et paisibles et des ondes fougueuses puisées à deux sources lointaines, ainsi Hermine se montrait tour à tour douce et mo-

deste, ou fière et courageuse, selon que parlait le sang de Mlle Haudebert ou celui de Wilfrid. Quand on la surprenait le matin, distribuant les ordres pour que toute chose se fît avec abondance et méthode, veillant à tout et ne négligeant aucun détail, on sentait la fille honnête et patiente d'une mère soumise aux plus humbles devoirs; peu d'heures après, lorsqu'elle passait à cheval, maniant les rênes et la cravache d'une main hardie et souple, sa taille élégante à l'aise dans la longue robe aux plis flottants, la tête couronnée d'une plume blanche que fouettait l'ardeur de la course, c'était une châtelaine dans tout l'éclat charmant de son autorité.

C'était par là surtout que son empire s'exerçait sur M. de Clerfons. Les autres subissaient le charme sympathique de sa bonté active et prévenante.

Il était rare qu'un jour s'écoulât sans que des enfants en grand nombre ne se réunissent sous sa main, dans les jardins un peu sévères du château. Hermine avait en elle l'amour de ces chères petites créatures qui ne savent rien faire sans y mettre de la grâce. C'était sa joie, à certaines heures, de les grouper autour d'elle et d'animer leurs jeux, auxquels son rire jeune et frais se mêlait franchement. Les enfants lui rendaient son amour. Vers midi, on en voyait paraître un ou deux, puis d'autres encore, puis toute une bande à la porte du jardin.

Ils regardaient curieusement au fond des allées ou sous l'ombre des arbres, impatients, déjà gais, mais ne témoignant de leur ardeur que par de sourds babils; pas un n'osait franchir la grille ou-

verte. Cependant Mlle de Neuvailler se promenait à l'écart, ou lisait, assise sur un banc dans le voisinage. Tous ces minois roses et mutins respectaient son silence. On se parlait à l'oreille; les plus petits se cachaient derrière les plus grands. Mlle de Neuvailler n'avait donné aucun ordre; sa présence était le seul frein qui calmait toutes ces turbulences. Qu'elle restât immobile son livre à la main, ou qu'elle marchât lentement, l'essaim ne remuait pas. Il fallait, pour qu'on le vît tout à coup se précipiter sous les bosquets, qu'un léger mouvement de son doigt les appelât. Un joli sourire que les enfants connaissaient entre mille accompagnait ce geste mignon; c'était ce premier rayon du matin qui fait que tout à coup le chant des oiseaux se réveille. La bande entière ne faisait qu'un bond, et bientôt après Hermine avait trois ou quatre espiègles suspendus à ses mains. Qui l'eût aperçue alors n'eût jamais cru que c'était la même personne qui ne baissait pas la paupière sous le regard du terrible marquis.

Tous ces enfants, qu'un geste avait amenés, un mouvement les dispersait. Quand leurs mères, qui savaient les trouver où était Mlle de Neuvailler, venaient les chercher, ces rudes femmes, habituées à vivre dans les bois avec les bûcherons et les charbonniers, se tenaient à distance et ne les grondaient pas. Jamais Mlle de Neuvailler ne les laissait s'éloigner sans avoir échangé quelques paroles avec elles, ou répandu quelques secours parmi les plus pauvres. Mais ce n'était déjà plus la jeune fille qu'on avait vue tout à l'heure courir comme un jeune

faon; elle était pareille alors à ces patriciennes des vieilles républiques de Venise et de Florence, dont les longues mains blanches distribuaient des aumônes à la foule des clients rassemblés sur leurs pas.

Cette autorité, que Mlle de Neuvailler exerça dès les premiers jours, après que le marquis l'eut mise à la tête de la maison, devint souveraine au bout d'un certain temps. Hermine était l'intermédiaire entre les gens de la campagne et le farouche Robert; toute grâce accordée par elle paraissait plus douce; tout refus exprimé par sa bouche perdait de son amertume. On l'avait vue assouplir les natures les plus tournées vers la révolte, et presqu'à la même heure retenir, endormis dans ses bras, de petits enfants dont les mères étaient aux champs. Comme on avait surnommé le marquis Robert le Loup, elle mérita d'être appelée la fée de Clerfons. Séduite à première vue par Mlle de Neuvailler, la meunière se mit à l'adorer un mois plus tard. Cette tendresse, le baron la partageait.

Hermine ne se montrait jamais assez au Presbytère, au gré de la belle Suzon. Sa présence répandait un air de fête parmi ces vieux murs noirs. Quand on voulait avoir M. de Clerfons, il suffisait de retenir Hermine. Bientôt après il arrivait à pied ou à cheval, comme si un fil mystérieux et fort l'eût contraint de quitter le château. La meunière prenait souvent la tête de Mlle de Neuvailler entre ses mains et l'embrassait avec passion.

« Ah! disait-elle alors, je regrette parfois que

M. le marquis ait fait de vous la châtelaine de là-haut.... S'il vous avait délaissée..., vous seriez la reine ici! »

On voyait que l'esprit d'une mère tendre et prévoyante avait présidé à l'éducation de Mlle de Neuvailler. Sans les rechercher, Hermine se montrait à la hauteur des conversations les plus élevées. Les meilleures lectures lui étaient familières; mais si les livres la fortifiaient, la musique la reposait et la consolait. Sa voix et la pureté de son chant eussent été remarquées partout. Quand elle était lasse de se promener autour de Clerfons, ou bien encore lorsqu'elle se sentait poursuivie et comme harassée par un souvenir accablant, l'orpheline s'asseyait devant un piano, ouvrait l'œuvre d'un maître et chantait. Bientôt la voix montait, se répandait en ondes sonores dans l'espace et remplissait Clerfons. C'était le soir et la nuit surtout que Mlle de Neuvailler chantait. Les ruines alors s'animaient, et quelque chose d'une vie mystérieuse s'y glissait. Aucune lumière ne brillait dans la chambre d'Hermine; les sons s'échappaient de la nuit et se perdaient dans la nuit. Souvent, pendant les tièdes soirées du printemps, les serviteurs de Clerfons, attirés par la mélodie de ces chants, se groupaient dans la cour voisine, un à un, sans bruit, étouffant leurs pas, retenant leur haleine. Le frisson les visitait. On aurait dit que l'antique demeure avait une voix pour gémir et raconter aux ténèbres étoilées la gloire des anciens jours. Immobile dans la tour du Chat, le marquis ne perdait pas un soupir de ces mélo-

dies enchantées. Que d'orages alors et quel attendrissement dans son cœur! Si dans ce moment un éclair eût tout d'un coup enveloppé Mlle de Neuvailler, que fût-il devenu en voyant sur son visage un ruisseau de larmes! Était-ce bien là la même jeune fille calme et sereine qui ramenait un braconnier au sentiment du devoir, ou se révoltait impétueusement contre l'autorité de M. de Clerfons? La partie tendre et enthousiaste de son âme se réveillait seule et parlait dans ces heures nocturnes; ce qu'il y avait d'indomptable et de fier en elle sommeillait. Un incident mit un jour en relief cette nature qui tenait à la fois de la colombe et du lion.

Un hasard avait conduit Hermine dans une immense galerie nouvellement restaurée et où quelquefois le marquis se promenait dans les temps d'orage. Elle y était entrée de ce pas léger qui était dans les habitudes de son corps; M. de Clerfons, qui marchait paresseusement, ne l'entendit pas. Une ligne de portraits, ceux-là noirs de vieillesse, ceux-ci éclatants et presque neufs, garnissait les murs dans de magnifiques cadres de bois dorés. Il y avait là des chevaliers couverts de cottes de mailles, le haubert en tête, des grands seigneurs chamarrés des ordres du roi, des généraux d'armée portant à la main l'épée du commandement, de beaux gentilshommes vêtus de satin et de velours.

Tout à l'extrémité de cette galerie héraldique, consacrée à la gloire des Neuvailler et des Clerfons, pendait solitaire un cadre de bois d'ébène tout enveloppé d'un voile noir. Les yeux d'Hermine restè-

rent attachés sur ce cadre. Pourquoi ce signe de deuil? Pourquoi ce bois sinistre? Quel arrêt condamnait le visage qu'elle ne pouvait voir à rester éternellement enseveli dans les ténèbres, lorsque tant d'autres portraits s'étalaient en pleine lumière et tout parés d'un luxe hautain? Un sentiment indéfinissable fit battre le cœur de Mlle de Neuvailler. Elle chercha le marquis. Depuis un instant il ne se promenait plus. Immobile auprès d'elle, il l'observait silencieusement. L'expression de ce visage assombri, que la colère et l'impatience tourmentaient déjà, fut pour Hermine une révélation.

« Ah! fit-elle en joignant les mains, est-ce donc vrai? »

Quand une émotion violente ou la pensée d'une lutte prochaine s'emparait de Mlle de Neuvailler, ses traits revêtaient la couleur du marbre; sa bouche même perdait tout éclat. On ne voyait plus dans son visage que ses yeux. Toute pâle déjà, elle s'approcha du marquis, et, posant un doigt sur son bras :

« N'est-ce pas M. le vicomte de Neuvailler, mon père, qui est là? » dit-elle.

Le marquis regarda le cadre de bois d'ébène, détourna la tête et ne répondit pas.

« Pourquoi vous taire? reprit-elle. Depuis quand un Clerfons n'a-t-il pas le courage de ses actions?... Ce que vous faites, n'osez-vous donc pas l'avouer? »

Que sa voix ressemblait peu à celle qu'on entendait la nuit, quand elle chantait!

« Eh bien! parlez.... J'attends! ajouta-t-elle impérieusement en pressant de sa main froide le bras du marquis.

— Ah! puisque vous l'exigez.... oui.... c'est lui, c'est Wilfrid! » s'écria Robert.

Hermine le repoussa, et levant ses mains vers le portrait :

« Pauvre père! c'est toi! » dit-elle.

Sa poitrine se gonfla, des larmes jaillirent de ses yeux, et elle ne put pas continuer. Le marquis la saisit par le bras.

« Sortons d'ici, sortons! » s'écria-t-il d'une voix troublée.

Mais, le premier moment donné à la faiblesse, Hermine avait reconquis sa force. Elle retira sa main de l'étreinte du marquis, et le regardant en face :

« Sortir d'ici! reprit-elle.... ah! vous ne l'espérez pas!... je ne sortirai que lorsque j'aurai arraché de ce cadre et foulé à mes pieds ce voile noir qui le déshonore!

— Il n'y a ici que des Clerfons et des Neuvailler qui sont morts pour leur roi.... l'ignorez-vous? » s'écria Robert.

Les yeux d'Hermine devinrent noirs et pareils à des flammes.

« Il y a là un Neuvailler qui est mort pour son pays, pour sa femme, pour son enfant! Lui aussi a pu dire en tombant : *Point ne défaille!* Si ce voile ne disparaît pas, je quitterai le château.

— Vous!

— Ah! dussé-je tendre la main, je n'y resterai

pas une heure, et j'irai dire partout qu'un Clerfons a flétri l'honneur de son frère par delà la mort, et devant qui, grand Dieu ?

— Oubliez-vous donc qui je suis et quelle autorité me donne ce nom dont vous parlez ! »

Mais sans répondre, Hermine fit un pas vers le cadre noir, et tombant à genoux :

« Pardonne-moi, mon père, si j'ai mangé le pain de cet homme ! s'écria-t-elle ! Ah ! je ne savais pas quelle insulte on infligeait à ta mémoire ! »

Elle s'était relevée et marchait d'un pas ferme vers la porte. Un de ces mouvements impétueux qui s'emparaient quelquefois du marquis le fit se jeter au-devant de Mlle de Neuvailler.

« Faut-il que je sorte ? » dit elle.

L'accent de cette voix plaintive et résolue frappa le marquis au cœur. Lui-même, relevant sa grande taille, il saisit le voile noir qni cachait l'image de Wilfrid, et le jetant aux pieds d'Hermine :

« Ah ! s'écria-t-il, qu'il périsse donc ce voile !... Ne partez pas ! »

Un élan porta Hermine dans les bras du marquis ; il crut que son âme s'envolait.

III

Lorsque Raoul visita cette galerie que Robert avait réunie aux grands appartements de réception, il ne put s'empêcher de manifester une vive surprise à la vue du portrait de Wilfrid mis à son rang, et dépouillé du voile et du cadre de bois noir.

« Hermine l'a voulu, répondit le marquis à Raoul qui cependant ne l'interrogeait pas.

— Elle a bien fait, » dit alors le baron.

De retour au Presbytère, il parla de cette circonstance à la belle Suzon.

« Ce qui m'a le plus étonné, dit-il, c'est la douceur de Robert.... notre beau cousin est malade. »

La belle Suzon haussa les épaules.

« Eh! non! répliqua-t-elle, le marquis est féru! »

Il eût été difficile de savoir si cette vieille et énergique expression exprimait bien la situation morale dans laquelle se trouvait M. de Clerfons. Peut-être bien lui-même n'en avait-il pas conscience. Ce qu'il y avait de plus certain, c'est qu'il n'était plus le même. De longues promenades à pied remplaçaient les courses échevelées qui l'emportaient par monts et par vaux, quand il mettait l'éperon aux flancs de *Grain d'orge*. Dans ces circonstances, il ne portait

même pas de fusil pour tirer les lièvres et les perdrix qui se levaient sous ses pas. Quand par intervalles il se retrouvait dans les bois avec sa meute, on le vit à diverses reprises arriver le dernier à l'hallali. On ne l'entendait presque plus crier *tayaut! tayaut!* de cette voix qui faisait retentir les voûtes des forêts. Les gardes n'y comprenaient rien. Médéric hochait la tête.

« Mon maître se dérange, » disait l'honnête prévôt.

Cedendant le marquis évitait de se rencontrer avec Hermine, qu'il laissait dans une entière et continuelle liberté. Hors des heures des repas qu'ils ne prenaient même pas toujours ensemble, ils n'échangeaient pas dix paroles en une semaine; mais toujours, par exemple, un grand respect et les témoignages extérieurs d'un attachement profond. Entre Mlle de Neuvailler et Robert jamais d'épanchement. Si le hasard les poussait l'un vers l'autre au détour d'un sentier, le marquis saluait Hermine et passait, ou s'il marchait une heure à son côté, l'entretien était lent et grave. Il semblait la redouter, mais une force invincible le ramenait aux endroits où elle avait coutume de porter ses pas. Quelquefois, cependant, certaines questions les faisaient se heurter par ce qu'il y avait de contraire dans leurs sentiments. Dans ces occasions la véhémence de Robert se réveillait comme étonnée d'une résistance à laquelle sa longue solitude ne l'avait pas habitué. Il regardait dans les yeux de la jeune fille que le frisson parcourait de la tête aux pieds, et semblait prêt à la réduire en poudre, puis son visage s'attendris-

sait, et quelque chose qu'il avait au fond de l'âme et dont la belle Suzon avait eu l'intuition, se répandait dans ses regards et sur ses lèvres, et d'une voix dont la douceur inattendue caressait l'oreille d'Hermine :

« Dieu ! que vous ressemblez à Wilfrid ! » disait-il, et bientôt après il s'éloignait.

Il ne savait pas alors qu'à la suite de ces luttes, parfois terminées aussitôt que commencées, parfois aussi plus longues et remplies de chocs et d'éclairs, Hermine, inflexible et droite devant lui comme une lame d'acier, fermait les yeux dès qu'elle était rentrée dans son appartement, et s'affaissait sur elle-même comme un pauvre oiseau qui d'une aile meurtrie a regagné son nid. Revenue à elle, un torrent de larmes la soulageait.

Une seule conversation avait l'empire d'enchaîner M. de Clerfons sur les pas d'Hermine. Si un mot dit au hasard la ramenait vers l'époque où, inconnue au marquis, elle vivait en Bretagne entre sa mère et Wilfrid, il l'écoutait avec un intérêt profond, restait suspendu à ses lèvres, et la faisait peu à peu se répandre en confidences qu'il n'osait pas solliciter, mais qui le remuaient. Les plus petits détails avaient du prix à ses yeux. Il voulait savoir comment elle avait grandi, quelles émotions l'avaient d'abord troublée, quelles craintes, quels désirs, quelles espérances agitaient sa jeune âme. Il pénétrait avec délices, avec angoisse aussi, dans ce passé qu'il n'avait pas protegé. Il apprenait ainsi que Mlle de Neuvailler n'avait jamais quitté sa mère,

si ce n'est à de rares intervalles, pour passer quelques jours chez une marraine qui possédait une habitation au bord de la mer. Wilfrid lui parlait souvent de son frère Robert. La jeune imagination d'Hermine lui représentait cet oncle invisible, dont le souvenir troublait son père, sous l'apparence d'un de ces enchanteurs farouches qui remplissent d'épouvante les contes de fées.

« Me trompé-je beaucoup ? » ajoutait-elle avec un léger sourire.

Cependant jamais l'expression d'un blâme n'était tombée de la bouche de Wilfrid quand il racontait à sa fille quels amusements il trouvait autrefois à Neuvailler et quels événements en avaient interrompu le cours. La vie de l'humble ménage était alors heureuse. Il n'y avait qu'un point noir dans leur ciel, et c'était le marquis. Wilfrid se croyait assez payé de son travail quand sa femme et sa fille l'embrassaient. Chaque année la fête de Robert était célébrée dans la famille. Dans les commencements, Wilfrid espérait encore qu'un accident ou une bonne pensée les réunirait ; plus tard il n'espérait plus, mais il la célébrait toujours. Quand l'ingénieur partit pour les déserts du nouveau monde, comme un pionnier de la science, le cœur d'Hermine se déchira. Elle avait ce pressentiment qu'elle ne le reverrait plus. Au moment de sauter dans le bateau qui l'attendait pour le conduire à bord de la frégate, Wilfrid tourna la tête du côté de la terre. Que cherchait-il au loin ? Un nom sortit de ses lèvres.

« Il me sembla que c'était le vôtre, dit Hermine ! puis il m'embrassa et je n'osai pas l'interroger. »

On sait comment Wilfrid expira ; quelque temps la mère vécut des faibles ressources que lui laissait son mari ; mais elle était frappée au cœur, et chaque jour la voyait dépérir. Avec quel effroi Hermine ne baisait-elle pas ses joues que la pâleur du désespoir envahissait ! Comme elle la voyait s'affaiblir et marcher vers le tombeau ! Cependant la maladie absorbait ce qu'elles avaient de ressources. Médéric était alors dans la ville où toutes deux cachaient leur deuil. Le vieux soldat connaissait le chemin de leur porte. Malgré les impassibles refus de Mme de Neuvailler, il revenait sans cesse à la charge. Un soir il laissa une bourse sur le coin d'une cheminée. L'or brillait à travers les mailles de la soie.

A ce moment le marquis interrompit le récit d'Hermine.

« Ah ! dit-il, voilà un détail dont Médéric ne m'a jamais parlé.

— Attendez, poursuivit Mlle de Neuvailler. Ma mère vit la bourse et regarda Médéric. Le cuirassier tournait son chapeau entre ses doigts.

« J'ai fait danser *le petit* sur mes genoux, dit-il, cet argent est à moi.

— J'accepte alors, » répondit la veuve de Wilfrid. Médéric se jeta sur les mains de ma mère et les embrassa. Ah ! il vous eût été bien facile de rendre ses derniers jours moins amers et moins désolés ! »

M. de Clerfons baissa la tête. Cette fois la conversation n'alla pas plus loin. Mais rentré dans la tour du Chat, le marquis fit appeler Médéric. Il tenait à la main une grande bourse pleine d'or.

« Mon vieux compagnon, dit-il, cet argent est à toi.... Va t'amuser, et si tu rencontres, chemin faisant une pauvre veuve malade, ne crains pas de perdre cette bourse sur le coin d'une cheminée.... Je ne me fâcherai pas ! »

Cependant le château sortait de ses ruines comme par enchantement. Sauf la partie des décombres qui augmentait l'aspect pittoresque de cette demeure, on voyait des tourelles et des galeries renaître sous la direction d'un architecte intelligent. Le parc n'était plus livré à l'abandon. Un mot de Mlle de Neuvailler avait fait ce miracle.

« Pourquoi, lui avait-elle dit, faire de la désolation l'hôtesse éternelle de Clerfons ? Ne touchez pas, si vous voulez, à ces fiers donjons abattus par le cardinal de Richelieu, à ces pans de mur que l'artillerie du vicomte de Turenne à foudroyés, à ces tours qui reçurent les assauts de Salisbury et de Talbot : ils disent l'histoire de votre maison, sa grandeur, ses revers, ses triomphes ; mais ces bâtiments ouverts à toutes les intempéries du ciel, pourquoi ne les rappelez-vous pas à la vie ? Si jamais une marquise de Clerfons entre dans le château, pensez-vous qu'il soit bon que ses pieds heurtent mille débris informes et s'embarrassent dans des broussailles ? Lorsqu'on pare de fleurs la tombe des êtres qu'on a aimés, pourquoi votre

main pieuse n'entourerait-elle pas de soins et de respect le berceau de vos ancêtres ? »

Cet appel à une marquise de Clerfons inconnue fit tressaillir Robert. Il ne répondit pas, mais le lendemain un peuple d'ouvriers envahissait le château et le parc.

Quelque chose de la grandeur de sa race parut dans ses premiers efforts. Comme autrefois le duc d'Antin pour Louis XIV, le marquis fit condamner au feu et jeter par terre une allée de hêtres gigantesques qui dérobaient la vue d'une vallée dont les perspectives vaporeuses et les horizons confus s'ouvraient devant l'appartement de Mlle de Neuvailler. Le soir ils y étaient encore, le matin ils n'y étaient plus. Hermine ne put retenir un cri de surprise en apercevant aux premiers rayons du soleil levant les profondes échappées d'un paysage tout baigné de lumière. Un étang scintillait au loin, deux collines chargées de forêts prolongeaient leurs croupes jusque dans la plaine qu'un rideau de brume estompait ; le regard s'envolait dans l'espace.

« Pensez-vous, dit Robert, que Mme la marquise de Clerfons, assise à ce balcon où vous êtes, sera contente ?

— Oui, répondit Hermine ingénument, et pour elle je vous remercie. »

Sur ces entrefaites, le baron de Maupert tomba malade. Un terrible brochet de vingt livres qu'il avait fallu poursuivre parmi les joncs d'un étang, un jour de pluie, détermina un accès de rhumatisme aigu qui cloua le pauvre homme dans son lit.

C'était presque la première fois qu'il y entrait. Sa fureur égala son étonnement. Au lit! un pêcheur qui se moquait naguère des vents et des brouillards et qui ne connaissait le rhume et la migraine que pour les avoir rencontrés dans le dictionnaire! A présent il avait contre lui la fièvre, la souffrance, l'immobilité, trois supplices! La bonne humeur de Suzon n'y tint pas, et elle dut appeler Mlle de Neuvailler à son aide. Hermine s'installa doucement au chevet du malade.

« Vous mettrez-vous encore en colère, monsieur mon mari? dit la meunière gaiement.

— Et pourquoi non? » répondit Raoul d'un air bourru.

Mais Raoul se vantait. Il ne savait pas à quelle nature forte et charmante il avait affaire. Rien ne fatiguait Hermine, rien ne lassait sa patience joyeuse. Rebutée vingt fois, vingt fois elle revenait à la charge et finissait toujours par l'emporter. Comment refuser le breuvage que sa main caressante présentait? Raoul commençait bien par le repousser, mais le breuvage s'approchait lentement de ses lèvres, et, en jurant qu'il n'en voulait pas, il l'avalait jusqu'à la dernière goutte. Comment s'irriter contre des ordres imposés d'une voix si tendre et si persuasive? S'il fermait ses poings, prêt à tout rompre, ses larges mains restaient emprisonnées entre de jolis doigts blancs et roses dont le doux magnétisme le pénétrait, et bientôt il se soumettait à tout ce qu'on exigeait de lui.

La présence de Mlle de Neuvailler agissait en ou-

tre sur M. de Maupert plus efficacement qu'un remède. Combien de fois, sans elle, n'eût-il pas sauté à bas de ce lit qu'il avait pris en haine, et couru tout en sueur à son bateau, au risque d'y trouver la mort? Quand elle n'était pas auprès du baron, quelque chose manquait à celui-ci ; il regardait la porte et la pendule, s'impatientait et s'agitait. Elle venue, il se sentait mieux. La belle Suzon ne s'effrayait pas de cette domination. Rendue plus familière par le sourire et le mouvement d'Hermine, qui allait et venait dans la chambre comme un pinson dans sa cage, elle l'embrassait avec effusion.

« Vous ne le guérissez pas, disait-elle, vous le sauvez! »

M. de Clerfons ne manquait pas de venir chaque jour, et deux ou trois fois par jour, s'informer de l'état de son beau cousin. L'aurait-on vu au Presbytère si fréquemment s'il n'eût eu la certitude d'y rencontrer Hermine? Il s'asseyait dans un coin, ne soufflait mot, la regardait, tombait dans d'étranges rêveries, puis sortait, donnait un grand coup de sifflet qui faisait accourir Médéric, sautait sur le dos de *Grain d'orge* et partait comme la foudre. Trois ou quatre heures après, il revenait.

« Cours! murmurait la meunière, la flèche court plus vite que toi! »

Quant à Raoul, il ne pensait plus à ce que la meunière lui avait dit. Le moyen de croire qu'un homme dont la chevelure fauve grisonnait fût épris d'une belle fille dans toute la fleur de la jeunesse!

Un soir, Hermine, assise auprès d'une fenêtre, tra-

vaillait à un ouvrage de broderie qu'elle emportait toujours avec elle pour occuper les heures de repos. Son fin profil se dessinait sur la transparence de la vitre, tandis qu'un rayon du soleil couchant enveloppait sa tête et colorait d'une teinte dorée la blancheur mate de son teint. Le lobe rose de ses oreilles, son front, ses joues s'illuminaient. Ses mains délicates allaient et venaient au-dessus de la batiste par un mouvement régulier et doux. On aurait dit une touffe de lis caressée par le vent. Quelquefois elle tournait la tête à demi vers le malade et souriait. Raoul la regardait dans un grand silence depuis un moment, le coude sur l'oreiller.

« Ah ! si j'avais vingt ans ! » dit-il tout à coup.

La belle Suzon, qui était à l'autre bout de la chambre, salua.

« Merci ! » s'écria-t-elle gaiement.

Puis s'approchant de Mlle de Neuvailler, dont la main venait de tomber sur la broderie, elle l'embrassa tendrement dans les cheveux.

« Il est clair, ajouta-t-elle alors, que si j'étais homme, ayant l'âge que vous dites, Mlle de Neuvailler serait ma femme ou j'y laisserais ma vie ! »

Hermine devint pourpre. M. de Clerfons se leva et sortit.

Chaque matin, une calèche magnifique amenait Hermine à la porte du Presbytère. Chaque soir cette calèche l'y attendait. Le marquis l'avait fait venir de Paris pour le service particulier de sa nièce, sans lui en parler. Ce qui était dans les remises du château et ce qui suffisait aux exigences de sa position

n'était pas assez brillant pour elle. La calèche portait un H et un N couronnés sur les panneaux. Les harnais étaient aux armes des Neuvailler. Bien souvent Robert prenait les guides des mains du cocher et conduisait lui-même l'attelage; quand la nuit était tout à fait noire il n'y manquait jamais. Ramenée au galop à Clerfons, Hermine n'avait pas le temps d'ouvrir la portière; avant même que le bout de sa bottine eût effleuré le marchepied, le marquis s'était jeté à bas du siége, lui présentait la main et la guidait vers son appartement. Deux laquais portant des flambeaux la précédaient. Au moment de pousser la porte, il la saluait gravement comme autrefois un grand seigneur prenant congé d'une duchesse au jeu du roi.

Une nuit, Mlle de Neuvailler dut, à la prière de la belle Suzon, rester au Presbytère, où le pauvre Raoul était menacé d'une crise. Le marquis rôda quelque temps autour de la maison, comme un chien de berger autour du parc où dorment les brebis. Vers minuit, il s'étendit dans un fauteuil. Par la porte entr'ouverte, il pouvait voir Hermine penchée sur le lit du malade; il entendait sa voix. Ces circonstances se renouvelèrent deux ou trois fois. Hermine ne paraissait ni fatiguée, ni alanguie au matin. Raoul fermait les yeux, endormi en quelque sorte par la tendresse onctueuse et pénétrante de ces soins. Le mal était vaincu. Dans ces occasions, la reconnaissance du baron allait jusqu'au fanatisme.

« Non, tu ne la connais pas! disait-il à Robert....

Si ce n'était pas si bête, je dirais que lorsque je la regarde, je crois qu'un ange est chez moi. »

Le marquis battait les murs du bout de sa houssine et se taisait.

Un jour cependant il releva la tête. Ce jour-là il avait eu occasion de mesurer tout ensemble la fermeté de ce caractère et l'excellence de ce cœur.

« Je ne la connais pas! s'écria-t-il.... C'est une tasse de lait dans un vase de fer! »

Cependant l'année de deuil s'était écoulée; Mlle de Neuvailler put quitter ces robes sombres qui donnaient à sa beauté sérieuse un caractère d'austérité. Peu de jours après un grand tumulte éclata dans la cour. Dix voitures et vingt personnes à cheval y faisaient irruption. Le marquis entra chez Hermine.

« La solitude n'est point faite pour vous, lui dit-il; de plus, il convient à une personne de votre nom de voir le monde. Vous m'aiderez à faire les honneurs de Clerfons. »

Hermine descendit à son bras. Elle montra dès l'abord, et en face de cinquante étrangers, qu'elle était née pour être à sa place partout. Elle avait la rare et suprême distinction de la simplicité.

« Quelle grande dame que cette petite fille! » s'écria une vieille personne qui autrefois avait paru à la cour de Louis XVIII. Dans l'immense château de Clerfons, Mlle de Neuvailler était à l'aise comme dans sa petite chambre de Morlaix.

IV

Une lettre qu'Hermine écrivait à cette époque à une amie de ses jeunes ans, laissée en province, donnera mieux une idée de ce qu'elle pensait alors, et de l'existence qu'elle menait à Clerfons dans les conditions nouvelles qui lui étaient faites.

« Qu'il est loin le temps où nous cueillions des bouquets de bruyères roses et de genêts le long des sentiers sauvages de notre cher pays ! Cent lieues de terre me séparent de la Bretagne ; ce n'est rien cependant auprès des abîmes qui me séparent de ce que j'étais alors ! J'ai vécu un temps, et qui le sait mieux que toi ? dans une médiocrité voisine de l'indigence. J'ai vu les joues de ma pauvre mère se creuser lentement et la fièvre s'allumer dans ses yeux. Sans ta prévoyante amitié, je n'aurais pas toujours eu de quoi la soulager. Que nos ressources étaient promptes à s'épuiser alors ! A présent vingt domestiques attendent mes ordres.... Ce cheval qui hennit et frappe du pied dans la cour, c'est le mien. Ces robes où la mousseline des Indes étale ses plis nuageux, je vais les essayer ; d'interminables appartements, tout remplis des merveilles d'un luxe séculaire, étendent leurs tapis sous mes pieds ; des campagnes où je suis reine prolongent leurs

horizons autour de moi.... Je n'ai pas le temps de désirer.... Suis-je plus heureuse? Que n'es-tu là pour me le dire!

« Tu sais dans quelles conditions je suis entrée dans ce château que peut-être je ne quitterai plus, mais d'où peut-être aussi un coup de foudre me fera sortir brisée et demi-morte! Ma mère venait de mourir; elle avait, à sa dernière heure, exigé que je lui fisse le serment de partir pour Clerfons. Son âme fière et délicate n'avait pas cessé une minute de souffrir d'une condamnation que sa conscience ne ratifiait pas et qui pesait encore sur sa vie. Elle en redoutait le poids pour ma jeunesse quand le vide s'ouvrirait devant moi. C'était donc un legs qu'elle faisait à celui qu'elle n'avait jamais connu. La sainte femme espérait que sa voix serait mieux entendue quand le dernier appel sortirait du tombeau. Une heure vint, heure maudite, où je me trouvai seule! Dieu permit que ton dévouement partageât mes premières larmes. Remise enfin de cette horrible secousse, je pus m'arracher de tes bras. Que ma pensée était lourde et confuse, tandis qu'une voiture publique m'entraînait vers la Bourgogne! Je ne sentais plus rien que l'impression sincère et chaude de tes baisers. Il faisait nuit; autour de moi comme en moi tout était ténèbres. Ma pensée allait de Morlaix à Clerfons, attendrie, effrayée tour à tour. C'est à peine si je regardais la campagne. Elle me paraissait désolée, malgré l'éclat de la saison. Ah! que j'aurais donné toutes ces plaines et tous ces fleuves pour le coin de terre où

tu venais rire auprès de nous! On m'avait fait de cet homme que j'allais voir — mon dernier refuge! — une peinture imaginaire que je n'acceptai pas. Comment lui reconnaître quelque chose de bon ou de grand à celui qui avait méconnu la sainte que je pleurais? Il m'apparaissait terrible quand ma pensée s'efforçait de lui donner une attitude, une forme, un visage. L'impossibilité de l'attendrir m'était démontrée. N'avait-il pas résisté aux deux êtres sacrés auprès de qui j'avais appris à bégayer son nom? Par un de ces phénomènes que rien n'explique, la certitude de ma perte me remplit d'un courage qui m'étonna. A ma terreur première succéda je ne sais quel sentiment farouche qui m'animait contre lui. Je courais vers Clerfons moins pour y chercher un asile que pour combattre et dire à ce méchant ce que mon cœur indigné pensait de sa dureté. S'il m'écrasait, que m'importait! il saurait du moins que le vrai sang de son frère, renié par lui, coulait à flots dans mes veines. Que de menaces et d'imprécations grondaient dans mes insomnies!

« Un soir, aux pâles clartés d'un soleil d'automne qui disparaissait tout sanglant sous un rideau de nuées, parmi les arbres à demi dépouillés, je vis Clerfons. La tour du Chat dressait sa grande silhouette noire dans le ciel. Le frisson me prit. Dans une heure j'allais donc voir le marquis face à face! Comme alors je regardais en arrière, du côté de l'occident! L'ombre s'épaissit, la tour s'effaça comme un fantôme; le souvenir de ce que j'avais

promis me revint à la mémoire; j'appuyai mes deux mains sur mon cœur pour en comprimer les battements, et je m'acheminai vers une maison où ma mère m'avait recommandé de frapper d'abord. C'était celle d'un homme dont ce soldat que tu as connu, Médéric, nous avait souvent entretenues. Le baron de Maupert devait m'ouvrir la porte de Clerfons. Une femme vivait auprès de lui; on la disait bonne. Je pris donc à pied la route du presbytère. »

Après avoir raconté sa visite à Raoul et la soirée qui vit son installation à Clerfons, Mlle de Neuvailler reprenait en ces termes :

« Depuis ce moment, ma vie est paisible. Mon oncle est bon pour moi, oui, bon, le terrible marquis ! Il s'ingénie même à prévenir mes désirs. Il y a dans ses regards l'expression d'un repentir que sa bouche orgueilleuse n'avoue pas, mais dont je surprends les mélancoliques et profondes lueurs. Le raffinement des soins dont il m'entoure, ce respect que je sens autour de moi ne sont-ils pas comme une réparation offerte à ceux qui ne sont plus ? Je ne suis pas, tu le sais, prompte aux confidences ; les âmes endolories ne s'y prêtent pas volontiers; mais si des souvenirs de mon enfance se glissent dans nos rares entretiens, M. de Clerfons tend l'oreille et me pousse même sur ce terrain. Dans cet intérêt réel qu'il montre à l'enfant, ne cherche-t-il pas à noyer l'oubli où il a tenu le père ? Si impénétrable qu'il soit, je ne crois pas me faire illusion. Nous nous promenons quelquefois à cheval le matin. Il a la passion du mouvement ; je la partage dans

une mesure; mais si je refuse de l'accompagner, il n'insiste pas. Ses manières avec moi sont bizarres, froides, hautaines même quelquefois, avec un fonds de tendresse inépuisable, et des complaisances qui font ouvrir de grands yeux à Médéric. Je pense souvent, en le voyant, à ces landes de notre pays dont les buissons épineux enfoncent leurs racines dans un lit de mousse veloutée. L'autre jour, mon cheval fit un écart prodigieux à la vue d'une couleuvre qui traversait le sentier. Le marquis franchit d'un bond une pierre énorme qui nous séparait et saisit ma monture par la bride. Il était livide et me regardait.

« — Ah! je vous ai fait peur! » m'écriai-je en lui tendant la main.

« Il la prit et la serrant :

« Dieu! si vous étiez tombée! » murmura-t-il d'une voix qui me fit tressaillir.

« Un père tremblant pour sa fille n'a pas un accent plus intime et plus pénétrant. Un moment après, il laissa tomber ma main.

« — Vous ne monterez plus ce cheval, reprit-il d'une voix brève.

« — Et pourquoi? il est doux, il est vif; il a des allures charmantes; un caprice n'est pas un crime.

« — Montez-le.... et s'il remue, je lui casse la tête. »

« Ce n'était plus le même homme; le regard était impérieux, le geste absolu. Nous rentrâmes à Clerfons sans plus parler.

« En toutes choses ici mon influence est souveraine. Si je savais parler le langage de la politique,

je te dirais : Je règne et je gouverne. On s'adresse à moi pour tout. Cela, me diras-tu, est naturel. Une femme est dans le château : donc le château lui appartient. J'y consens ; mais ce qui l'est moins, c'est la partialité du marquis pour les personnes que le hasard a mises en relations plus directes avec moi. Voilà où éclate ce fonds de tendresse dont tout à l'heure je te parlais. Il y a ici un certain Germain Sylvestre que j'ai tiré d'une mauvaise voie. J'en ai fait un garde. Ce n'était rien moins qu'un braconnier autrefois. Il remplit honnêtement son devoir ; mais cela suffit-il pour expliquer la bienveillance que lui témoigne M. de Clerfons? Les autres gardes sont honnêtes aussi. Y fait-il seulement attention ? Germain Sylvestre est de toutes les chasses, ni plus ni moins que Médéric. Il pleut des gratifications dans sa poche, et j'ai appris hier que sa fille cadette, une enfant que j'ai guérie de la fièvre, car dans ce pays perdu il faut se mêler de médecine, a été placée en apprentissage aux frais du marquis. Les gens de Clerfons et du voisinage ont le sentiment de cette influence ; c'est à moi qu'on s'adresse pour obtenir mille petites grâces ; on croit tout gagné quand c'est moi qui parle. Cela me rappelle l'empire que mon cher père avait pris dans les commencements sur son grand frère aîné. Qu'il se plaisait autrefois à me raconter le détail touchant de leurs jeux ! Toute la force, toute l'autorité, c'était la faiblesse qui l'avait ! Peut-être M. de Clerfons pense-t-il à son *petit* en me voyant. Je suis alors comme un reflet de sa jeunesse.

« Cet empire dont j'use, faut-il le confesser, sans ménagement aucun dans les petites choses, assure à ma vie un agrément qui me fait penser aux châtelaines du temps passé. Il anime ma solitude. Autour de moi, d'autres éléments existent qui m'aident à égayer le séjour de Clerfons. Va ! je ris encore. Les alouettes ne chantent-elles pas, même quand le vent souffle ! Je t'ai parlé du baron de Maupert. Par un caprice du sort dont jamais personne n'a pu découvrir la cause, M. de Maupert est juge de paix. Le cousin du marquis juge de paix ! Un autre caprice non moins original a voulu qu'on le surnommât Gondebaud. Tous les Maupert sont Gondebaud de père en fils, depuis un temps immémorial, bien que ce nom n'ait jamais figuré dans les actes de baptême. C'est une affaire de tradition, une affaire de droit coutumier, dit Raoul. Ce surnom de Gondebaud revient toujours dans les moments de gaieté. Gondebaud rend donc la justice aux Bourguignons du pays. Il ne s'en tirerait même pas plus mal qu'un autre s'il pouvait se résoudre à la rendre à jour fixe ; mais sa résignation ne va pas jusque-là. Les plaideurs qui ont affaire à lui doivent le chercher au bord de l'eau. Un sifflet joyeux partant d'un massif de saules indique la place où il prépare ses engins ; on y court, et le juge de paix rend son arrêt une ligne à la main. Encore faut-il bien se garder de faire du bruit si quelque belle carpe dont il a le flair rôde à portée de l'hameçon ! Il lui arrive même de se servir des plaideurs et d'en faire ses complices. Sans quitter la pipe qui brûle au coin de

sa bouche, il leur fait signe d'approcher, les hisse dans son bateau, donne l'épuisette à l'un, met les rames dans les mains de l'autre, et force les deux Bourguignons à déclarer la guerre aux poissons. C'est le droit du plus fort. Les supplications n'y font rien. Gondebaud, l'œil sur l'eau tranquille, n'écoute rien ; il faut d'abord que la proie frétille dans la nasse, et l'on rencontre parfois des brochets têtus qui se font battre pendant une heure. Mais, par exemple, la victoire décidée, Gondebaud se rappelle soudain qu'il est juge de paix, et s'essuyant le front :

« — Messieurs, parlez, » dit-il.

« Et il faut voir comme il est grave en prononçant la sentence ! Cette sentence, il a pour habitude de l'appuyer par une formule finale qui en augmente singulièrement la valeur :

« — Et si l'un de vous n'est pas content, ajoute-t-il, je l'assomme sur place. »

« Le sens droit du pêcheur et son impartialité ne lui ont pas encore fourni l'occasion de mettre sa menace à exécution.

« J'ai un ami dans ce singulier homme. Je le sais, je le sens. Aurai-je besoin quelque jour de mettre son zèle à l'épreuve ? je suis sûre alors qu'il ne faillira pas, quel que soit l'ascendant que M. de Clerfons ait pris sur son cousin. J'ai pu voir, le jour même de mon arrivée, que l'air du marquis ne l'effrayait pas. M. de Maupert n'a pas hésité à le heurter de front. Si un événement que je redoute — tu sais lequel — amène une rupture fatale entre

M. de Clerfons et moi, du moins je ne serai pas seule au monde! »

D'autres lettres suivirent cette première lettre. Quelques fragments pris au hasard nous feront entrer plus avant dans l'existence et les pensées de Mlle de Neuvailler :

« 17 septembre.

« Ce matin, un bruit inusité m'a fait courir sur mon balcon. Un homme à qui le marquis avait pardonné une première faute venait d'être amené par un garde. Le marquis était à cheval. Il n'a dit que ces deux mots :

« — Aux gendarmes! »

« Au fond de la cour, une femme couverte des haillons de la misère étouffait la voix d'un enfant qui pleurait entre ses genoux. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'un vol de fagots. Je suis descendue. Le marquis m'a saluée.

« — Mademoiselle, m'at-t-il dit, vous avez droit de grâce. »

« Et il est parti. En passant près de la pauvre femme, j'ai vu qu'il laissait tomber quelque chose qui brillait dans l'herbe. Remis en liberté, le coupable tremblait encore, et suivait de l'œil le marquis de Clerfons qui s'en allait au pas. Tu ne saurais croire jusqu'où va la réputation de mon oncle et quelle idée on a de sa violence et de son farouche entêtement. Son aspect ne dément pas ce que cette réputation a de formidable, et cependant quelque chose s'en dégage qui appelle la sympathie, comme

s'exhale des forêts les plus obscures un charme indéfinissable qui invite le voyageur à se confier à leur ombre. On comprend que si le maître de cette physionomie peut être implacable, il ne sera jamais ni bas ni vil, et que jamais le mensonge ne souillera sa bouche. Sa voix, qui domine le tumulte d'une meute hurlant à plein gosier, a parfois des sons d'une douceur extrême, son regard des éclairs de tendresse, son âpre sourire des séductions spontanées. Un sentiment de respect saisit l'étranger à sa vue. Les braconniers lui parlent chapeau bas. Comme autrefois Louis XIV, le marquis salue toutes les femmes qu'il rencontre en son chemin. Quand il m'aborde, j'ai presque envie de me retourner pour voir si la grande robe à queue d'une duchesse ayant tabouret à la cour ne traîne pas sur mes talons. Je ne suis plus à Clerfons, mais dans la grande galerie des glaces à Versailles. »

« 14 octobre.

« J'ai vu hier deux bûcherons sauter dans un fourré pour éviter la rencontre du marquis. On s'explique cette terreur superstitieuse qu'il inspire, quand on pénètre dans le secret de certaines habitudes qui, après un séjour de vingt années, défrayent encore les conversations des chaumières et des châteaux voisins. Ainsi, par exemple, lorsque le temps est véritablement trop affreux pour qu'on mette une meute dehors, le marquis s'enferme dans une salle basse de la tour du Chat avec Médéric, enlève son habit, choisit un fleuret, en présente un autre au

vieux cuirassier et tombe en garde. Bientôt après, il ferraille avec toute l'animation savante d'un prévôt, tout l'emportement d'un écolier. Par la fenêtre ouverte, on entend le froissement du fer, les appels du pied, les exclamations rauques, les mots rapides, les syllabes entrecoupées qui communiquent aux épées la soif du sang. Deux duellistes engagés dans une lutte qui ne peut avoir d'autre issue que la mort, ne montreraient pas une ardeur plus fébrile. Feintes, surprises, attaques, tout est mis en œuvre par l'un et l'autre adversaire, et il faut entendre avec quel feu, quel accent, quelle amertume le marquis, vainqueur tout à coup, s'écrie :

« — La main est bonne cependant ! »

« Alors je tressaille. Je me rappelle quelles révélations me furent faites par mon père.... Je sais à quel épisode de sa vie, épisode terrible, se rapportent ces assauts sans cesse renouvelés.... Je vois quelle trace douloureuse il a laissée dans la mémoire du marquis, et je cache ma tête entre mes mains....

« Le combat terminé, et tandis que M. de Clerfons essuie son front trempé de sueur, Médéric remet en place les fleurets, relève sa longue taille, fait à son maître le salut militaire, et sortant d'un pas méthodique, il va rendre visite au chenil. Ces jours-là, le marquis ne quitte pas sa tour, mange seul et ne voit personne ; il me fait dire qu'il est indisposé. Indisposé, lui qu'on voit pareil à ces chênes gigantesques que la foudre peut réduire en poussière, mais que le vent n'abat jamais ! »

« 2 novembre.

« C'était l'autre jour le 30 octobre !

« Accoudée à ma fenêtre dès les premières lueurs du matin, j'ai vu le grand cheval pie dans la cour. Le nom du marquis a passé comme un soupir sur mes lèvres. C'était moins un appel qu'une prière. Ah! que le cœur me battait! Il m'a regardée, a secoué la tête et s'est mis en selle d'un bond. La porte était toute large ouverte. Sans qu'il fût besoin de lui faire sentir l'éperon, *Grain d'orge* est parti comme un trait.... Le soir, je les ai vus revenir tous deux, le marquis hâve, la figure assombrie, le regard en feu, la ride héréditaire creusée au milieu du front; *Grain d'orge* ruisselant, couvert d'écume et de boue, les jambes et les flancs déchirés par mille ronces, intraitable encore et frappant du pied. Le maître a passé la main sur l'encolure du cheval qui reniflait, et, jetant la bride aux mains de Médéric, est rentré dans sa tour. Je n'ai guère dormi cette nuit-là. Quand je fermais les yeux, j'entendais le pas lourd du marquis frappant les dalles sonores à pas inégaux. »

« 15 décembre.

« Je ne comprends rien au caractère de cet homme étrange. Tu n'as pas oublié quelle passion m'a de tout temps poussée à chanter; ma pauvre mère ne disait-elle pas que avant de parler je fredonnais? Je chante donc à Clerfons. Mes auditeurs habituels sont le marquis, Gondebaud, qui bat la

mesure avec sa tête, et la belle Suzon que j'appelle, moi, la bonne Suzon. Je ne parle pas de Médéric et des gens du château qui me font l'honneur de s'assembler sous mes fenêtres ou dans les corridors. L'enthousiasme de tout ce monde me ferait croire que j'ai du talent, si je n'avais bonne mémoire de tes railleries. Or, l'autre soir je chantais je ne sais quoi. Le marquis m'écoutait. Je sentais dans ma poitrine ce que les dilettantes appellent, je crois, l'émotion dramatique. Tout à coup je vis les yeux de M. de Clerfons devenir humides. Malgré moi je continuai en le regardant. Deux larmes glissèrent le long de ses joues. Brusquement il fronça le sourcil :

« — Ah ! taisez-vous ! » me dit-il.

« Je fermai le piano, et il s'en alla. »

« 5 janvier.

« T'ai-je dit que depuis déjà quelque temps les portes du château s'ouvrent assez fréquemment? Nous recevons la plus brillante compagnie du voisinage. Le marquis m'a mis à la tête de sa maison, tu le sais, et ce n'est pas une petite affaire; il a l'hospitalité plantureuse des temps antiques. Nous faisons grande chère et grand feu. Je dis *nous*, parce que M. de Clerfons veut que je tienne le haut bout de la table. Le valet de pied qui ouvre la salle à manger crie : « Mademoiselle est servie ! » Cela me rappelle la grande Mademoiselle, et je souris, mais en dedans. Diable! il ne faut pas plaisanter avec le marquis ! Après des repas homériques où les

quartiers de sanglier et de cerf se mêlent à toutes les délicatesses de la gastronomie parisienne, nous passons en grande pompe dans le salon d'apparat tout étincelant de lumières, et le marquis me fait asseoir dans un fauteuil héraldique, à la place d'honneur, près d'une cheminée où flambe un chêne tout entier.

« Au milieu de ce faste presque féodal, M. de Clerfons a vraiment un air à lui, que je n'ai vu qu'à lui. C'est un mélange de grandeur sauvage et de dignité auprès desquelles s'efface la distinction mesquine et conventionnelle des salons. Il a cela de singulier qu'il attire et repousse tout à la fois. Le mal irréparable qu'il a fait à mon père par sa cruelle obstination ne m'empêche pas d'éprouver pour ce burgrave un attachement involontaire que rien n'altérera jamais, pas même une rupture.

« Le marquis se retire le dernier. Quelquefois il me baise la main. Si j'ai paru heureuse tout le jour, il a l'attitude fière et contente d'un souverain à qui son royaume rend hommage. Parfois aussi je surprends dans ses yeux le regard d'un homme qui semble me voir pour la dernière fois. J'y démêle la tristesse d'un adieu. Je rentre alors chez moi le cœur oppressé; le sommeil ne vient pas; je me glisse à ma fenêtre; je regarde dans la nuit, et j'aperçois bientôt une lumière qui brille comme un point rouge sur la face obscure de la tour du Chat. Je n'en détache plus les yeux.... Si je courais à lui, si je lui criais : J'étais sa fille, je serai la vôtre ! m'ouvrirait-il les bras ? «

« 20 février.

« Quelque chose se passe qui me donne fort à réfléchir. M. de Clerfons m'a présenté ces temps-ci nominativement, et avec une sorte de solennité, trois ou quatre gentilshommes qui tiennent aux meilleures familles de la Bourgogne. Ces jeunes gens sont autorisés à me voir chaque jour, à m'accompagner dans nos longues excursions, à me suivre dans le parc. Ils profitent de ces prérogatives, et, bien qu'ils n'y mettent point d'affectation, leur attitude peut me faire craindre qu'ils ne s'accoutument à voir en moi le prix réservé au plus heureux. Le marquis laisse faire ; je remarque cependant que *Grain d'orge* se lance de nouveau dans la campagne. Donne-moi un conseil ; ne dois-je rien changer à mes habitudes? faut-il au contraire que j'apporte une circonspection plus grande dans mes moindres paroles? Je ne veux pas, tu le comprends, avoir même la peine de m'expliquer. Ma tactique est donc de ne rien remarquer. Mais que faire si le sort m'envoie un de ces téméraires dont l'ardeur ou l'étourderie déjoue tous les calculs? N'oublie pas que je suis une héritière et partant exposée aux feux croisés de toutes les mères de famille. J'en connais une qui accable le marquis de cajoleries. Elle parle de son fils comme d'un Galaor! La détestable femme! »

V

Sur ces entrefaites, une circonstance que Mlle de Neuvailler ne pouvait prévoir interrompit la correspondance qu'elle entretenait avec sa jeune amie de Morlaix. Il y avait déjà quelque temps que la compagnie invitée par M. de Clerfons remplissait le château de tumulte, lorsqu'un jour, en revenant d'une promenade, une fleur qu'Hermine portait à son corsage tomba par terre. Un jeune homme qui caracolait à son côté sauta de selle, ramassa la fleur, et après l'avoir portée à ses lèvres, la lui présenta.

« Merci, » répondit froidement Mlle de Neuvailler, qui poussa son cheval au galop.

Soit que le cavalier se fût mépris sur le sens de cette brève réponse, soit plus simplement fatuité, il passa l'innocente fleur à sa boutonnière. M. de Clerfons, qui avait tout vu, fronça ses terribles sourcils. Quand on fut dans la cour du château, et au moment où, fort troublée déjà, Hermine posait le pied sur le perron, elle vit le marquis s'approcher de M. de Blamont et lui parler bas. Que devint-elle lorsque M. de Blamont ôtant son chapeau, elle l'entendit qui répondait :

« A vos ordres, monsieur le marquis. »

Son premier sentiment fut celui d'une terreur sans nom.

Fallait-il donc qu'elle fût la cause involontaire d'une rencontre entre un indifférent et un homme qu'elle estimait profondément, malgré l'épouvante superstitieuse qu'il lui inspirait?

Une perspective si cruelle ne s'était jamais offerte à son esprit. Elle sentit son cœur battre à l'étouffer et voulut courir. Un domestique qu'elle rencontra lui apprit que M. de Blamont, après quelques paroles échangées avec le marquis, était rentré dans son appartement.

Saisie d'un trouble que sa force d'âme pouvait à peine dominer, elle remonta lentement l'escalier du château.

« Que Dieu m'épargne cette épreuve! » disait-elle.

Quand sonna l'heure du dîner, Mlle de Neuvailler descendit plus morte que vive. Son premier regard aperçut M. de Blamont; la fleur n'était plus à la boutonnière du cavalier. Hermine respira. Le marquis causa avec une animation qui ne lui était pas habituelle. M. de Blamont, de son côté, montra plus de gaieté que la conversation n'en pouvait exciter. Il y avait certainement quelque chose dans l'air. Ce fut ainsi pendant la soirée qui suivit le dîner. Vers minuit, Mlle de Neuvailler s'aperçut que M. de Blamont quittait le salon sur un léger signe du marquis. N'y tenant plus, elle s'échappa à son tour. Médéric promenait *Grain d'orge* dans la cour. Il dit à Hermine que son maître et M. de Blamont étaient ensemble du côté des ruines. Elle eut un instant la pensée d'y courir; puis, se ravisant, elle fit jurer à Médéric de l'avertir si M. de Blamont et le marquis

sortaient du château seuls dans la matinée, et rentra au salon. Bientôt après, le marquis et M. de Blamont y reparurent. Le visage de celui-ci semblait un peu pâle. Mlle de Neuvailler attendit le matin avec anxiété. La pensée de ces effroyables duels qui avaient ensanglanté la jeunesse de M. de Clerfons la bouleversait. Elle était résolue à tout faire pour tout empêcher. Cependant Médéric ne vint pas. Quand le soleil entra à flots dans sa chambre, Hermine se mit à rire de ses folles terreurs. Qu'étaitelle donc pour qu'on se coupât la gorge à propos d'une rose tombée de son corsage? Une phrase de chant succéda à cet éclat de rire. Au même instant, une grosse touffe de lilas en fleur tomba sur son balcon; Hermine y courut. C'était M. de Clerfons qui d'une main vigoureuse venait d'arracher la moitié d'un arbuste pour lui en offrir les prémices.

« La journée sera heureuse, lui dit-il; votre voix a salué le matin. »

Il allait chez le baron, qui avait promis d'organiser une grande partie de pêche pour l'après-midi. Il s'agissait de dépeupler un étang. Il salua de nouveau Mlle de Neuvailler, et le chapeau à la main, la regardant toujours, il se retira, faisant reculer jusqu'à la porte du château son grand cheval qui piaffait et secouait le mors.

Quand la cloche du déjeuner appela tout le monde à table, Mlle de Neuvailler n'y retrouva plus M. de Blamont. Il fallut cette circonstance pour lui rappeler ce jeune impertinent. Hermine craignit un moment que Médéric n'eût négligé de s'acquitter de

sa promesse. Son regard glissa du côté du marquis; la tranquillité du visage qui s'offrit à sa vue la rassura. Malgré la longue habitude qu'il avait de ces sortes de rencontres, il était impossible qu'un homme dont la main eût fait couler le sang eût ce front calme et ce sourire avenant. Curieuse encore, Mlle de Neuvailler profita d'un instant où toute la compagnie marchait à l'aventure dans les bois pour se rapprocher de M. de Clerfons et lui demander des nouvelles de M. de Blamont.

« Vous intéressez-vous à lui? répliqua le marquis d'une voix nerveuse.

— Non, mais encore ne serais-je pas fâchée de savoir ce qu'il est devenu.... Hier il était ici; il devait rester un mois à Clerfons, et ce matin il a disparu.... Et j'imagine qu'il ne s'est pas évanoui dans les airs, comme un sylphe. »

Il arrivait souvent à Mlle de Neuvailler d'employer avec le marquis le ton du badinage. Quelque chose l'engageait à le faire en ce moment. M. de Clerfons poussa son cheval plus avant, Hermine le suivit. Sa figure ne s'était pas déridée.

« M. de Blamont et moi nous avons eu une explication cette nuit, lui dit-il; n'aviez-vous pas remarqué qu'il s'était emparé d'une fleur qui s'était échappée de votre ceinture?

— Oui, il y a des sots qui s'imaginent que ces galanteries plaisent à toutes les femmes!

— Je n'aime pas les sots.

— Vous n'espérez pas, je pense, en extirper la race?... Elle est nombreuse et tenace.

— Quelle croisse et multiplie à son gré.... peu m'importe! Mais quand les sottises des sots me touchent, j'y prends garde. J'ai donc voulu avoir le motif de cette fatuité qui a poussé M. de Blamont à se parer d'une fleur qui vous appartenait. M. de Blamont a eu l'insolence de me demander votre main. »

Mlle de Neuvailler ne put retenir un petit cri de surprise. Le marquis ne la quittait pas des yeux. Sa main tourmentait la bride de son cheval, qui bondissait sous lui; les mots partaient de sa bouche comme des balles.

« Cela ne vous indigne pas, reprit-il, que ce personnage ait eu la ridicule prétention d'élever sa pensée jusqu'à vous?

— Il me semble que du premier coup vous vous servez de verbes un peu vifs!... Étonnée, je le suis, mais ce qui m'étonne encore plus, c'est l'épithète dont vous venez de saluer une demande à laquelle il faut pourtant bien que je me résigne.

— J'ai répondu cependant à M. de Blamont qu'il n'aurait ni mon agrément ni le vôtre, et il est parti ce matin.... Vous ne le regrettez pas, j'imagine?

— Non certes!

— Que c'eût été là un beau parti pour vous! Qu'est-il, ce M. de Blamont! un petit gentilhomme dont le grand-père était chevalier, je crois, sous le roi Louis XV! Vieille noblesse, ma foi! Il a quelques vignes qui lui rapportent cinquante mille francs de rente, et il soulève plus de poussière qu'un escadron! »

La véhémence du marquis fit sourire Mlle de Neuvailler :

« Je ne discuterai pas le chapitre de la noblesse, reprit-elle, mais si je ne sais pas ce qu'est M. de Blamont, moi je sais bien ce que je suis. Il ne faut donc pas en vouloir à ce pauvre garçon s'il m'a offert sa main. La mienne n'ajouterait pas un arpent de vignes à celles qui lui rapportent cinquante mille livres de rente !

— Qu'en savez-vous ? »

L'accent du marquis faisait déjà comprendre à la fille de Wilfrid qu'un orage grondait dans son sein. Elle pouvait en éviter l'explosion, mais comment savoir alors si vraiment elle était maîtresse d'elle-même, et libre de disposer de sa vie à son gré, ou si, au contraire, un dur esclavage l'attendait à Clerfons ? Un mouvement de courage la poussa spontanément à tout risquer.

« Vous l'avouerai-je, monsieur le marquis, dit-elle alors, ces questions de date, qui ont une si grande importance à vos yeux, me touchent moins.... Je ne puis pas oublier que sept ou huit révolutions ont rendu visite à la France depuis le feu roi Louis XV ! »

Hermine avait prononcé un mot terrible ; le front du marquis se rembrunit :

« Il y a eu une mésalliance dans la famille ; moi vivant, il n'y en aura pas deux ! » s'écria-t-il en éclatant.

L'orage que Mlle de Neuvailler prévoyait fondait sur elle, mais, à vrai dire, elle ne pensait pas que du premier coup M. de Clerfons évoquerait de tels souvenirs. Blessée, elle sentit l'âme de son père

s'agiter en elle. Si les yeux du marquis lançaient des éclairs, les siens ne s'abaissèrent pas.

« Monsieur le marquis, fit-elle à son tour, vous oubliez, je crois, que je suis chez vous ! »

Déjà le marquis se dressait sur ses étriers ; qu'allait-il répondre? Deux cavaliers se jetèrent à l'étourdie entre Hermine et lui, et les interrompirent. On touchait aux rives de l'étang. Le bon Gondebaud étendait ses filets. M. de Clerfons ne chercha pas plus que Mlle de Neuvailler à renouer l'entretien.

Mais ils n'étaient ni l'un ni l'autre d'un caractère à oublier ce qui venait de se passer. Comme une eau dormante est longue à reprendre sa limpidité après que la chute d'une pierre l'a tout à coup agitée, ainsi Hermine et M. de Clerfons, troublés par le choc d'un mot, sentaient mille craintes et mille souvenirs bouillonner au fond de leur esprit toujours en alarmes. On vit plus souvent Mlle de Neuvailler au Presbytère ; souvent aussi on apercevait dans ses yeux éloquents comme la lueur d'une question qui cherchait à s'échapper et dont ses lèvres n'osaient murmurer les premières syllabes. La belle Suzon, qui l'observait avec la vigilance inquiète d'une mère, avait le sentiment qu'un secret tourmentait cette âme craintive et vaillante tout à la fois. En la couvrant de caresses, elle pressait Hermine de s'ouvrir à elle. Hermine répondait à ses baisers et se taisait. Quelque chose cependant prouvait à la belle Suzon qu'elle n'était pas dans l'erreur. Un soir elle en acquit la certitude. Le nom de

Rodolphe Humfrey venait de sortir de la bouche de Mlle de Neuvailler avec un accent particulier. Le visage de M. de Clerfons devint tout blanc; Hermine le regardait. Ce n'était certainement pas le hasard qui avait fait tomber ce nom redouté dans la conversation.

« Vous l'avez connu? demanda le marquis vivement.

— J'ai connu sa femme surtout, répondit Mlle de Neuvailler, Mlle Louise de la Vauxelle. »

Une chaise sur le dos de laquelle le marquis appuyait la main tomba brisée en morceaux; il voulut changer de conversation, mais il y revint malgré lui.

« A quelle époque.... où l'avez-vous rencontrée? reprit-il presque aussitôt.

— En Bretagne, où Rodolphe et Louise habitaient une terre voisine de notre résidence.

— Voilà une chose que Médéric ne m'a jamais révélée! s'écria M. de Clerfons.

— Pourquoi l'aurait-il fait?... vous ne répondiez même pas aux lettres que Rodolphe et Louise vous écrivaient!... Ah! que de longues années n'ont-ils pas vécu près de nous.... Bien des cœurs vous aimaient là-bas que vous méconnaissiez.... Depuis ils sont morts tous deux.... le mari a suivi la femme à peu de jours d'intervalle comme si la vie de l'un eût tenu à la vie de l'autre.

— Je sais, » répliqua M. de Clerfons, qui sortit du Presbytère à grands pas.

La meunière se rapprocha d'Hermine, qui restait

immobile, excessivement pâle, et sûre que le marquis s'éloignait :

« Pourquoi avez-vous prononcé ces deux noms terribles?... le dernier surtout? dit-elle.

— J'ai voulu savoir si quelque chose avait disparu de cette mémoire implacable.

— Lui! oublier? et cela! s'écria M. de Maupert.... Ah Dieu! l'âme du marquis est comme un gouffre, jamais rien n'en sort. »

La belle Suzon saisit Hermine par la taille avec une douce violence, et l'attirant plus près d'elle :

« Rodolphe et Louise morts.... n'ont-ils rien laissé derrière eux? demanda-t-elle.

— Ils avaient un fils, » répondit Hermine d'une voix qui passa entre ses lèvres comme un souffle.

La belle Suzon se tut; mais sortant peu de minutes après, elle s'arrangea de manière à rencontrer M. de Clerfons qui marchait lentement autour des ruines. Alors, avec cette grâce féline des femmes qui veulent surprendre un secret, et passant son bras sous celui du marquis :

« Beau cousin, lui dit-elle brusquement, j'ai beaucoup réfléchi ces temps derniers, tandis que de beaux messieurs font ripaille chez vous.... Une bonne moitié pour le moins va s'éprendre de Mlle de Neuvailler.... Aucun ne la vaut....

— N'est-ce pas? interrompit M. de Clerfons.

— Pourquoi donc ne l'épousez-vous pas?

— Moi! » s'écria le marquis avec une sorte d'effroi.

En ce moment Hermine montait la rampe qui conduisait du Presbytère au château ; le vent faisait flotter sa robe aux plis ondoyants; elle avait la grâce et la légèreté d'une biche; les feux du soleil couchant coloraient son front. M. de Clerfons attacha sur elle un long regard tout rempli d'une tristesse inépuisable, et soulevant sur sa tête les longues mèches de ses rudes cheveux fauves tout semés de fils d'argent :

« Voyez ! dit-il, et regardez-la ! »

La meunière sourit.

« Ah ! dit-elle d'un air gai.... Il y a des roses qui croissent à l'ombre des chênes.... Maintenant si ce n'est pas votre idée de marier le mois de novembre au moi de mai, songez-y.... Mlle de Neuvailler n'est pas faite pour rester fille.... elle va sur ses vingt ans.

— Vous avez raison, » répondit le marquis d'une voix étranglée, et donnant une rude poignée de main à la meunière, il s'enfonça dans l'ombre de la tour du Chat.

La belle Suzon redescendit bientôt après au Presbytère, et poussant la porte derrière laquelle Gondebaud fredonnait :

« Je viens de mettre le feu aux poudres.... dit-elle ; vienne l'explosion.... nous serons là. »

Le lendemain, Hermine rencontra M. de Clerfons dans le parc; il avait le visage bouleversé d'un homme qui relève de maladie ; il lui offrit son bras et la guida du côté d'une allée déserte.

« Mademoiselle, lui dit-il alors, si dans les quel-

ques paroles qui vous ont offensée l'autre jour, vous avez cru voir une intention malveillante, je les regrette.... c'était moins votre ami qui parlait alors que le chef de la famille.... Vous êtes libre ici comme à Morlaix. »

Hermine allait répliquer, M. de Clerfons l'arrêta :

« Vous êtes dans un âge où une jeune fille peut raisonnablement penser au mariage, poursuivit-il. La manière dont vous m'avez répondu, lors de notre dernière entrevue, me fait supposer que déjà votre esprit s'est arrêté sur cette pensée. Il y a dans ce château, réunis autour de vous, M. de Saint-Yves, M. d'Ormeillan, M. de Bussac, M. le comte de Charolles, M. le baron de Flins, M. d'Airelles.... S'il vous plaît de quitter cette maison, choisissez.... les terres de Neuvailler sont à vous.

— A moi? s'écria Hermine.

— Ah! ne me faites pas l'injure de me remercier! N'est-ce pas dans le château de Neuvailler que Wilfrid est né? n'en portez-vous pas le nom? Il est juste que ce qui est à un Neuvailler retourne à une Neuvailler. »

Touchée, Hermine prit entre ses deux mains la main de cet homme en qui rien n'était jamais petit, la générosité pas plus que les colères.

« Vous êtes bon! dit-elle.

— Ainsi je ne me trompais pas! s'écria M. de Clerfons avec une extrême vivacité; l'idée d'un mariage a véritablement traversé votre esprit? »

Mlle de Neuvailler hésita l'espace d'une seconde, mais rassemblant tout son courage :

lettres! comme elle s'enfermait dans sa chambre pour en parcourir les pages! Ces jours-là, M. de Charolles pouvait raconter ses voyages dans les prairies de l'Orégon, elle ne l'écoutait plus. Libre à M. de Saint-Yves et à M. d'Ormeillan de lutter à qui franchirait la haie la plus haute, elle n'avait pas de regards pour eux, et cependant une animation nouvelle donnait un charme plus vif à sa physionomie, sa voix avait des accents plus sympathiques. Un jour, Médéric, qui se trouvait sur le passage du facteur, remit à Mlle de Neuvailler une lettre qui portait le timbre de Brest. Elle poussa un léger cri et s'échappa en courant. Au lieu de rentrer chez elle, Hermine s'enfonça dans le parc et chercha un coin touffu où elle se blottit, respirant à peine.

« Enfin! » disait-elle à demi-voix; et vingt fois elle recommença la lecture à peine achevée.

« Dieu bon! dit-elle après, la mer me l'a rendu! »

Elle se leva tout à coup, la lettre dans sa main, et tendit l'oreille. Un bruit sonore de hennissements retentissait sur la lisière du parc, Hermine prit à travers le fourré. Étouffée par son secret, elle se dirigea en courant vers le Presbytère. M. de Maupert n'y était pas. En quelques minutes, elle l'eut rejoint au bord de la rivière où il jetait l'épervier.

« Vous venez à propos, lui cria-t-il, la pêche donne!... »

Tout en riant, le baron poussa le bateau vers la rive; en un bond Hermine fut auprès de lui.

« Il s'agit bien de pêche! dit-elle; laissez-là vos filets, prenez vos rames et écoutez-moi. »

Quand on fut au fil de l'eau, Mlle de Neuvailler plaça tout ouverte sous les yeux de Gondebaud la lettre qu'elle savait par cœur. Il la parcourut d'abord avec un sourire :

« J'ai chanté cette chanson-là, dit-il ; les linots et les fauvettes n'en disent pas d'autre au printemps !

— Allez toujours, » répondit Hermine qui lisait par-dessus l'épaule du bonhomme.

Après qu'il eut tourné la page, le visage de Raoul s'obscurcit ; il continua plus vite et resta pétrifié :

« Ah ! mon Dieu, qui l'eût cru ! » s'écria-t-il enfin.

Les joues de Mlle de Neuvailler étaient en feu.

« Voilà tout ce que vous trouvez à me dire ? reprit-elle.... Laissez là vos exclamations, et donnez-moi un conseil.

— Bonté divine ! quels conseils voulez-vous que je vous donne ! Nous sommes perdus !

— Ainsi vous ne vous chargeriez pas de parler au marquis?

— Moi ?

— Oui, vous !

—Eh ! chère petite, pour vous je mettrais ma tête dans la bouche d'un canon chargé jusqu'à la gueule ! donc, si vous l'exigez, j'irai trouver le marquis dans la tour du Chat.... Mais à quoi bon?

— Quoi ! vous pensez que rien ne pourra vaincre son éternelle obstination?... ni mes prières, ni les vôtres, ni la pensée du bonheur qu'il a refusé à mon père, et que je lui demande pour moi ? »

Le pauvre Gondebaud posa le doigt sur le nom qu'on voyait au bas de la lettre :

« Mais regardez là ces quatre syllabes terribles, ce nom de Georges Humfrey! reprit-il. Vous ne savez donc rien ?

— Ah! je sais tout! répondit Hermine avec accablement.

— Et sachant cela, vous avez pu?... Ah! tenez, si le marquis se rend un jour, c'est qu'il sera voisin de la mort! »

Mlle de Neuvailler appuya sa tête languissante sur l'épaule de Gondebaud :

« Que Dieu me prenne en pitié alors, murmura-t-elle, car certainement moi je ne changerai pas! »

VI

Cette ivresse d'un moment qui avait saisi Hermine à la réception de la lettre du fils de Rodolphe s'était dissipée; elle reprit à pas lents le chemin du Presbytère. Gondebaud oubliait de siffler entre ses dents. Le bruit d'une cavalcade passant sur une chaussée voisine arriva jusqu'à eux. Hermine jeta un regard distrait par-dessus la haie qu'elle côtoyait avec le baron. Elle aperçut, marchant à l'écart, derrière un groupe de chasseurs, la grande figure de M. de Clerfons. Le soleil couchant l'enveloppait de lumière. Le grand cheval pie pointait les oreilles,

mâchait son mors et frappait du pied. La silhouette enflammée du cheval et du cavalier dominait le paysage. Le marquis, ferme sur ses étriers, tenait la tête haute. Son attitude était celle du commandement.

« Le voyez-vous? dit Raoul à voix basse, bien que la distance qui le séparât de la chaussée sur laquelle passait la troupe des chasseurs n'eût pas permis au marquis de l'entendre.

— Oui! répondit Hermine, tel il devait être le jour où mon père l'aperçut dans les campagnes de Neuvailler! »

Tout à coup M. de Clerfons lâcha la bride, *Grain d'orge* partit, et le cheval et le cavalier disparurent comme un météore.

Le reste de la route se fit dans un silence que rien n'interrompit plus. Lorsque Raoul et Mlle de Neuvailler arrivèrent au Presbytère, leur figure désespérée frappa la belle Suzon. Hermine ne lui cacha rien.

« Enfin! s'écria la meunière; je savais bien qu'il y avait quelque chose! »

Puis l'embrassant :

« Ainsi, reprit-elle, vous attendez M. Georges Humfrey à Clerfons?

— Il partira de Brest aussitôt qu'il aura obtenu un congé.... Et où irait-il, si ce n'est où je suis? répondit Hermine.

— C'est donc la certitude de le voir bientôt ici qui vous bouleverse l'un et l'autre? Voilà Gondebaud plus mort que vif, et vous-même vous trem-

blez quasiment comme un jeune bouleau sous les coups du vent!

— Et quel autre sujet aurais-je de trembler? N'est-ce pas ma vie qui est en jeu cette fois! Et puis-je oublier que le marquis n'a jamais pardonné à mon père, que jamais il n'a voulu revoir Louise de la Vauxelle! »

La belle Suzon était un peu troublée, plus même qu'elle ne voulait le laisser paraître; mais sa vaillante humeur et l'instinct féminin prenant le dessus :

« Eh! bon Dieu! dit-elle avec un sourire, j'ai bien épousé, moi qui n'étais qu'une meunière, le baron Raoul de Maupert, qui était bien le gentilhomme le plus huppé de la province, et les plus avisés croyaient que je trébucherais en route! Laissez faire le temps, mignonne!

— Ah! vous l'avez dit! s'écria le juge de paix, je m'appelle Raoul de Maupert, mais lui s'appelle Robert de Neuvailler, marquis de Clerfons! »

On a vu par les confidences d'Hermine dans quelles circonstances Wilfrid et Rodolphe s'étaient connus. Ce nom de Neuvailler, qui aurait pu les éloigner, les rapprocha. Il y avait en outre des similitudes de caractère profondes entre Louise de la Vauxelle et Adrienne Haudebert, le même amour du bien, la même douceur ornée du même courage. Elles souffraient presque de la même blessure, et des souvenirs communs les faisaient se rencontrer dans leurs épanchements; elles y retrouvaient la figure du marquis. La fierté de Wilfrid, la pauvreté de Ro-

dolphe, dont l'existence avait été brisée par la révolution de Juillet, les pliaient également au travail. Ils en acceptaient gaiement les charges quand ils se retrouvaient le soir, groupés à la clarté d'une lampe autour de laquelle jouaient deux enfants qu'on voyait toujours ensemble, un garçon et une fille. Quand Georges fut presque grand, sa mère l'envoya en Russie auprès de son oncle Maximilien de la Vauxelle, qui l'appelait. Sous la direction du colonel des cuirassiers de la garde, l'adolescent s'endurcit à toutes les fatigues et trempa son corps dans les exercices les plus violents; on le vit tour à tour fendre à la nage les flots du Dnieper et du Volga, dompter les chevaux à demi sauvages des steppes, combattre l'ours à pied, et traverser les solitudes désolées de la Sibérie, comme un chasseur de martres et de renards. Il mérita que le terrible baron, au moment du départ, le saluât de ces mots : « Va! tu es un homme! »

De retour à Morlaix, l'homme faillit s'évanouir en embrassant la petite Hermine. Elle avait alors quinze ans.

Au moment où l'heure de sa mort approchait, Rodolphe voulut que son fils entrât dans la marine militaire. Georges obéit; mais dès le premier jour qu'il mit le pied sur le tillac d'un navire, il était fiancé à Mlle de Neuvailler. Wilfrid, qui partait alors pour le Mexique, exigea, avant que les choses fussent poussées plus loin, que Georges gagnât l'épaulette. Quand la frégate avec laquelle celui-ci venait de visiter les archipels de la mer du Sud jeta l'ancre dans

le port de Brest, on sait quels événements avaient conduit Hermine à Clerfons, Georges était alors lieutenant de vaisseau; deux actions d'éclat et ses rares aptitudes le signalaient à l'attention du ministre.

Cependant, le mois que le marquis avait donné à Mlle de Neuvailler pour savoir si elle persistait dans sa résolution venait de finir. Chaque jour, elle s'attendait à de nouvelles et dernières questions. Ces questions, M. de Clerfons ne les faisait pas; le soir succédait au matin, le jour au jour, il semblait avoir oublié quelle promesse il avait demandée. Hermine ne cherchait pas non plus à la lui rappeler. Ne savait-elle pas que le jour était prochain où il lui faudrait accepter une explication décisive? A présent que Georges allait venir, quel besoin aurait-elle d'en précipiter le moment? Comme un rameur épuisé qui sent l'eau fugitive emporter son esquif vers une cataracte voisine, elle ne luttait pas et attendait, pour un suprême effort, que le péril l'enveloppât tout entière.

Ce qui se passait autour d'elle ne l'occupait presque plus. M. d'Ormeillan était parti, M. de Saint-Yves l'avait suivi; mais que les hôtes brillants de Clerfons disparussent l'un après l'autre, que lui importait! Elle pensait à un hôte encore invisible qui ferait cesser toute incertitude. M. de Bussac, cependant, resta le dernier. Celui-ci semblait éprouver pour Mlle de Neuvailler un attachement plus solide, Il était venu peut-être pour la nièce du marquis, il restait certainement pour l'aimable fille qui portait

si gracieusement le poids d'une si grande fortune. Des convenances de monde ne lui permettaient pas cependant de prolonger indéfiniment son séjour sous le même toit. Il pria le marquis de parler pour lui à Mlle de Neuvailler. Une altération profonde parut sur le visage de M. de Clerfons, mais, se remettant presque aussitôt :

« Bientôt, monsieur, vous aurez sa réponse, » dit-il.

Dès le lendemain, Hermine entendit le pas de son oncle sur le pont qui reliait le château à la tour du Chat. C'était la première fois qu'il y passait depuis l'entretien qui avait mis entre eux comme un mur de glace. Un frisson la saisit. Allait-elle avoir à soutenir l'assaut qu'elle redoutait? Le marquis entra, et lui fit part de la demande que M. de Bussac l'avait chargé de porter à sa pupille.

« N'oubliez pas que vous êtes libre, ajouta-t-il.

— Répondez-lui ce que vous avez répondu à M. de Blamont, mais plus doucement, » dit-elle d'un air gai.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du marquis; il la regarda une minute avec attendrissement, comme s'il eût eu une autre question à adresser à Hermine; mais il se tut; Hermine n'ajouta rien, et M. de Clerfons sortit.

Après le départ de M. de Bussac, tout rentra dans le silence à Clerfons. Plus de fêtes, plus de cavalcades; les chiens inoccupés hurlaient dans le chenil. Gondebaud oubliait quelquefois de retirer ses lignes, secouées par le poisson; Mlle de Neuvailler était sa

constante préoccupation. Chaque soir, au Presbytère, il en parlait à la belle Suzon, qui répondait en chantant :

« C'est le marquis de Clerfons tant qu'il vous plaira, disait-elle, mais Mlle de Neuvailler est une femme.... la partie est égale.

— Oubliez-vous que notre beau cousin est féru? C'est vous qui l'avez dit.

— Le notaire de Laignes et le lieutenant de gendarmerie de Châtillon ne l'étaient-ils pas de votre humble servante ! L'un a croqué son étude gaiement avec les demoiselles de Paris, l'autre a quatre enfants. »

Quand il ne vit plus personne à Clerfons, le marquis respira. Cette tendresse à laquelle Hermine faisait allusion dans ses lettres éclatait en mille délicatesses silencieusement accomplies. Un soir, après une assez longue absence de Médéric, et en rentrant d'une promenade dans les bois, elle trouva dans sa chambre les objets familiers qui avaient appartenu à sa mère. Elle se crut d'abord le jouet d'une illusion : là était la vieille boîte à ouvrage usée par d'honnêtes services ; là, les quelques livres qu'Adrienne ouvrait pour y puiser la santé de l'âme, la consolation de l'esprit ; ils étaient tous à leur place, dans une petite bibliothèque qui datait des jours lointains où Mlle Haudebert était jeune fille, sous un tapis fané par le temps sa main rencontrait le modeste piano que Wilfrid lui avait donné un jour de fête, puis deux jolis flacons, cadeau d'une amie, et tour à tour ces quelques bagatelles qu'elle aimait,

modeste parure d'une chambre où les meilleurs sentiments étaient enseignés par la bouche la plus caressante. Chaque chose était à sa place, chaque petit meuble dans son coin. Émue jusqu'aux larmes à la vue de ces chers souvenirs de son enfance, Mlle de Neuvailler apprit que Médéric les avait recueillis à Morlaix par ordre du marquis.

« Comment vous exprimer ma reconnaissance? dit-elle à M. de Clerfons... Ah! qu'il serait facile de vous aimer, si vous vouliez!

— Essayez, » répondit le marquis doucement.

Hermine se sentit attendrie jusqu'au fond du cœur par ce seul mot. Ce n'était plus la voix âpre du vent qui gronde, c'était le murmure d'une eau plaintive. Pourquoi rougit-elle, cependant? Le regard voilé du marquis venait de lui faire baisser les yeux. Pourquoi cette mélancolie sans bornes qu'exprimaient alors ceux de M. de Clerfons? Pourquoi tout à coup ce trouble dans son cœur? Qu'avait-il dit? qu'avait-il fait? Pourquoi, lorsqu'elle allait se jeter dans ses bras, ce mouvement involontaire qui la fit s'arrêter? Elle eut alors comme un vague et rapide sentiment d'un danger nouveau : mais Hermine ne voulut pas le voir et en repoussa même la pensée. Restée seule, elle s'assit devant le piano, qu'elle n'avait pas ouvert depuis quelque temps, prit au hasard un cahier de musique et chanta.

La nuit vint. Oublieuse des mélodies qu'elle avait sous les yeux, elle se rappela un air allemand d'un vieux maître, où la tristesse des choses infinies s'exprime par des accords d'une harmonie céleste.

Elle en avait appris le rhythme et les paroles en quelque sorte sur les genoux de sa mère, et l'avait négligé dequis un long temps. Tout à coup cet air jaillit du fond de son cœur, et les notes enflammées s'envolèrent par groupes ailés. Ainsi que cela lui arrivait souvent pendant la tiède saison, sa fenêtre était ouverte. Les étoiles scintillaient an ciel; un vent doux faisait passer dans l'air mille rumeurs confuses. Lasse de chanter et comme brisée par la violence de l'émotion qui s'exhalait de sa poitrine, Hermine passa sur le balcon. L'ombre sereine s'étendait sur les ruines de Clerfons. Abritée derrière un rideau flottant de chèvrefeuilles et de liserons, elle ne vit rien d'abord que la nuit étoilée et les profondeurs indécises de l'horizon où une longue bande d'un noir plus foncé indiquait l'endroit où commençait la forêt. Pas une lumière dans la tour du Chat, dont la nuit augmentait confusément la masse et la hauteur. Puis les yeux de Mlle de Neuvailler s'habituant à ces ténèbres transparentes, elle distingua debout, à l'angle d'un mur, une forme humaine renfermée dans une immobilité muette. Une douteuse clarté lui en fit lentement et peu à peu reconnaître les contours. Nul autre que le marquis n'avait cette haute taille, nul autre que lui cette attitude imposante. Ah! c'était bien lui! Il quitta le pan du mur contre lequel il s'appuyait, leva la tête vers le balcon où Hermine n'osait plus remuer et d'où ne sortait plus aucun son, et s'éloigna d'un pas lent. Quelques minutes elle entrevit au milieu de l'ombre la silhouette noire de M. de

Clerfons qui s'enfonçait dans le dédale des ruines, puis tout s'effaça, et elle n'entendit plus que le bruit de quelques pierres qui s'écroulaient sous ses pieds.

Que faisait-il là, si près d'elle, attentif et silencieux? Ce même trouble qui l'avait agitée quelques heures auparavant sempara d'elle. Se pouvait-il que la vérité se fût montrée dans cet éclair? Elle, la fille de Wilfrid! Était-ce bien possible? Ce cœur si gonflé d'orgueil, si implacable dans son esprit de domination, si altier, si ferme, avait-il donc une fissure par où l'amour pût passer encore? Et pour qui, grand Dieu! « Ah! ce serait le dernier coup, » murmura-t-elle. Et, comme un voyageur qui côtoie un abîme plein de rumeurs menaçantes et de brouillards flottants, Mlle de Neuvailler ne voulut pas voir au fond du gouffre.

Le lendemain, vers midi, Hermine entra tout effarée chez M. de Maupert. Elle était sans haleine et sans voix.

« Qu'est-ce? s'écria la belle Suzon.

— Il arrive! repartit Mlle de Neuvailler.

— Qui? M. Georges?

— Eh oui! à tout hasard je lui ai donné votre nom; c'est au Presbytère qu'il descendra, j'imagine, bien qu'il ait un ami dans le pays, du côté de Larrey. Ah! j'ai eu peur d'un premier choc!

— Et quand attendez-vous M. Humfrey? demanda Raoul.

— Sa lettre m'est parvenue tout à l'heure; il n'avait son congé que depuis la veille. Il s'arrêtera

peut-être un jour ou deux à Paris.... Avant la fin de la semaine, il sera ici certainement.

— Faut-il que je monte à la tour du Chat?

— Non, s'écria la meunière; le hasard a tout fait, laissez faire le hasard!

— Mon enfant, reprit Gondebaud, si le hasard fait mal les choses, comptez sur moi; nous serons deux contre le marquis. »

A quelques jours de là, un soir, par un temps de brume et dans l'épaisseur du bois, le marquis rencontra un jeune homme de bonne mine qui marchait d'un pied ferme et rapide; le sentier qu'il suivait était étroit. A la vue du marquis et des piqueurs, ce jeune homme s'arrêta, et, s'adressant à celui qui paraissait le chef de la bande :

« Monsieur, dit-il, j'ai quitté la route étourdiment et je cherche Larrey. Je n'avais, m'a-t-on dit, qu'à traverser une colline et deux vallons, et voilà quatre heures que je marche.... Si, comme je le crois, je me suis égaré, vous plairait-il de me remettre dans mon chemin?

— Faites mieux, répondit le marquis; vous êtes à trois heures au moins de Larrey, la route est impraticable la nuit; de plus, voici la pluie qui commence à tomber. Venez chez moi; un de mes gens va vous donner son cheval, et demain vous serez libre d'aller où l'on vous attend. »

L'invitation était faite d'une voix cordiale; de plus on entendait sur les feuilles ce léger bruit continu de l'eau qui tombe en gouttes fines et serrées.

« Monsieur, je vous remercie et ne mets point de

façon à vous avouer que vous me tirez d'un grand embarras, » dit le voyageur.

Le marquis fit un signe de la main; un piqueur sauta à bas de son cheval et en présenta les brides au jeune homme, qui se mit en selle.

« Vous le voyez, la route est détestable, poursuivit le marquis; cependant, si un temps de galop ne vous fait pas peur, nous en essayerons.

— A votre aise, » répondit le jeune inconnu qui suivit le marquis.

Au bout d'un quart d'heure on aperçut, vaguement estompée derrière un rideau de pluie, la tour du Chat debout sur la colline. Le marquis ôta son chapeau.

« Monsieur, dit-il, je suis le comte Robert de Neuvailler, marquis de Clerfons, et voici Clerfons.

— Ah! monsieur le marquis de Clerfons! s'écria le voyageur d'une voix émue.

— Lui-même, » répliqua le marquis.

En ce moment, et comme un élan de leurs chevaux les rapprochait de la cour d'honneur, une fenêtre s'ouvrit sur la large façade du château, et une figure de femme s'y montra, éclairée par la flamme d'une bougie que le vent faisait trembler.

L'inconnu la vit et sauta par terre subitement.

« Holà! quelqu'un! » cria le marquis.

Deux valets sortirent du château portant des torches. La pluie avait cessé de tomber. La tête couverte d'une mante, Mlle de Neuvailler se pencha sur l'appui de la fenêtre pour voir quel hôte la nuit envoyait à Clerfons. Presque aussitôt elle se rejeta en arrière avec un mouvement de terreur.

« Dieu ! c'est lui ! » murmura-t-elle.

Que n'aurait-elle pas donné pour courir au-devant de Georges, les bras ouverts ! Un invincible effroi la retint à sa place. Ainsi, ce hasard que la belle Suzon invoquait avait été le plus fort. Seul il amenait Georges à Clerfons, et c'était le marquis lui-même qui s'était fait son guide ! Il avait suffi à Mlle de Neuvailler d'un seul regard jeté sur M. de Clerfons pour lui donner l'assurance qu'il ne savait rien. Aurait-il eu ce visage impassible s'il avait soupçonné à quel homme il offrait l'hospitalité?

Elle se jeta brusquement devant une glace. Le bouleversement de ses traits l'effraya. « Mais s'il me voit ainsi, il devinera tout ! » reprit-elle. Mille pensées se croisaient dans son esprit tandis qu'elle trempait ses joues et son front dans l'eau pour en chasser le feu qui les dévorait. Tout à coup on vint l'avertir que le dîner était servi.

« Je descends, » dit-elle.

Une prière mentale lui fit joindre les mains ; puis elle suivit le domestique, à demi brisée. Elle voyait à peine ; les pulsations de son cœur étaient si violentes qu'elles l'étouffaient. Elle s'arrêta un instant auprès de la porte derrière laquelle Georges et M. de Clerfons causaient, et entra. Le regard de Georges croisa le sien.

« Un voyageur égaré que j'ai rencontré, » dit le marquis avec une nuance d'ironie qui n'échappa point à Mlle de Neuvailler.

Hermine salua le jeune homme sans répondre.

Georges comprit qu'il avait bien fait de se taire et qu'il devait continuer à ne pas parler.

La conversation commencée à table fut continuée sur une terrasse d'où la vue dominait une vaste étendue de pays. Un léger vent avait en une heure balayé le ciel; un doux frémissement de feuillage, auquel se mêlait par intervalles le chant de la rainette des marais, remplissait l'air où flottaient ces vagues senteurs qui suivent les pluies d'été. L'embarras des premiers instants s'était dissipé; Hermine se remettait petit à petit. L'hôte de Clerfons parlait en homme qui a beaucoup voyagé, et voyagé avec fruit. Sa parole était vive et colorée. Par le tour de son esprit il paraissait plaire au marquis. Celui-ci s'étonnait seulement que l'étranger ne songeât pas encore à se faire connaître.

Des souvenirs de chasse traversèrent la conversation.

« Aimez-vous cet exercice? demanda M. de Clerfons.

— Beaucoup, répondit Georges étourdiment.

— S'il en est ainsi, nous nous reverrons, et je vous ferai parcourir nos forêts; la grosse bête n'y manque pas. »

L'invitation était franche et voulait une franchise égale. Le marquis n'ignorait pas en outre que le voyageur qu'il avait rencontré dans les bois se rendait à Larrey. Un mouvement de loyauté poussait Georges à répondre résolûment, et il ouvrait la bouche, lorsqu'un regard suppliant d'Hermine, un regard rempli d'angoisse le fit hésiter.

« Eh bien ! dit-il d'une voix qui n'était plus aussi nette, si vos gardes détournent un sanglier, veuillez m'envoyer un mot chez M. de Nogent, à l'adresse de Georges Richard.

— Georges Richard, c'est bien, » dit M. de Clerfons.

Georges baissa les yeux. Une de ces capitulations de conscience, dont les caractères les plus droits et les plus fermes peuvent quelquefois accepter les humiliations sous l'empire de circonstances exceptionnelles, venait de lui faire commettre le premier acte dont sa délicatesse eût à rougir.

« Hermine, qu'avez-vous? s'écria tout à coup M. de Clerfons dont le regard venait de s'arrêter sur Mlle de Neuvailler.

— Rien.... J'ai eu froid tout le jour, » répondit-elle.

Le baron de Maupert entra.

« Ah ! si c'est ainsi le premier jour, que sera-ce demain? » pensa Hermine.

Elle laissa Georges auprès du marquis, et entraînant Raoul dans une pièce voisine, elle lui raconta ce qui venait de se passer.

« J'ai failli perdre connaissance tout à l'heure, poursuivit Hermine. Ah ! ce silence, ce mensonge est la plus grande preuve d'amour qu'il ait pu me donner !... Une fois, son cœur a été plus fort que sa conscience. Pour que la mienne ne me reproche rien, dites-moi que je n'ai pas eu tort de céder au premier mouvement de la peur.

— Et que pouviez-vous faire? Un mot dans cette

maison, c'eût été une étincelle sur un baril de poudre. Ce sentiment de crainte auquel vous avez obéi, c'est peut-être une inspiration d'en haut. Que sait-on? En le voyant chaque jour, dans l'intimité, peut-être mon beau cousin s'habituera-t-il à l'aimer. Les traits de Georges préviennent en sa faveur. Si ce miracle s'opère, les choses que nous regardions comme impraticables il y a deux mois s'arrangeront toutes seules, petit à petit. Espérez, mon enfant.

— Quel réveil un jour! » murmura Hermine en frissonnant.

On se sépara vers minuit. M. de Clerfons était enchanté de son hôte.

« Si je n'étais bien sûr de ne pas le connaître, dit-il, je croirais l'avoir rencontré déjà. »

Le lendemain, Georges prit congé du marquis au point du jour. Hermine était debout derrière sa fenêtre; il vit le mouvement léger de la mousseline dont elle écartait un coin.

« Au revoir! lui cria M. de Clerfons.

— Au revoir! » répondit Georges; et il descendit lentement la colline.

VII

L'ami qui attendait Georges à Larrey fut mis au courant de l'aventure. M. de Nogent était un con-

disciple, un élève de l'École polytechnique engagé dans l'industrie et qui s'occupait de hauts fourneaux. Il connaissait le marquis de réputation.

« Je ne sais pas de plus galant homme, dit-il ; j'ai eu affaire à lui pour une délimitation de bois ; il m'a laissé maître de juger la question et l'a fait avec une rare courtoisie. Auprès d'un tel homme, la dissimulation est plus difficile parce qu'elle apporte plus de remords, mais ici tu ne t'appartiens pas. Tu n'a pas le droit de compromettre l'avenir de Mlle de Neuvailler aussi longtemps que tu n'auras pas son assentiment.

— Ainsi, à ma place, tu aurais agi comme je l'ai fait?

— Oui.

— Il faut alors que tu m'aides à jouer mon rôle. Je dois être à Larrey ce que je suis à Clerfons. Quant à la profession de Georges Richard, si tu n'y vois pas d'inconvénient, il sera ingénieur. J'ai trois mois à te donner, et ce que je sais bien, c'est que je ne quitterai pas le pays sans être le mari d'Hermine. »

Georges se rendit à Clerfons le jour suivant, n'y trouva pas le marquis et laissa son nom. Vers la fin de la semaine, on vit paraître M. de Clerfons à Larrey. Une bande de sangliers avait pris ses cantonnements dans une partie montueuse des bois : il s'agissait de les attaquer le lendemain.

« Puis-je compter sur vous, monsieur, et sur M. de Nogent? » dit-il.

Georges accepta avec empressement ; mais la voix

lui manqua pour demander des nouvelles de Mlle de Neuvailler. Le marquis visita en détail l'établissement de M. de Nogent.

« Vous avez affaire à un profane, dit-il d'un air de belle humeur ; je me connais mieux en chiens et en chevaux qu'en métallurgie. »

La conversation fit voir au contraire que Georges Richard était au fait de la question.

« Çà ! vous êtes donc ingénieur? reprit le marquis.

— Un peu, répondit Georges, mais l'expérience a plus fait pour moi que l'étude.

— L'expérience, à votre âge?

— J'ai parcouru en Angleterre et en Suède des établissements où j'ai vu mettre en pratique des procédés qu'on pourrait, j'imagine, appliquer heureusement ici ; mon ami m'autorise à en faire l'essai.

— Faites ; un jour vous vous adonnerez à la science, le lendemain appartiendra à la chasse : j'ai votre promesse. »

On attaqua les sangliers; Georges eut la chance d'en abattre deux lancés à pleine course, une laie et son marcassin. Le marquis le félicita :

« Ce n'est pas votre coup d'essai, j'imagine? dit-il.

— Oh ! non, j'ai déjà tué des élans et des ours en Lithuanie, des buffles dans les Indes et des pumas au Brésil.

— Excusez-moi, monsieur, repartit gaiement le marquis, je n'ai ici à vous offrir que ces pauvres bêtes, et, par les temps de neige, quelques loups. »

L'ingénieur plaisait décidément au marquis. Il

avait pour lui ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue et dont tout le monde a subi un jour l'empire illogique et irrésistible; mais, par un tour particulier de son esprit, M. de Clerfons voulut le soumettre à différentes épreuves, comme s'il eût été désireux de trouver le défaut de cette nature si bien trempée. Séance tenante, il pria Georges de chasser à courre.

« Médéric, dit-il, a détourné un cerf dix cors.... il nous fera voir du pays. Vous plaît-il de galoper à sa poursuite ?

— Volontiers, » répondit Georges, qui coucha au château.

Le cerf, vigoureusement poussé, prit les grands partis; trois relais de chiens furent tour à tour lancés et distancés. Le cerf se forlongea en plaine. Georges tomba, sur la lisière d'un bois, au milieu de trente chiens qui venaient de perdre la voie. Il mit pied à terre et releva le défaut.

« Bravo! » s'écria le marquis.

La voie empaumée, Georges partit à fond de train. Toute la meute hurlait à plein gosier. Au bout d'une heure, on chassait à vue. L'ingénieur, M. de Clerfons et Médéric arrivèrent seuls à l'hallali; encore Georges y arriva-t-il le premier.

« Servez la bête, monsieur! » lui cria le marquis en lui tendant une carabine.

Le soir venait, Georges n'avait pas quitté la selle pendant dix heures.

« Voilà ce qui s'appelle un cavalier, » dit le marquis, dont la main caressait *Grain d'orge*.

Les relations les plus intimes s'établirent entre Larrey et Clerfons. Après l'avoir mené au galop à travers bois, un jour le marquis fit entrer Georges dans la tour du Chat et lui présenta un fleuret.

« Je ne sais rien qui délasse de l'équitation comme l'escrime, » lui dit-il.

L'assaut fut rude. C'était encore une épreuve.

« Ah! vous avez la main plus rapide et le jeu plus serré que mon vieux Médéric, s'écria le marquis, fier d'un coup heureux.

— Je ferai mieux un autre jour, » répondit Georges tranquillement.

M. de Clerfons était dans le ravissement; dans la soirée, il prit Mlle de Neuvailler à part:

« Voilà un singulier ingénieur, dit-il; il cause comme un touriste, je ne serais même pas étonné qu'il eût fait le tour du monde; il a vu le feu je ne sais où, il franchit sans broncher des clôtures de six pieds, il chasse comme s'il n'avait fait que courre le renard depuis son enfance; l'autre jour, il résout une question héraldique à propos d'une pierre blasonnée qu'il a découverte dans nos ruines; de plus, il manie l'épée comme un homme qui aurait été à l'école de Saint-George.... ce qui ne m'a pas empêché, pour le dire en passant, de le toucher un peu.... Hier matin, il glisse une balle dans le fusil d'un garde et traverse le corps d'une buse perchée sur un arbre presque hors de portée.... Il faudra que je lui fasse monter *Grain d'orge*. »

L'idée fit sourire le marquis; puis, soupirant:

« Ah! reprit-il, si j'avais eu deux ou trois mille

compagnons de cette trempe en Vendée, mon roi ne serait peut-être pas hors de France! »

M. de Clerfons avait eu, à deux ou trois reprises, mais sans s'y arrêter, l'idée de relever le donjon du château. La présence d'un ingénieur si plein de ressources lui rappela cette fantaisie. Un jour il l'entraîna du côté des ruines, et après lui avoir développé son projet :

« Pensez-vous que cette réparation soit possible? dit-il.

— Tout est possible, » répondit Georges.

Le marquis se frotta les mains.

« Voilà qui est parler !... reprit-il ; donc vous donnerez des conseils aux maçons du pays.... ce sera superbe.... la tour du Chat ne sera plus qu'une petite fille auprès de sa grand'mère. Voyez les fondations qui sont au ras du sol, elles mesurent sept mètres d'épaisseur.... il y avait, les unes au-dessus des autres, une série d'énormes salles voûtées comme à Coucy, et, tout en haut, une tourelle d'où la chronique rapporte qu'on découvrait quinze lieues de pays. »

Mlle de Neuvailler suivait des yeux la promenade du marquis et de Georges autour des fossés.

« Il me semble, se disait-elle, qu'il lui parle comme il n'a jamais parlé à personne.... M. de Maupert aurait-il raison? »

Il arriva un moment où Georges devint l'hôte de M. de Clerfons beaucoup plus qu'il n'était celui de M. de Nogent. Larrey ne le voyait presque jamais. Il y demeurait vingt-quatre heures ou deux jours,

après quoi il retournait au château. La belle Suzon, qui chantait les louanges de Georges, estimait que pour un début les choses ne marchaient pas mal.

« C'est vrai, disait Raoul ; seulement le cap des Tempêtes n'est pas franchi ! »

C'était à doubler ce cap redoutable que Mlle de Neuvailler pensait continuellement. En attendant, elle s'habituait à voir Georges presque tous les jours. Si elle n'était que bien rarement seule avec lui, elle le rencontrait à la dérobée quelquefois, et cela lui suffisait pour savoir qu'il pensait comme elle à ce moment terrible. Quelque temps craintive comme ces petits oiseaux qui dérobent les miettes répandues sur un balcon et s'échappent à tire-d'aile au moindre bruit, elle prit plus de courage à mesure qu'elle voyait Georges davantage. Pourquoi d'ailleurs ne lui permettrait-elle pas ce qu'elle avait permis à M. de Charolles et à M. de Flins? M. de Clerfons ne l'accueillait-il pas avec une bienveillance plus marquée chaque jour ! Quel obstacle y avait-il donc à ce qu'elle se promenât dans le parc à son bras ou qu'ils s'aventurassent ensemble, et à cheval, dans les bois? Il ne s'agissait que de le faire une première fois et tranquillement. Elle s'y hasarda, et le marquis ne le trouva pas mauvais. Hermine dessinait un peu ; l'ingénieur maniait le crayon habilement. Elle lui avait fait voir ses esquisses en présence de M. de Clerfons avec ce mélange singulier d'audace et de supercherie dont les natures les plus sincères donnent des exemples. C'était presque autoriser l'ingénieur à lui offrir des conseils. C'est

ce qu'il fit, et Mlle de Neuvailler les accepta. A partir de ce moment, lorsque M. de Clerfons les apercevait au bord de l'eau, ou dans quelque coin de bois occupés à dessiner, il les saluait de la main et ne les dérangeait pas.

Un matin Georges était auprès d'Hermine adossé contre un arbre, les bras croisés, la tête inclinée sur la poitrine; assise sur un quartier de roche, Mlle de Neuvailler laissait immobile la main qui tenait le crayon. Un ruisseau coulait à ses pieds; moins plaintif était le bruit de l'eau que le triste sourire répandu sur ses lèvres. Georges la regardait:

« Ah! je ne vous reconnais plus! lui dit-il tout à coup.

— Je ne me reconnais pas moi-même, répondit Hermine avec un air d'accablement; oui, quand je lisais les lettres où vous m'annonciez votre prochaine arrivée, je me croyais déterminée à tout braver, et tout à présent me trouble et m'inquiète.... On n'est jamais vaillante devant un tel homme!

— Est-ce bien vous qui parlez.... vous, Hermine? » s'écria Georges avec l'accent du reproche.

Hermine releva la tête:

« Me faites-vous un crime de cette hésitation? reprit-elle; est-ce à vous de me dire que j'ai manqué de courage? Vous savez bien que je ne reculerai pas; c'est la force d'avancer qui me manque. Faut-il vous rappeler que j'ai vu au fond du cœur de M. de Clerfons?... Il y porte deux blessures sur lesquelles la cicatrice ne se fait pas.... Dois-je vous

dire quels noms y sont inscrits?... L'une s'appelle Wilfrid.... l'autre s'appelle Louise!... Au lieu de me blâmer de cette angoisse où mes jours s'écoulent, vous devriez bien plutôt me plaindre! Deux coups ont transpercé le marquis d'outre en outre: l'orgueil même n'a pas su l'en guérir, et c'est moi qui dois le frapper du plus inattendu.... Messagère de douleur, il faut que ma main verse du feu sur cette double plaie toute saignante encore! Et vous me criez: « Hâtez-vous! » Mais, Georges, quel âge avons-nous donc? Comptez-vous si peu sur l'avenir, sur la foi que je vous ai jurée, sur votre constance même, que vous soyez si plein d'impatience? Que craignez-vous? Allez, je ne faillirai pas.... seulement laissez-moi maîtresse de choisir l'heure fatale où je dirai qui vous êtes à cet exilé de la vie. Ce jour-là je n'hésiterai plus, et en lui disant: Voilà Georges Humfrey! j'ajouterai: Je l'aime!

— Hermine, pardonnez-moi, jamais une seconde je n'ai douté de vous.... Ne sais-je pas qui vous êtes et ce que vous valez?... Ah! si j'avais pu l'oublier, oserais-je vous parler comme je le fais? Mais, songez-y.... suis-je libre de rester longtemps dans ces campagnes où rien ne me retient que vous? Un ordre ne peut-il pas demain m'en arracher, et pour combien de temps? le sais-je? Me faudra-t-il partir pour des rivages inconnus avant de nouer entre nos existences un lien indissoluble?... Non, je ne doute pas de l'avenir, j'aurai la force d'attendre, et je crois mon cœur assez fort pour accepter les plus longues épreuves et brûler sans relâche des mêmes

feux!... Mais faudra-t-il vous laisser encore à l'ombre de cette tour du Chat dont la masse noire semble toujours prête à vous ensevelir? Ne vous aurais-je revue que pour vous perdre?

— Est-ce me perdre que compter quelques jours passés loin de moi? Vous ai-je cru perdu quand une voile vous emportait à mille lieues de tout ce qui vous aimait?

— C'est qu'alors nous étions libres et que l'obéissance à des êtres sacrés qui nous imposent des devoirs, c'est encore un lien. Maintenant cette incertitude qui nous enveloppe n'est-elle pas empoisonnée par une dissimulation dont chaque jour augmente le poids? Ce mensonge, qu'une heure de faiblesse nous a imposé, et dans lequel nous persévérons l'un et l'autre, ne vous fatigue-t-il pas outre mesure? Comment peut-il le supporter, ce cœur que j'ai connu si noble, si dédaigneux de la ruse?

— Eh! croyez-vous que, rentrée dans la solitude, je n'en rougisse pas?... Quand je vivais dans l'honnête et pure plénitude de ma franchise, jamais personne n'aurait pu me faire supposer qu'une telle humiliation pût m'être un jour réservée.... Mais lorsque je vous ai vus l'un et l'autre sous les murs de Clerfons, vous ramené par lui, quand cette pensée m'est venue, que des deux hommes que j'avais devant moi, l'un s'appelait Robert de Neuvailler et l'autre Georges Humfrey.... le rival de Rodolphe en face du fils de Louise, et près de qui?... ah! le frisson m'a prise! et du premier coup j'ai cru que j'allais

mourir.... Une seule force m'est restée, la plus misérable.... Je vous ai supplié de vous taire!

— Que de fois n'ai-je pas regretté ma soumission en sentant la rougeur me monter au visage! Hier encore, j'étais seul avec lui.... j'ai failli parler....

— Grand Dieu!

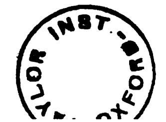
— Mais ne faudra-t-il pas qu'un jour je le fasse?... »

Hermine regarda autour d'elle, et d'une voix étouffée :

« Un jour, oui, mais plus tard!

— Et qu'importe que ce soit aujourd'hui ou demain? que craignez-vous? Votre mère n'a-t-elle pas uni nos mains entre les siennes? N'est-ce point assez de son consentement et de celui de votre père bien-aimé? Si M. de Clerfons vous repousse, ne suis-je pas là?... N'avez-vous plus assez d'amour, plus assez de foi pour me confier votre destinée? En somme, je le connais à peine ce terrible marquis, et si je le connais, c'est par le mal qu'il a fait aux miens. Son épée ne s'est-elle pas abreuvée du sang de mon père? Quels ménagements lui dois-je? Il a été la menace vivante de nos deux familles.... Il a proscrit le père, il enchaîne la fille.... c'est trop!... Vous avez ma parole, vous avez mon cœur.... Pourquoi hésitez-vous?

— Pourquoi? Étiez-vous là quand ma mère pleurait? Allez, j'ai vu ces larmes intarissables qu'elle cachait à mon père!... On ne se console pas aisément d'être repoussé par ceux-là mêmes dont on a pris le nom. C'est presque un vol qu'on leur fait....



Il y a là comme une usurpation qui choque les âmes délicates.... On peut en accepter les conséquences, mais c'est après avoir tout fait pour les éviter, et encore en souffre-t-on jusqu'à la fin, jusqu'à la mort! Ne me demandez donc pas d'oublier les longues tristesses des êtres sacrés auprès de qui j'ai grandi. Si fort, si impérissable que fût leur amour, il n'a jamais pu en effacer la trace. L'ombre de cette tristesse a couvert mon berceau. Vous avez vu, n'est-ce pas, ces grands arbres que le soleil couchant frappe de ses rayons? A leur cime tout est lumière, à leur pied c'est la nuit: ainsi était leur vie!

— Me condamnez-vous à croire que si M. de Clerfons reste implacable, vous ne serez jamais à moi?

— Non, il n'est pas de douleur que je ne brave pour appartenir à celui qui m'a été fiancé; mais si un jour, appuyée au bras de M. de Clerfons, je pouvais librement vous offrir ma main, ce jour-là serait béni entre tous les jours ... Si ce bonheur m'est refusé, je veux du moins n'avoir rien épargné pour m'en rapprocher.

— Il faut donc que j'attende encore?

— Si c'est un sacrifice, je vous le demande.

— Songez qu'un marin ne s'appartient pas.... Cet ami chez qui je suis descendu et qui consent à faire de moi un ingénieur, ne s'étonnera-t-il pas, à la fin, de ce long mystère?... Ah! pour ma vie entière, je ne voudrais pas que votre nom fût prononcé avec un sourire!... Lui-même me disait l'autre jour que

les plus adroites manœuvres étaient les plus simples, les moyens les plus habiles, les plus nets.... Cette occasion heureuse que vous attendez viendra-t-elle?

— Ah! rassurez-vous.... il y a des explosions qu'on n'évite pas.... Une heure que je redoute et qui décidera de ma vie ne peut être bien éloignée.... Je retrouverai pour en soutenir le choc cette énergie que vous me reprochez d'avoir perdue.... Dieu veuille alors qu'il n'y ait point de victime.... ni vous ni lui! »

Hermine s'était levée.

« Si maintenant, pour vous prouver combien je suis toute à vous, il faut vous engager ma parole que tout sera fini avant votre départ, je vous la donne. »

Mlle de Neuvailler ne disait pas à Georges que cette hésitation où il la surprenait provenait surtout d'une crainte vague qui l'obsédait. Si elle avait écarté violemment cette pensée que M. de Clerfons nourrissait pour elle d'autres sentiments que ceux qu'il avouait, elle ne réussissait pas à s'en affranchir; il suffisait d'un mot pour l'y ramener. Certes ce n'était pas dans son esprit une certitude, mais le doute la troublait. Comme ces nuages rapides qui passent au-dessus des lacs et font courir leur ombre à la surface des eaux limpides, ces souvenirs laissaient leur trace en elle. Enivrée par la présence de Georges, elle pouvait, une heure, un jour, oublier cette inquiétude; le nuage revenait sans cesse et l'ombre se faisait. Ce n'était pas à la légère que

Mlle de Neuvailler avait pris l'engagement qui fixait un terme à l'impatience de Georges; elle-même sentait le besoin de sortir d'une position qui froissait sa loyauté à un degré qu'elle n'avouait pas. De plus, elle commençait à redouter les hasards que pouvaient amener les longs tête-à-tête de M. de Clerfons et de son hôte. Une circonstance qu'elle ne prévoyait pas vint tout à coup en aide à sa résolution.

Un matin on vit reparaître à Clerfons M. d'Ormeillan, M. de Saint-Yves, M. de Flins; de nouveaux visages les accompagnaient. *Grain d'orge*, qui depuis quelque temps languissait dans l'écurie, avait fourni une longue traite le jour qui précéda leur arrivée. Accoutumée à deviner par les indices les plus fugitifs ce qui se passait dans l'âme du marquis, Hermine la sentait agitée par une tempête intérieure. Quel chasseur ne devine pas au frémissement des feuilles qu'un vent impétueux va s'abattre sur une forêt? Ce retour inattendu de M. d'Ormeillan et de ses amis avait une signification. Les chasses d'automne ne suffisaient pas à expliquer leur présence; cette présence répondait d'ailleurs à un état moral dont Mlle de Neuvailler avait appris à connaître les orages. Georges n'était pas alors à Clerfons, et le marquis ne parlait pas de l'envoyer chercher à Larrey. La pensée que le marquis avait conçu quelque soupçon sur la personnalité du faux ingénieur traversa l'esprit d'Hermine. Elle l'observa mieux. Rien ne vint la confirmer dans ses appréhensions. Son rôle de maîtresse de maison recommença. Elle pria

Gondebaud d'instruire Georges de ce qui se passait à Clerfons, et le fit supplier de ne rien compromettre par une imprudence.

« Qu'il reste à Larrey, disait-elle ; quelque chose me fait croire que cette explosion qu'il souhaite est prochaine. »

VIII

Peu de jours après, Mlle de Neuvailler fut avertie que le marquis désirait lui parler ; il l'attendait dans la tour du Chat. Bientôt elle se trouva dans cette même pièce où pour la première fois elle avait vu son oncle, lorsque M. de Maupert l'avait conduite du Presbytère à Clerfons. Le marquis se tenait debout devant la grande cheminée, la tête basse. Il lui montra du doigt un fauteuil et se mit à se promener lentement. Hermine sentit tout son sang se figer dans ses veines.

« Ah ! voici l'heure ! » pensa-t-elle.

Le silence de M. de Clerfons lui donna le temps de se remettre. Cette fois elle voyait le péril en face. La solennité de l'accueil lui en faisait comprendre l'imminence. Se roidissant contre le tremblement nerveux qui l'avait saisie, elle refoula sa timidité d'instinct au plus profond de l'âme et se sentit bientôt prête à la lutte. La promenade du marquis continuait toujours ; les sourcils agités par

le jeu des muscles commençaient à se rapprocher. Après qu'il eut fait quatre ou cinq tours, il s'arrêta. La lumière qui entrait par l'une des hautes fenêtres à vitraux l'enveloppait d'une auréole de feu qui rendait son aspect plus menaçant.

« J'ai quitté la chasse pour vous parler, dit-il enfin.... Ces messieurs battent les bois !... Leur présence à Clerfons ne vous dit-elle rien ?

— N'est-ce pas votre coutume d'avoir à Clerfons les gentilshommes du pays ? Ils étaient partis, ils sont revenus, c'est la seule chose que je comprenne, répondit Hermine.

— Ce n'est pas tout cependant ; mais avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous demander si vous avez gardé le souvenir de l'entretien que nous avons eu ensemble, il y a déjà quelque temps ?

— Je m'en souviens, et je me souviens aussi de ce que je vous ai répondu.

— Si j'ai tardé à reprendre la conversation au point où nous l'avons laissée, c'est que je voulais vous donner tout loisir de réfléchir au parti auquel vous paraissiez alors disposée à vous arrêter. Je suis votre tuteur et votre ami, Hermine ; à ce double titre, j'ai le droit de prêter à votre jeunesse l'appui de mon expérience. Il ne m'appartient pas de contraindre votre volonté, mais il m'appartient de vous dire : Songez à ce que vous êtes, songez au nom que vous portez.

— Je sais que je suis la fille de Wilfrid de Neuvailler....

— Et la nièce du marquis de Clerfons, ne l'oubliez pas.

— Et qui vous fait penser que je puisse l'oublier?

— Je ne pense pas, j'avertis. »

La voix du marquis devenait brève et cassante. Les répliques se croisaient et se heurtaient déjà comme des lames d'épée dans un combat.

« Aujourd'hui j'irai jusqu'au bout, pensa Hermine.

— J'arrive maintenant au sujet pour lequel je vous ai fait prier d'entrer ici, poursuivit le marquis; il s'agit de votre mariage, mademoiselle. Je ne vous l'impose pas; mais vous êtes dans un âge où il faut y penser, et même en vous en parlant vais-je, il me semble, au-devant de vos désirs. Lorsque la compagnie qui était au château, il y a quelques mois s'éloigna, M. de Bussac seul m'avait fait l'aveu de ses prétentions. Aujourd'hui M. d'Ormeillan, M. d'Airelles, M. de Saint-Yves sont revenus. Ils me pressent de m'expliquer. Que faut-il que je réponde? M. d'Airelles est de bonne noblesse, bonne et adroite; sa maison se rallie volontiers aux divers pouvoirs que le caprice des révolutions impose à la France; elle en tire de l'influence si elle dédaigne le renom. M. de Saint-Yves passe pour jouir d'une immense fortune.... nous vivons dans un temps où bien des gens tiennent cet avantage en grande estime, sans s'inquiéter beaucoup des sources où on l'a puisée. La famille de M. d'Ormeillan a le génie de l'intrigue; son représentant est en passe de monter aux plus hautes fonctions. Faut-il vous par-

ler de M. de Charolles? personne ne s'habille mieux. On dit qu'il est quelque chose dans l'État. De M. de Flins? il ne quitte pas les champs de course. Les jockeys et les grooms de ces messieurs assurent que c'est un parfait gentleman! Autrefois il y avait des gentilshommes dans le royaume de France. On a changé tout cela. Les autres que je ne vous nomme pas vont de pair! »

Le marquis mâchait les mots; les syllabes tombaient une à une, tantôt sourdes, tantôt sonores, comme des balles sur un toit. Il venait de reprendre sa promenade à travers la chambre, frappant la dalle d'un pied nerveux, la taille haute, les cheveux rejetés en arrière. A intervalles inégaux il traversait la bande lumineuse qui coupait la grande pièce, puis s'enfonçait dans l'ombre lentement.

« Eh bien! vous aviez fait un choix, il me semble? reprit-il tout à coup; quelle réponse faut-il que je rapporte à ces messieurs?

— La même réponse que vous avez apportée à M. de Bussac; ma main ne va pas sans mon cœur. Or je n'aime aucun d'eux; si donc ces messieurs ne sont à Clerfons que pour moi, qu'ils s'en aillent! »

Ce n'était pas un rayon de soleil traversant un vitrail qui répandit subitement un voile de pourpre sur le visage du marquis.

« Mais alors, si vous ne les aimez pas.... que me disiez-vous donc? » s'écria-t-il.

Hermine rassembla tout son courage comme un soldat prêt à s'élancer sur la brèche.

« Je vous ai dit que j'avais fait un choix, reprit-elle, c'est la vérité.

— Un choix! vous avez fait un choix? »

Que la voix de M. de Clerfons avait alors de vibrations profondes! Quel changement dans ses traits! il respirait à peine; les lueurs les plus fauves, les plus douces clartés passaient tour à tour dans ses yeux.

« Mais parlez donc! dit-il enfin, vous voyez bien que j'attends!... »

Mlle de Neuvailler chercha à lui prendre les mains.

« M'aimez-vous assez pour tout entendre? reprit-elle.

— Ah! s'écria M. de Clerfons, qui devint livide, cet homme que vous aimez est-il donc de ceux qu'on n'ose pas avouer?

— Ne pas l'avouer, lui? Ah! vous me connaissez bien peu! l'être à qui j'ai juré d'unir ma vie n'a ni fortune ni titre, je le sais, mais il est digne de moi.... il s'appelle....

— Et que m'importe son nom! un homme de rien! interrompit M. de Clerfons en éclatant. Ah! vous êtes bien la fille de votre mère.... le sang des Haudebert ne pouvait pas mentir. »

Hermine se dressa d'un bond.

« Vous frappez une morte!... Écrasez-moi, mais taisez-vous! »

Le marquis cette fois était hors de lui.

Le vieil homme tout entier venait de reparaître :

« Çà! dit-il, je crois vraiment qu'on se révolte

ici ?... Est-ce que je l'ai connue, moi, celle qui s'appelait Adrienne! celle que.... »

Hermine ne lui donna pas le temps d'achever.

« Rien de plus ! pas un mot ! reprit-elle avec une véhémence qui bravait tout.... Encore une syllabe, et jamais je ne pourrai vous pardonner ! »

Elle se dirigea vers la porte comme une lionne que le fer d'un chasseur vient de toucher, l'ouvrit, et se retournant :

« Vous avez insulté la sainte femme qui n'est plus, dit-elle ; que Dieu vous garde à présent, monsieur le marquis. »

Mlle de Neuvailler venait de disparaître. Pour la première fois M. de Clerfons se sentait vaincu ; il lui semblait avoir vu l'ombre de Wilfrid, mais de Wilfrid transfiguré, avec une effrayante expression de hauteur et d'autorité. A ce visage désespéré que le jeune élève de l'École polytechnique avait fait voir lorsqu'au milieu des flammes et de la poudre d'une révolution, Robert brisait sans retour le lien fraternel qui les unissait, succédait chez sa vaillante fille une figure de marbre empreinte de la plus inexorable indignation. Elle aussi avait entre les sourcils le pli formidable de la race. Devant cette apparition subite, le marquis, frappé d'étonnement, ne trouva pas un mot. Tout à coup, avec cette incroyable puissance de perception qu'on acquiert dans les moments où toutes les facultés de l'âme sont mises en jeu par une secousse, il entendit malgré la distance un bruit sourd comme celui d'un corps qui tombe.

« Grand Dieu! qu'ai-je fait! » s'écria-t-il. Et il s'élança dehors.

En trois bonds il eut atteint l'appartement d'Hermine. Il la trouva couchée par terre dans sa chambre, pareille à un cadavre; elle n'avait même pas eu le temps de repousser la porte. Le marquis la souleva entre ses bras et appela à grands cris. Mlle de Neuvailler semblait morte : point de pouls, point d'haleine. Quand on accourut, elle était sur son lit; M. de Clerfons, près d'elle, s'efforçait de la rappeler à la vie. Il avait le visage ruisselant de larmes, qu'il ne sentait pas couler.

« Ah! je l'ai tuée! je l'ai tuée! » répétait-il sans cesse, et sans prendre garde à ceux qui l'entouraient.

Il comprenait alors au prix de quels efforts Hermine trouvait l'audace de lui résister. Épuisée par sa résistance même, mais fière jusqu'au bout, elle était tombée loin du géant. Pendant plus de deux heures elle resta sans mouvement, les membres rigides et froids comme de la pierre. Enfin elle rouvrit les yeux à demi, regarda auprès d'elle et aperçut le marquis à genoux, les traits décomposés, hagards, méconnaissable. Elle fit un geste d'effroi et porta les deux mains à son visage, comme si elle eût eu peur de le voir.

« Et c'est moi! ah! misérable! » murmura M. de Clerfons, qui s'éloigna.

Dans la soirée, Hermine se montra plus calme et comme anéantie par la violence même de la secousse. A la vue du marquis, qui venait de se rapprocher, elle tressaillit. Plus tremblant qu'elle, il

s'empara de l'une de ses mains qui pendait hors du lit.

« Si vous ne voulez pas que je meure, pardonnez-moi, » lui dit-il.

Hermine n'eut pas la force de lui résister ; sa main, qu'elle avait d'abord retirée, resta emprisonnée entre celles de M. de Clerfons, qui la porta timidement à ses lèvres. En ce moment ses regards tombèrent sur un médaillon que Mlle de Neuvailler portait souvent et qui s'était détaché de son cou. Il le ramassa, mais au moment de le cacher dans sa poitrine, une sorte de crainte l'en empêcha. C'était comme un vol qu'il faisait à celle qu'il venait de frapper d'un si terrible coup.

« Me le donnez-vous ? » dit-il alors en lui faisant voir le médaillon qui pendait au bout d'un ruban déchiré.

Le premier mouvement d'Hermine fut d'étendre la main comme pour le reprendre ; mais elle vit sur le visage du marquis une telle expression de chagrin qu'elle s'arrêta :

« Eh bien ! gardez-le, mais ne me faites plus de mal, » dit-elle avec la voix plaintive d'un enfant.

Robert se sauva emportant son trésor. Quand il fut seul dans la tour, il tomba sur un fauteuil, et couvrant le médaillon de baisers brûlants :

« Ah ! malheureux, je l'aime ! » s'écria-t-il.

Le son de sa voix le fit tressaillir ; il regarda autour de lui comme s'il eût craint d'être entendu. La solitude qui l'entourait fit passer un sourire désolé sur ses lèvres :

« Ah! reprit-il, il est une autre femme aussi que j'ai aimée.... Hélas! que suis-je devenu! »

Pendant toute la nuit une lumière brilla dans la tour du Chat. De ses fenêtres, Mlle de Neuvailler, tourmentée par l'insomnie, pouvait voir une ombre qui allait et venait derrière le vitrail flamboyant. Le marquis non plus ne dormait pas. Sa pensée s'enfonçait dans les souvenirs du passé, et n'osait pas interroger les ténèbres de l'avenir. A présent il savait qu'Hermine en aimait un autre. Certes, il en avait la conviction déjà depuis de longs jours, mais l'irréparable certitude il ne l'avait que depuis un petit nombre d'heures. Et celui-là vivait!

« Ah! si je le connaissais! » pensa-t-il. Mais quoi! irait-il fouiller dans ce cœur ennemi avec son épée, en arracher le souvenir de Mlle de Neuvailler et porter en trophée à celle qui lui avait été confiée ses mains rouges de sang? Non! non! il devait bien plutôt s'accoutumer à regarder son malheur face à face, en mesurer l'étendue et se bien convaincre que rien n'en diminuerait l'amertume. Renoncer à l'espoir de lui donner un jour le nom de Clerfons, ce n'était rien. Cet espoir, il ne l'avait jamais eu; mais s'habituer à l'idée qu'elle appartiendrait fatalement à un autre, là était l'horrible, l'impraticable! Devant un si grand désastre, il était sans énergie et sans volonté. A cette seule pensée que cela cependant serait un jour, le frisson de la mort le prenait. Tout ce qu'il avait eu de force, il l'avait employé à se taire. Quelles luttes contre lui-même! quels efforts pour déraciner cet amour qui l'avait surpris à un âge

où il devait se croire à l'abri de toute secousse! A l'époque où Hermine lui était apparue, n'était-il pas Robert le Loup, un terrible chasseur abrité dans sa tour comme une bête fauve dans son antre, un sauvage, un exilé mort à toute émotion? Aucune pulsation nouvelle avait-elle jusqu'alors gonflé cette poitrine muette comme un tombeau? Une nuit, cependant, nuit fatale, une porte s'était ouverte, et une jeune fille, confiée à son expérience, soumise à son autorité par le vœu d'une mère expirante, avait pris place à son foyer. En elle il avait retrouvé l'image d'un frère qu'il n'avait pas embrassé depuis d'interminables années. C'était comme un frais souvenir de son printemps qui le visitait, souvenir aimable et vivant, paré de toutes les grâces, revêtu de toutes les séductions. Quelque chose en lui avait remué; mais par quelle pente cette amitié funèbre tirée si brusquement de son sommeil s'était-elle transformée en amour? Un jour il en avait senti l'aiguillon, et ce jour-là il était trop tard pour l'arracher de la plaie. Cette découverte maudite, il la devait à M. de Blamont. De quelle fureur jalouse n'avait-il pas été saisi quand il le vit ramasser la fleur qui avait touché le corsage de Mlle de Neuvailler et la placer à sa boutonnière! Ah! qu'il s'était battu autrefois pour des causes plus futiles! Quelle haine tout à coup contre cet homme que la veille il ne regardait pas! Il se souvenait encore de la promenade nocturne qu'ils avaient faite autour des ruines de Clerfons. Oui, vraiment, il n'attendait qu'un mot pour lui rompre en visière.... Après le dé-

part de M. de Blamont, et délivré de cet ennemi, ne s'était-il pas lui-même pris corps à corps comme un lutteur qui cherche à tuer la bête féroce cramponnée à ses flancs? Dans cette lutte acharnée, la victoire n'avait pas été pour lui. Ainsi la fatalité avait voulu que deux femmes se rencontrassent sur sa route, l'une au printemps de sa vie, l'autre à cette heure où viennent les frissons de l'hiver, et toutes deux inaccessibles! L'une, aimée avec toutes les ardeurs, toutes les espérances, tout l'emportement généreux de la jeunesse; l'autre adorée avec toute la fièvre, toutes les rancunes, toute la jalousie dévorante d'un cœur tout transpercé des blessures de la vie.

« Ah! je le sentais quand je l'ai vue! » s'écria le marquis.

Un petit meuble était devant lui. Il l'ouvrit et prit dans un tiroir des objets autrefois rapportés de Nancy : un ruban de soie qui avait appartenu à Mlle de la Vauxelle, un gant qu'il n'avait pas rendu et qu'il porta vingt fois sous sa cuirasse au temps où il servait dans la garde, quelques fleurs prises dans des bouquets, deux ou trois lambeaux de papier où l'on voyait quelques lignes d'une écriture fine et serrée, tous les trésors de deux mois d'ivresse, et enfin ce billet fatal qui lui annonçait le mariage de Louise. Il flairait les vagues parfums dont ces dépouilles de son passé étaient imprégnées; leurs senteurs lui rappelaient mille souvenirs ensevelis dans les cendres de son cœur. A présent Louise était morte et il ne l'avait jamais revue;

à présent il tenait dans sa main le médaillon d'une autre femme dont le cœur ne lui appartenait pas. Tout à coup il enleva le tiroir et le vida parmi les souches enflammées qui petillaient au milieu de l'âtre gigantesque. Tout en une minute fut consumé et disparut dans un tourbillon d'étincelles. Robert laissa tomber sa tête entre ses mains.

« Ainsi je passerai, dit-il d'une voix étouffée, et rien de ce que j'aime ne m'aura jamais aimé ! »

Des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux ; il les sentit couler entre ses doigts ; alors se levant d'un bond comme un tigre blessé, et passant une main convulsive sur son visage :

« Est-ce qu'on pleure quand on s'appelle le marquis de Clerfons! Debout, et haut le cœur! » s'écria-t-il.

A cette même heure, et tandis que le marquis pensait à Mlle de Neuvailler, Hermine pensait à Georges. Si elles n'étaient pas enflammées d'une fièvre aussi désespérée, ses pensées n'étaient ni moins actives ni moins tristes. Elle ne voyait d'autre issue qu'une rupture éclatante à cette situation fatale. Si telle avait été l'explosion, quand elle avait fait l'aveu de son amour, que serait-ce donc lorsque M. de Clerfons saurait que celui qui inspirait cet amour, c'était Georges Humfrey, le fils de Rodolphe, le fils de Louise? La veille encore, Hermine s'était sentie la force nécessaire pour lutter contre l'homme implacable qui blasphémait, maintenant une sorte de pitié la désarmait en présence de l'homme qui pleurait. L'accent de cette âme blessée

qui implorait son pardon la laissait irrésolue. Où trouverait-elle la froide énergie de pousser la pointe de l'arme plus avant? Quels flots de sang dès le premier coup! Cependant elle avait promis à Georges qu'il ne partirait pas sans avoir la certitude de l'obtenir.

« Ah! que lui répondrai-je s'il vient me demander compte de ma promesse? » se disait-elle.

Au point du jour, elle entendit s'éloigner les hôtes de Clerfons, auxquels le marquis avait fait part de l'indisposition subite de Mlle de Neuvailler. A l'heure du déjeuner cependant elle eut le courage de se lever et de descendre. Le marquis avait été fort contre sa propre douleur; il ne le fut pas contre celle dont tous les traits d'Hermine portaient l'empreinte. Il lui prit la main doucement, tendrement, comme un père :

« Ah! ne pleurez pas, et que votre volonté soit faite! » dit-il.

Cette capitulation d'une âme si impérieuse était ce qui pouvait toucher le plus le cœur d'Hermine. Un grand attendrissement la saisit, et, poussée tout d'un coup par le flot de la pitié :

« Je crois bien, dit-elle, que je n'épouserai ni lui ni personne!

— Dieu du ciel! serait-ce possible? » s'écria le marquis.

Mais sa conscience se révolta contre ce premier cri de l'égoïsme.

« Tenez, je deviens fou! » reprit-il.

Et il resta sans voix devant Mlle de Neuvailler.

Comme elle se levait, essayant de sourire, cachant ses larmes, pâle et chancelante, il se mit à la suivre lentement; ils descendirent ensemble dans le jardin. L'air leur manquait à tous deux. Là, joignant les mains :

« Écoutez, reprit M. de Clerfons, les choses ne peuvent pas durer ainsi.... Vous souffrez horriblement, je le sais, je le vois. Ce cœur lâche que je m'efforçais de comprimer, au risque de le briser, n'a pas su conserver son secret.... Vous voilà à présent muette, épouvantée devant moi, invoquant Dieu et ne voyant autour de vous que ténèbres. Ah! si quelque chose peut m'excuser, non pas à mes yeux, mais aux vôtres, c'est l'ignorance où un temps j'ai vécu de mon propre déchirement! Vous ne savez pas jusqu'à quelle profondeur cette blessure est descendue!... Est-ce ma faute? Vous étiez l'image de Wilfrid, et je l'ai tant aimé!

— Que voulez-vous que je fasse? parlez! s'écria Hermine.

— Donnez-moi la force de m'habituer à cette pensée, qu'un rêve insensé n'est pas possible! Attendez encore un peu de temps. Je n'ai peut-être pas le droit d'en appeler à votre pitié, je le fais cependant, et c'est moi, le marquis de Clerfons, qui parle! Je veux contraindre mon cœur à ne plus voir en vous qu'une fille, la fille de Wilfrid, la mienne! Vainqueur dans cette lutte, je vous dirai : Nommez-le celui que vous aimez, et mes bras lui sont ouverts.... Vaincu, je vous conduirai moi-même au château de Neuvailler; là vous serez chez vous,

là vous disposerez librement de votre main, ma bouche vous y dira un éternel adieu, et vous m'oublierez!... Vos lèvres remuent, ne me dites pas non!... Vous ne savez pas quelle fièvre agite ce cœur, quelles folies le tourmentent!

— Eh bien! j'attendrai, je vous le jure.... »

Le marquis regarda Mlle de Neuvailler avec des yeux tout humides.

« Non, vous n'étiez pas faite pour un homme tel que moi, murmura-t-il; votre nom véritable ne serait-il pas le Châtiment? »

Il s'enfonça brusquement sous un massif d'arbres, et Mlle de Neuvailler le perdit de vue.

IX

On se souvient qu'à la prière d'Hermine, M. de Maupert s'était rendu à Larrey; la visite de Gondebaud avait produit sur Georges l'effet du vent sur le feu. L'esprit plein de chimères et croyant tout perdu, après mille combats, mille retours, un matin, n'y tenant plus, il prit le chemin de Clerfons. Ses relations avec le marquis ne l'autorisaient-elles pas à se présenter au château sans y être invité? M. de Maupert lui avait-il bien tout dit? Fouetté par la crainte, Georges allait comme un chevreuil à travers bois. Déjà depuis trois ou quatre jours, il était sans nouvelles. Ce silence lui faisait prévoir des complications dont la pensée lui rendait tout repos impos-

sible. Il rencontra la belle Suzon au pied de la colline; elle ne savait rien, sinon que le marquis ne voyait personne.

« Il me salue quand je passe sur son chemin, et c'est tout, dit-elle.

— Et Mlle de Neuvailler?

— Hier elle avait les yeux rouges comme ceux d'une personne qui a beaucoup pleuré. »

Georges se lança dans la longue avenue qui menait au château. Au premier détour de la rampe, il aperçut M. de Clerfons à cheval, suivi de ses piqueurs et de sa meute.

« Pardieu! s'écria le marquis, saint Hubert nous protége! Nous allons traquer un vieux solitaire qui a décousu *Fanfare*, *Ravageot* et *Clairon*.... Hé! Germain, ton cheval à M. Richard.... et toi cours au château en prendre un autre. »

La chasse fut terrible. Les hurlements de vingt limiers et pas un mot, si ce n'est parfois des cris farouches pour animer les chiens. En voyant le marquis et son grand cheval pie passer dans les halliers et franchir d'un bond les buissons de houx et les blocs de pierre, Georges pensait au chasseur noir de la ballade. Le solitaire se fit battre jusqu'au soir. On le mit bas dans un ravin où, blanc d'écume, il faisait tête aux chiens. A la clarté de dix torches, le marquis l'aborda la dague au poing, comme un chasseur des temps chevaleresques. Sa furie frappa son compagnon.

« Il y a quelque chose au fond de ce cœur-là! » pensa Georges.

Le retour se fit silencieusement. *Grain d'orge* piaffait et mâchait le mors. Georges n'osait interroger le marquis. Il s'étonnait de la persistance avec laquelle Médéric regardait son maître.

« A propos, dit brusquement M. de Clerfons, Mlle de Neuvailler a été un peu indisposée.... Vous m'aiderez à la distraire. »

Malgré lui, Georges poussa son cheval; retombé dans son silence, le marquis lâcha la bride à *Grain d'orge*, et ils arrivèrent comme une tempête à Clerfons. Hermine les attendait, prévenue par Suzon.

Quelques jours de fièvre avaient profondément altéré les traits de Mlle de Neuvailler. Ces ravages ne pouvaient pas échapper à l'hôte du marquis; ils augmentèrent l'inquiétude qui le dévorait. Avec quelle impatience n'attendit-il pas le jour! Il connaissait la partie du parc vers laquelle Hermine portait habituellement ses pas; il s'y rendit; une force contre laquelle sa volonté ne pouvait rien y conduisit Mlle de Neuvailler. Indécise encore au moment où elle franchissait le perron du château, elle arriva à l'endroit où Georges l'attendait, plus résolue dans une détermination dont chemin faisant elle avait conçu la pensée.

« Que se passe-t-il donc? » s'écria Georges aussitôt qu'il l'aperçut.

Hermine l'entraîna vivement auprès d'un petit banc sur lequel ils avaient coutume de s'asseoir.

« Georges, répondit-elle alors, vous êtes un soldat, armez-vous de tout le courage d'un soldat.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, vous voulez que je renonce à vous ?

— Non, mais je vous supplie de partir.

— Que je vous quitte, moi ?

— Il le faut !

— Ah ! pourquoi ce départ ? Y pensiez-vous la dernière fois que je vous ai vue ?... Qui vous contraint à me l'ordonner ? Pourquoi ce coup ?

— Et vous le porterais-je si je n'y étais pas forcée ? Ah ! il m'atteint comme vous et j'en souffre à n'en pas guérir peut-être.... mais j'ai sondé jusqu'au fond l'âme du marquis.... L'heure de l'oubli et du pardon n'a pas sonné !... N'a-t-il pas été l'homme du sacrifice pour celle qui vous a donné le jour ? A votre tour prouvez que ce cœur qui s'est donné à moi, comprend la générosité dans ce qu'elle a de plus magnanime. Imitez M. de Clerfons.... attendez que la paix se fasse dans son âme.... Alors je serai la première à vous prendre par la main et à vous pousser dans ses bras.... Mais jusqu'à ce que je vous appelle.... par pitié pour lui, par tendresse pour moi.... éloignez-vous !

— Ah ! vous ne me dites pas tout.... Il vous aime ! »

Le trouble qui s'empara d'Hermine prouva à Georges Humfrey que l'effrayante lumière qui venait de se faire dans son esprit ne l'avait pas trompé.

« Taisez-vous ! oh ! taisez-vous ! s'écria Mlle de Neuvailler, tandis que ses yeux inquiets cherchaient autour d'elle.

— Ainsi, c'est donc vrai ?

— Eh bien, oui ! me comprenez-vous mainte-

nant? Haïssez-le, si vous en avez le courage! moi je ne le puis pas!... Dieu m'est témoin qu'il n'est pas un seul battement de ce cœur qui ne vous appartienne; mais lui aussi, croyez-le, il a un grand cœur!... Il n'a plus que moi près de lui.... Ne vous l'ai-je pas dit? celle que je pleure chaque jour n'aurait peut-être jamais épousé mon père si elle n'avait eu l'espérance, illusoire, hélas! de désarmer un jour M. de Clerfons... M'aurait-elle envoyée vers lui, si elle n'avait pas voulu m'éviter les mêmes angoisses si longtemps subies? Et c'est vous qui me conseilleriez de tout braver, au risque de tout compromettre?... Qui vous dit que je ne suis pas l'instrument qu'une volonté mystérieuse prédestine à la réconciliation de ces deux frères?... Quelque chose me crie que celui qui n'est plus auprès de moi m'en remerciera par delà la vie! Aussi longtemps qu'une chance m'est offerte pour atteindre ce but, dois-je la négliger? et, folle d'impatience, comme si nos cœurs ne nous appartenaient pas, faut-il que je coure au-devant d'une rupture pour l'égoïste satisfaction d'être l'un à l'autre un jour plus tôt?... Est-ce là votre pensée?... Vous ai-je méconnu à ce point que vous ayez pu la concevoir? Descendez au fond de votre conscience et répondez! »

Georges hésita.

« Ah! elle vous condamne, cette conscience qu'on n'invoque pas en vain, poursuivit Hermine avec élan.... Appelez à votre aide la patience, appelez l'amour qui rend forts ceux qu'il inspire véritablement.... Qu'est-ce donc que quelques misérables

jours, si je puis obtenir que la main paternelle du marquis me conduise à l'autel?... N'avons-nous pas assez des années dont la perspective s'ouvre devant notre double jeunesse pour faire ce sacrifice aux liens sanglants qui vous unissent vous-même à M. de Clerfons? Que craignez-vous, d'ailleurs? Me faites-vous cette injure de penser que j'ai le cœur assez fragile pour changer?... Ah! ce n'est pas l'idée que je me fais du vôtre!... Je le croyais et je le crois encore inaccessible au travail de l'absence et du temps, ferme dans sa foi et tout plein d'une ardeur qui ne redoute ni les défaillances ni les langueurs!... Que me disiez-vous à Morlaix en présence de la mer qui a reçu nos premières confidences? Alors vous portiez votre cœur assez haut pour le mettre à l'abri du doute et des lassitudes, des frivoles impatiences et des abattements, comme ces oiseaux robustes qui placent leurs nids sur des sommets où la vague ne peut atteindre!... Voilà comment je vous aimais. Alors nos âmes confiantes volaient du même vol.... elles avaient appris, en s'abreuvant aux sources de l'éternel amour, la pitié sainte, la reconnaissance, la divine miséricorde.... toutes les choses les meilleures.... Elles m'inspiraient alors comme elles m'inspirent aujourd'hui.... Georges, j'ai juré d'être à vous.... je le serai.... Regardez au fond de mes yeux.... vous y verrez que je ne sais pas trahir. Donc fiez-vous à moi et partez!...

— Je cède! dit Georges, encore un jour et je fuirai.... Songez alors que c'est ma vie que je laisse ici! »

Hermine se pencha subitement vers lui, et approchant ses lèvres du front de Georges :

« Que ce baiser m'engage à vous, reprit-elle, je suis votre femme devant Dieu ! »

Un instant ils crurent que la nature s'abîmait autour d'eux. Un bruit de pas qui résonnait dans l'épaisseur des futaies les tira de leur extase.

En relevant la tête presqu'au même instant, Mlle de Neuvailler vit la grande figure de M. de Clerfons qui passait à cheval au sommet d'un escarpement. Ses regards plongèrent dans l'abîme de verdure, pareils à ceux d'un faucon qui cherche deux fauvettes sous les rameaux, puis lentement il se perdit entre les rochers.

« Georges, vous demandez encore un jour, reprit Hermine qui frissonnait, il me semle que c'est tenter Dieu !... »

Ce qui se passait alors dans l'âme du marquis, on le devine assez. Il errait depuis le matin comme un hôte sauvage des bois. Mille sentiments tumultueux l'agitaient, dominés par une sorte d'attendrissement farouche auquel succédaient par intervalles des mouvements d'indignation contre lui-même. Quelques paroles entendues la veille, à l'heure où Mlle de Neuvailler se retirait, lui avaient donné le soupçon qu'elle pensait peut-être à prendre le voile. Se pouvait-il qu'il fût assez lâche pour accepter une telle immolation ? Quelle âme avait-il donc ? Lorsque Hermine lui donnait l'exemple de cette bonté souveraine que rien ne lasse, persévérerait-il jusqu'au bout dans son égoïsme ? Était-elle

donc venue lui demander un asile pour qu'il nouât autour de ce jeune front une couronne d'épines? Ah! cela n'était pas possible! Mais de quel œil la verrait-il passer entre les bras d'un autre? Sortirait-il vainqueur de cette épreuve dont la pensée faisait courir le frisson dans ses veines? Il devait pourtant s'y préparer s'il ne voulait pas que sa conscience criât contre lui jusqu'à son dernier jour. Partout il voyait Hermine et son douloureux sourire; partout il entendait sa voix, partout elle se présentait à lui, illuminée de cette grâce touchante et de cette tristesse qui l'avaient captivé.

« Ainsi, disait-il alors, elle ne m'est apparue que pour me faire sentir quel désespoir ce serait de la perdre! »

En ce moment, et ramené dans le voisinage du château par ses courses vagabondes, il entendit vaguement sortir du milieu du feuillage une rumeur de voix dont les moindres sons lui étaient connus. Hermine et celui qu'il appelait Richard étaient donc ensemble? Entre l'escarpement, sur lequel M. de Clerfons se trouvait alors, et le parc, s'étendait un rideau de futaies; mais par les interstices des branches vertes, le marquis les aperçut tous deux, voilés à toute seconde par le mouvement aérien du feuillage. Quelque chose d'inexprimable se passa en lui. Ce fut comme une flamme sinistre éclairant tout à coup les ténèbres; il sentit son cœur se tordre comme si une main de fer en eût déchiré les fibres. Prêt à se jeter dans l'espace, M. de Clerfons se pencha sur l'encolure de *Grain d'orge*, ivre, ébloui;

peut-être allait-il plonger au cœur de l'abîme et tomber entre Hermine et son complice, lorsqu'un mouvement de révolte le fit se relever violemment.

« Ils pourraient croire que je les espionnais! » s'écria-t-il.

Un coup d'éperon terrible fit partir le cheval, qui disparut sous les futaies. Mais une voix poursuivait le marquis et criait à son oreille : C'est lui! c'est Richard!

Vers le soir, il reparut à Clerfons et monta chez Mlle de Neuvailler. Pourquoi? il ne le savait pas. Il la trouva accoudée à sa fenêtre, pâle et décomposée. La colère qui tourmentait le marquis se fit jour.

« Pensez-vous bien toujours que M. Georges Richard soit un ingénieur? » lui dit-il.

Hermine quitta la fenêtre et fondit en larmes.

« Et ne pleurez pas! s'écria le marquis, je ne l'ai point encore tué!... »

Hermine essuya ses yeux brûlés par la fièvre.

« Tué! vous tueriez Georges! s'écria-t-elle.

— Et pourquoi non?... Il ne sera pas toujours mon hôte! »

Le marquis repoussa la porte avec violence. Il ne se connaissait plus lui-même, la respiration lui manquait. Un vent d'orage impétueux venait de se lever; des tourbillons de feuilles jaunies volaient autour des ruines. Robert eut un instant la pensée de faire seller de nouveau *Grain d'orge* et de s'élancer au-devant de la tempête qui accourait de l'horizon. Il allait appeler Médéric, lorsqu'il aperçut

Georges au pied de la tour du Chat; une autre idée le saisit.

« Si nous faisions des armes? » dit-il.

Le marquis n'attendit pas la réponse de Georges; il poussa la porte, s'empara d'un fleuret et fit signe à son compagnon de l'imiter. Avant d'avoir échangé une parole, ils étaient en garde, l'un en face de l'au tre. La lampe à trois branches les éclairait. Ce n'était pas l'électricité répandue dans l'air qui mettait tant de feu dans leurs veines! Jamais arme dirigée avec une froide ivresse contre la poitrine d'un ennemi ne fut maniée avec plus d'ardeur et d'emportement. Les yeux des deux adversaires lançaient des éclairs. C'était moins un assaut qu'un combat. Le fer attaquait le fer; pas un mot, pas un cri, mais un souffle profond, inégal, enflammé par la passion. Le marquis et Georges étaient seuls, la porte fermée. Tout à coup une parade sèche et dure jeta par terre l'épée de M. de Clerfons. Il poussa un rugissement de bête fauve :

« Ah! dit-il, c'est la première fois depuis... »

Il n'acheva pas; mais, sans courir après l'arme arrachée à sa main, il prit à la muraille un fleuret démoucheté.

« Un autre est là pour vous! cria-t-il d'une voix tonnante; assez de ces lames inutiles dont les coups ne portent pas!... En garde à présent! »

Georges rompit.

« Avez-vous peur? reprit le marquis, et n'êtes-vous habile à vous servir d'une épée que lorsqu'il ne peut y avoir ni blessure ni sang? »

Georges sauta contre le mur et s'empara de l'arme que lui montrait M. de Clerfons. Le duel recommença violent, rapide et tout rempli du cliquetis des épées. Le marquis n'était plus maître de lui. Il visait au cœur. Mais, un instant pris de délire, Georges se souvint d'Hermine et chassa le démon qui l'obsédait; il n'attaquait plus à présent, il se défendait. Cependant le marquis le poussait sans relâche; deux fois déjà la pointe de son fer avait effleuré la poitrine de Georges, laissant après elle quelques gouttelettes de sang, lorsque, saisie de nouveau par le fleuret de son adversaire, l'épée de M. de Clerfons vola une seconde fois en l'air.

« Mort de ma vie! s'écria-t-il en fermant les poings, il n'y a qu'un homme au monde qui connaisse ce coup? »

M. de Clerfons enveloppa Georges d'un regard étincelant; un voile sembla se déchirer devant ses yeux, et tout à coup levant les mains :

« Mais qui donc êtes-vous? reprit-il.

— Sachez-le donc! répondit Georges; aussi ien suis-je las de cacher mon nom!... Vous avez devant vous Georges Humfrey, le fils de Rodolphe! »

Un cri de rage l'interrompit. M. de Clerfons venait de sauter sur son épée et la levait; mais Georges, appuyant la sienne contre une dalle, la brisa d'un coup sec.

« Frappez donc le fils comme vous avez frappé le père! » dit-il.

M. de Clerfons fit trois pas en arrière.

« Ah! Louise! Louise! » s'écria-t-il; et d'une

main égarée, il jeta son épée au travers des vitraux.

C'était à peine à présent si les deux hommes osaient se regarder, l'un épouvanté de ce qu'il avait voulu faire, l'autre de ce qu'il avait dit. Ce fut M. de Clerfons qui le premier rompit le silence :

« Ainsi, dit-il, vous aimez Mlle de Neuvailler?

— Oui, je l'aime, et de toute mon âme....

— Et Mlle de Neuvailler vous aime aussi !... »

Et comme Georges ouvrait la bouche :

« Ah ! ne répondez pas, s'écria-t-il, je le sais ! »

Un gémissement qui partait de la galerie voisine parvint à leurs oreilles.

« Grand Dieu ! Hermine ! » cria le marquis.

Il courut vers la porte et trouva Mlle de Neuvailler pâle comme un spectre, échevelée, et qu'une crainte désespérée venait de pousser vers la tour du Chat.

« Ah ! je le savais bien ! dit-elle en voyant ensemble Georges et le marquis. Mais vous ne comprenez donc pas que si l'un de vous tuait l'autre, je ne pardonnerais jamais au vainqueur !

— Ne craignez plus rien, mademoiselle, j'ai brisé mon épée, » répondit Georges, qui lui montra les débris du fer.

Il marcha vers la porte; l'orage grondait dans toute sa violence; le vent tordait les arbres et la pluie fouettait la tour par rafales.

« Mais où donc allez-vous ! s'écria M. de Clerfons.

— A Larrey, monsieur le marquis; là j'attendrai les ordres de Mlle de Neuvailler. »

Mais déjà le marquis s'était armé d'un flambeau et marchait lui-même vers la porte qu'il ouvrait.

« Monsieur, dit-il d'une voix fière et le front haut, vous pouvez, si bon vous semble, haïr le marquis de Clerfons, mais vous n'avez pas le droit de faire à votre hôte l'injure de quitter sa maison au milieu de la nuit. »

Il sortit de la tour et le guida jusqu'à son appartement :

« Vous êtes chez moi, monsieur, dit-il alors, dormez en paix ! »

Georges s'inclina sans répondre ; il écouta le marquis s'éloigner d'un pas égal :

« Dieu ! s'il voulait être mon père et le sien !... Que mon cœur serait aisément à lui ! » murmura-t-il.

X

Le soleil brillait le lendemain. Georges prépara tout pour son départ sans que M. de Clerfons fît rien cette fois pour l'en empêcher. Quand le cheval fut sellé dans la cour, il se dirigea vers l'appartement d'Hermine, à laquelle il voulait faire ses adieux. Depuis le matin elle était à cette même fenêtre où le marquis l'avait surprise déjà, suivant dans le ciel le vol de ces oiseaux qui précèdent l'hiver ; ils passaient par longues bandes au-dessus de

la forêt déjà rougie par les premières gelées et toute frissonnante. Aussitôt qu'elle voulait se tenir debout, elle sentait ses genoux fléchir sous elle. La tête dans sa main, elle fut tirée de sa rêverie par le hennissement d'un cheval qui frappait du pied la terre durcie par le froid. Hermine pensa malgré elle à ces châtelaines d'autrefois, qui, du haut des tourelles, voyaient partir pour de longs pèlerinages des chevaliers qui ne revenaient pas toujours. Quelques larmes coulèrent le long de ses joues ; en ce moment elle entendit les pas de Georges et on vint lui annoncer qu'il demandait à lui parler. Hermine passa un mouchoir sur ses yeux, et, à demi penchée sur le rebord de la fenêtre dont elle se faisait un appui, elle lui tendit la main :

« Je ne vous dis pas adieu, » dit-elle en s'efforçant de sourire.

Georges ne voulut pas se montrer moins rassuré qu'elle.

« Puisque rien n'est perdu, répondit-il presque gaiement, tout peut être sauvé.... J'attendrai donc à Larrey.

— Le sang n'a pas coulé, reprit Hermine, vous me jurez qu'il ne coulera pas?

— Je vous le jure.

— A présent que je n'ai plus rien à apprendre à M. de Clerfons, il me semble que je respire mieux ! Vous qui avez vu de quel air il vous a parlé devant moi, dites, comprenez-vous maintenant qu'on estime un pareil homme et qu'on soit tenté de tout faire pour ne pas être répudié de son cœur? Ah!

puisqu'il a permis que Georges Humfrey dormît sous le même toit, vous pouvez mettre votre espoir en Dieu! »

Mlle de Neuvailler accompagna Georges jusqu'à la porte de son appartement, le sourire aux lèvres, appuyée à son bras, en quelque sorte comptant ses pas et lui rendant facile et douce cette séparation qu'il redoutait. Encore quelques jours, lui disait-elle, et il n'y aurait plus place dans leur vie que pour l'éternelle reconnaissance et l'éternel amour. Les dernières consolations échangées avec les dernières promesses, elle lui fit un signe de la main et il disparut. Hermine se traîna vers la fenêtre. Une de ses femmes, qui l'aperçut, la crut mourante et voulut appeler. Mlle de Neuvailler posa une main sur sa bouche.

« Plus un mot! qu'il parte! » dit-elle.

Un moment après, elle entendit le galop d'un cheval qui descendait la colline. Elle poussa un grand cri et tomba par terre.

Bientôt après, la chambre de Mlle de Neuvailler présentait le spectacle du trouble et de la confusion. Des femmes allaient et venaient; la belle Suzon portait des nouvelles à M. de Clerfons et à Raoul qui attendaient derrière la porte. Hermine, encore habillée, était couchée sur son lit, le visage en feu, les yeux fixes. Depuis qu'on l'avait relevée le délire ne la quittait pas. Des sanglots interrompus, des prières inarticulées sortaient de ses lèvres. Tout à coup, et saisie d'une inspiration subite, la meunière prit le marquis par le bras :

« Eloignez-vous, dit-elle; Mlle de Neuvailler vous entend. Ses dents claquent de terreur! »

M. de Clerfons et Raoul passèrent dans une grande galerie, qui communiquait par l'une de ses extrémités à l'appartement d'Hermine. C'était la même où l'on voyait les portraits des ancêtres du marquis et celui de Wilfrid. M. de Clerfons, chassé de cette porte derrière laquelle toute sa vie était suspendue, allait et venait, grondant comme un dogue auquel on vient de passer un collier. A chaque tour, il levait les yeux sur le portrait de Wilfrid dont le regard non plus ne le quittait pas. C'était comme une interrogation muette du frère au frère. Le marquis en était comme obsédé.

« Eh bien! oui! je l'aime! s'écria-t-il enfin et comme s'il eût été contraint de parler par la force même de cette interrogation.... Est-ce que je ne t'aimais pas, Wilfrid?... Hermine, c'était toi! et de toi mon âme a glissé vers elle!... Va! si tu as souffert à cause de moi, tu es bien vengé!... J'ai le cœur brisé! »

Et il marchait encore, parlant et se taisant tour à tour comme s'il eût été lui-même en proie au délire. M. de Maupert l'observait en silence. Par intervalles, Raoul se dirigeait vers l'extrémité de la galerie pour entendre si aucun bruit ne sortait de l'appartement de Mlle de Neuvailler. Brusquement le marquis se tourna du côté de Raoul:

« Quand je te le disais qu'elle me porterait malheur! s'écria-t-il.

— Ah! tu l'accuses! » répondit le baron.

Robert frappa du pied avec une violence terrible :

« Lorsqu'elle est entrée à Clerfons un soir d'automne, je vivais dans la tour du Chat comme un sauvage.... j'étais malheureux, mais je n'avais pas dans le cœur cet enfer qui le brûle !... »

Tout en parlant, M. de Clerfons marchait, poursuivi par le regard de Wilfrid; dans la disposition d'esprit où il trouvait, il se voyait partout des signes d'en haut.

« Que veux-tu donc, Wilfrid? est-ce ma faute? reprit-il encore.... j'aurais versé mon sang goutte à goutte pour lui épargner une larme, je l'adorais.... et maintenant elle en aime un autre, et qui?... le fils de Louise?... Ah! j'ai la mort dans l'âme! »

Las de ne rien voir et de ne rien entendre du côté de la chambre d'Hermine, M. de Maupert allait sortir de la galerie lorsque la belle Suzon entra. Robert se précipita vers elle.

« Eh bien? dit-il.

— Mon beau cousin, répondit la meunière avec cette noblesse que les natures simples trouvent dans les occasions solennelles, Mlle de Neuvailler ne fera jamais rien contre votre volonté.... Mais un nom est toujours sur ses lèvres.... toujours, entendez-vous? Ai-je besoin de vous dire lequel? Hermine vous a été confiée, monsieur le marquis; si elle meurt, ses os crieront contre vous. »

Les yeux du marquis cherchèrent le portrait.

« Tu le veux donc aussi? s'écria-t-il. Eh bien! sois content! »

Alors, se tournant vers la belle Suzon :

« Où avez-vous laissé M. Georges Humfrey? reprit-il le front haut.

— Il suivait la route de Larrey.... il la suivait lentement.

— Attendez-moi donc! Clerfons je suis, Clerfons je reste ! »

Il s'élança dehors. Georges venait d'atteindre un carrefour ouvert dans la forêt. Encore quelques pas, et les tours du château s'effaçaient derrière un massif d'arbres. Le galop furieux de *Grain d'orge* le fit se retourner. Le marquis mit le chapeau à la main.

« Monsieur, dit-il, Mlle de Neuvailler est en péril de mort.... Sauvez-la! »

Peu d'instants après, Georges et M. de Clerfons montaient côte à côte le perron du château.

« Madame, dit M. de Clerfons à la baronne de Maupert, allez dire à ma nièce, Mlle de Neuvailler, que M. Georges Humfrey, son fiancé, est là. »

La belle Suzon lui sauta au cou.

« Qu'est-ce qu'on me disait donc? s'écria-t-elle; je savais bien, moi, que vous aviez le vrai cœur d'un homme! »

Robert passa dans la tour du Chat; les battements de son cœur le suffoquaient; il ouvrit l'une des fenêtres pour respirer plus à l'aise; le vent chassa jusqu'à lui des tourbillons de feuilles mortes arrachées au front jauni des forêts; il ne sentait pas la bise glacée qui le frappait au visage. Ses yeux ne voyaient que l'appartement d'Hermine tout éclairé. De vagues ombres passaient devant les vitres.

« Il est auprès d'elle, pensa-t-il, elle m'oublie ! »

Toute sa vie lui revint à la mémoire. Combien comptait-il de jours qu'il aurait voulu recommencer ? Il s'assit devant une table et ouvrit un tiroir pour y prendre une feuille de papier. Le journal qu'il avait écrit dans un autre temps se trouva devant lui ; il en parcourut les pages une à une :

« Oui ! oui ! dit-il, des larmes et du sang.... et tout me retombe sur le cœur ! »

Il repoussa le journal au fond du tiroir, et se mit à écrire d'une main rapide et ferme.

Le marquis écrivait depuis une heure lorsque la porte qui donnait sur le pont suspendu s'ouvrit, et le baron de Maupert entra précipitamment.

« La fièvre est terrible, dit-il, Hermine est tour à tour brûlante et glacée.... il faut un médecin..., Georges veut monter à cheval.

— A cheval ! s'écria le marquis.... S'il faut rendre un dernier service à Mlle de Neuvailler, j'ai le droit de le réclamer.... »

Il signa la feuille sur laquelle il venait d'écrire la date du 30 octobre, la glissa sous une enveloppe qu'il scella de ses armes et la remit à Raoul.

« Tiens, dit-il, le sacrifice est fait, Georges épousera Mlle de Neuvailler ; un jour, c'est à elle que tu donneras ceci.... Embrasse-moi. »

Raoul embrassa Robert tout ému :

« Si tu envoyais Médéric ? dit-il doucement.

— Quand il s'agit d'Hermine ? allons donc ! »

Le marquis descendit dans la cour et sauta sur

Grain d'orge. Médéric, qui tenait l'animal par la bride, posa la main sur le genou de son maître :

« La nuit est noire.... si vous ne reveniez pas, Mlle de Neuvailler s'en irait ! dit-il.

— Sois tranquille, » répondit le marquis.

Médéric lâcha la bride, et le cheval partit à fond de train.

Trois ou quatre heures après, une voiture arrivait, escortée de M. de Clerfons qui ramenait un médecin. Hermine ne sortait d'un délire effrayant que pour y retomber. On craignait un transport au cerveau. Un silence profond entourait le lit où sa jeunesse à demi vaincue se débattait contre les assauts du mal. Au petit jour, et après avoir étudié les symptômes dont les caractères se développaient successivement sous ses yeux, le médecin déclara qu'il répondait de Mlle de Neuvailler. Elle subissait les conséquences d'une excitation nerveuse produite par une trop violente secousse. Le temps et le repos suffiraient pour la faire disparaître.

Le lendemain, en effet, toute trace de danger s'était évanouie. M. de Clerfons se présenta chez Mlle de Neuvailler, auprès de qui Suzon avait passé la nuit. Quelques heures avaient profondément altéré le visage du marquis. Avec son regard sombre, son front dévasté, sa barbe grise, le pli amer de sa bouche, il était l'image vivante de Philippe de Neuvailler. Une expression de joie profonde mêlée d'un reste d'inquiétude transfigurait les traits d'Hermine. Elle tendit les bras vers le marquis.

« Est-ce bien vrai ? » dit-elle.

A la vue de Georges qui se tenait immobile près de la fenêtre, M. de Clerfons ferma les yeux à demi, puis se remettant :

« Mais M. Georges Humfrey est ici et je lui présente la main !... N'est-ce pas la meilleure réponse que je puisse faire ? dit-il.

— Ah ! monsieur ! » s'écria Georges.

M. de Clerfons l'arrêta d'un regard :

« Mais ce n'est pas tout que d'être le fiancé de Mlle de Neuvailler, poursuivit-il, encore faut-il la mériter. Je parle en homme qui sait ce qu'elle vaut. Donc, monsieur, si ma nièce le permet, vous allez reprendre la mer et me prouver par votre bonne conduite que vous êtes digne du choix qu'elle a fait. J'ai sur certaines choses des idées qui ne transigent pas. Autrefois nos pères gagnaient leurs éperons.... Gagnez votre femme. »

Les yeux d'Hermine cherchèrent ceux de Georges ; ils l'invitaient à l'obéissance.

« Monsieur le marquis, je pars, dit Georges.... songez au bien que je vous confie !

— Mlle de Neuvailler est chez M. de Clerfons, cela suffit, » répliqua Robert avec un reste de hauteur.

Un grand calme accompagna les premiers temps qui suivirent le départ de Georges. Hermine, brisée par la dernière lutte qui avait marqué sa victoire, éprouvait une sorte d'accablement dans lequel elle s'endormait. Elle était comme un voyageur épuisé par une longue et périlleuse ascension qui délasse ses membres sur un lit d'herbes. Elle se sentait

heureuse et se laissait aller à la pente des jours. Le marquis chassait. L'été de sa vie avait fui. Il restait debout, ferme, impassible en apparence, mais chaque jour les rides creusaient leur sillon plus profondément sur son front sauvage. Il s'enfermait seul dans sa tour, et le matin y surprenait souvent la lampe à trois branches allumée encore derrière le vitrail. Si on avait pu y suivre Robert, on l'aurait vu quelquefois les mains sur ses genoux, tenant entre ses doigts le médaillon d'Hermine et laissant grossir une larme qui de ses paupières rougies tombait lentement à terre; une autre larmé suivait cette larme, puis une autre encore, jusqu'à ce que sa poitrine fût soulevée par un sanglot; alors, se levant, il passait la main dans ses cheveux :

« Tu pleures, misérable!... Qu'as-tu promis cependant! s'écriait-il. Va! lâche cœur, si tu ne cèdes pas, je t'écraserai! »

Et, comme autrefois, il fatiguait les dalles de son pied, et toute la nuit son ombre noire passait et repassait devant les vitraux flamboyants.

Le lendemain, on le voyait sortir du château sur le dos de *Grain d'orge*, lentement, au pas, droit sur la selle. Si Mlle de Neuvailler était à sa fenêtre, il la saluait de la main, puis, au détour du sentier, quand son regard ne l'apercevait plus, il partait comme une flèche.

« Ah! pauvre marquis! » disait Suzon qui entendait le galop du cheval.

Jamais une plainte, jamais un mot qui pût faire

supposer que son esprit revenait sur le passé. Il était au Presbytère comme au château. La seule chose qui laissât comprendre qu'il n'oubliait pas plus Georges qu'il n'avait oublié Rodolphe et Louise, c'est qu'il n'en parlait pas. Effrayé malgré lui de ce silence et de cette attitude, Raoul serrait parfois la main de Robert avec une effusion qui allait droit au cœur de celui-ci. Il y avait alors des minutes fugitives comme le vent où M. de Clerfons levait les yeux vers le ciel.

« Tout passe ou tout meurt! » disait-il sans répondre à l'interrogation muette du baron.

Suzon, qui avait avec le marquis des familiarités subites, le prit un jour à part.

« Cela me navre de vous voir ainsi, dit-elle; Hermine est-elle la seule femme? n'y aura-t-il donc jamais une marquise de Clerfons?

— Jamais! » répliqua Robert.

Un temps se passa. Des lettres de Georges Humfrey arrivaient fréquemment à Clerfons. La dernière annonçait qu'il partait pour les mers du Levant, où s'agitait la question menaçante qui devait trouver son dénoûment sous les murs de Sébastopol. Hermine resta tout le jour en prière dans la chapelle du château.

« Moi aussi j'ai prié! » pensait Robert.

Un matin, M. de Clerfons lui annonça qu'il désirait la conduire à Neuvailler.

« Cette terre était à Wilfrid, dit-il; il est bon que vous connaissiez la résidence où vous devez vous établir un jour. »

C'était la première allusion que faisait le marquis au mariage d'Hermine.

« Quoi ! dit-elle, vous voulez que je me sépare de vous ?

— Ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas demain.... mais plus tard, il le faudra. »

Le marquis avait parfois dans la voix des inflexions qui ne permettaient pas la discussion. Hermine se tut, et suivit M. de Clerfons à Neuvailler. Elle y trouva Médéric, qui depuis deux mois n'était plus en Bourgogne. Le grand appartement occupé autrefois par le comte Jean et la comtesse de Neuvailler avait été remis à neuf.

« Ce sera le vôtre, » dit Robert à sa nièce.

Il ne put se défendre d'un tressaillement en ouvrant la porte du cabinet consacré par les prières et la mémoire vénérée de Mlle de Chalus, et fermé depuis tant d'années. La vue de la chapelle, du vitrail flamboyant, de l'étang sur lequel nageait un bateau, de la croix de pierre près de laquelle Wilfrid l'avait attendu, rouvrit la source douloureuse des souvenirs. En visitant ces lieux qui lui parlaient de son père, Hermine pleura.

Un jour M. de Clerfons la surprit en larmes dans la chambre où *le petit* avait si longtemps reposé.

« Oui, pleurez ! s'écria-t-il avec une véhémence où grondait l'accent du désespoir, pleurez, les Neuvailler sont morts ! »

L'aspect mélancolique et doux de cette partie du Nivernais plut à Mlle de Neuvailler ; les campagnes n'avaient pas le caractère de grandeur sauvage et

l'imposante tristesse de Clerfons, mais ces paysages répondaient mieux à la disposition de son esprit. Elle quitta le château avec regret pour retourner sous l'ombre de la tour du Chat. Suzon et Gondebaud les attendaient au pied de la rampe qu'ils avaient si souvent gravie :

« J'avais soif de vous revoir, » dit la meunière en embrassant Hermine.

Gondebaud regardait Robert qu'il trouva pâle, amaigri, fatigué ; inquiet, il demanda à M. de Clerfons si l'air natal lui avait été mauvais.

« Bien au contraire, il m'a fait beaucoup de bien, » répondit le marquis.

Quand on fut dans la grande salle du château, Robert fit asseoir Hermine à côté de Raoul auquel il céda la place d'honneur.

« Que veut dire ceci? demanda le baron.

— Cela veut dire, beau cousin, que Mme la baronne de Maupert et toi, vous vous établirez ici jusqu'à mon retour.... Je pars, et je vous confie Mlle de Neuvailler.

— Et Georges? s'écria Suzon.

— M. Georges Humfrey est devant l'ennemi. Je croirais faire injure au fiancé de Mlle de Neuvailler si je le rappelais dans un tel moment.

— Vous avez raison, monsieur le marquis, » dit Hermine.

M. de Clerfons s'éloigna dans la nuit; une lettre datée de Toulon annonça bientôt qu'il partait aussi pour l'Orient :

« J'ai battu les buissons dans une guerre d'escar-

mouches, je veux voir la grande guerre, » disait-il en finissant. Médéric accompagnait M. de Clerfons.

Seule avec Raoul et Suzon dans les immenses ruines de Clerfons, Hermine tomba dans une profonde mélancolie, dont ne la tiraient ni les remontrances et l'entrain philosophique du baron, ni la verte gaieté et la confiance robuste de la meunière. Le souvenir de sa race l'écrasait. Elle pensait à Mlle de Sauveterre morte si jeune, à Wilfrid enlevé sur une terre lointaine, à tous ces Neuvailler tombés sur les champs de bataille, exilés, proscrits, fauchés par l'épée ou la hache.

« Je suis d'un nom que le bonheur ne connaît pas, » disait-elle.

Mais l'énergie de son sang, la fermeté de son caractère, l'esprit de courageuse résignation dans lequel elle avait été élevée la soutenaient. Les pauvres, accoutumés à ses visites, la voyaient dès le matin. Suzon grondait et tournait autour d'elle comme une lice autour de ses petits malades.

« S'ils ne reviennent pas bientôt, disait-elle à Raoul, Georges et M. de Clerfons la trouveront morte comme un pauvre oiseau saisi par le froid de l'hiver. »



XI

M. de Clerfons, ainsi que ses lettres l'indiquaient, avait poussé jusqu'en Crimée; Georges le rencontra devant Sébastopol. L'un faisait la guerre, l'autre la suivait au milieu de l'armée qui s'acharnait à la conquête d'une ville hérissée de canons. Le marquis avait retrouvé là d'anciens compagnons d'armes, et entre autres M. de Baudricourt, alors général de division. Partout on lui faisait l'accueil le plus sympathique et le plus cordial. Que son sang bouillonnait quand il entendait le tonnerre des batteries et voyait les couronnes de fumée et de feu suspendues sur la ville et le camp!

« Et je n'ai point d'épée! » disait-il quelquefois.

Il suivait avec des regards d'envie ceux qui partaient pour l'assaut, ceux-là aussi qu'on emportait sur des civières, tout rouges encore du baptême de la mort.

« Il y a donc des élus! » murmurait-il alors. Un de ses plus grands chagrins était de voir Georges Humfrey, debout dans une batterie servie par la marine, animer de son exemple une compagnie de matelots et prendre sa place où le péril était le plus grand. Quand le marquis le rencontrait le soir, noir de poudre, les vêtements en désordre et tout

pâle encore d'une journée de fatigues et de combats, son regard attristé s'abaissait.

« Ah! la fortune ne l'a pas déshérité, lui! » soupirait-il avec une sourde angoisse.

Un matin, le retentissement de la bataille d'Inkermann le réveilla. Il vit passer dans le brouillard des régiments qui couraient à l'ennemi. Des clameurs terribles traversaient l'air; la terre tremblait. Il suivit le torrent. Des escadrons réunis en toute hâte escortaient des batteries emportées au galop. M. de Baudricourt passa près de lui, l'épée au poing.

« Au revoir, marquis! dit-il.

— Ah! je n'y tiens plus! » s'écria M. de Clerfons.

Au travers de la fumée, il aperçut un cheval qui errait sans maître. Il le saisit, s'empara du sabre d'un chasseur d'Afrique étendu par terre, et partit en criant d'une voix de tonnerre :

« *Vive la France!* et en avant! »

Deux minutes après, il était dans la mêlée. Pour la première fois depuis vingt ans sa poitrine se dilata.

« Enfin je respire, » dit-il après qu'il eut porté les premiers coups.

Pendant quatre heures on le vit au plus épais des rangs ennemis, taillant et fauchant. Chaque élan le poussait plus loin, et sa main infatigable ne se lassait pas de frapper. Un homme grand et maigre le suivait, élargissant la trouée que M. de Clerfons ouvrait devant lui. Quelquefois le maître et le ser-

viteur se regardaient, puis ils se ruaient de nouveau parmi les bataillons rompus.

A la nuit tombante un cavalier revenait lentement sur le plateau déchiré par cent mille boulets. Sa main laissait pendre le long de la selle le tronçon d'un sabre brisé par le milieu. Un homme le suivait. Les deux cavaliers regardaient les cadavres amoncelés partout dans mille attitudes formidables.

« Ah ! mon pauvre Médéric ! dit M. de Clerfons, la mort n'a pas voulu de nous !

— Attendons, monsieur le marquis, » répondit le vieux soldat qui essuyait froidement la lame de son sabre dans la crinière de son cheval.

Chemin faisant, l'ancien capitaine des cuirassiers de la garde rencontrait des bataillons qui se rendaient au pas de course vers les positions que leur indiquaient les officiers d'état-major; d'autres attendaient, l'arme au pied. C'était partout l'image de la guerre dans tout ce qu'elle a de plus éclatant, l'heure qui suit une victoire; il n'y avait place encore que pour l'enivrement. On apercevait dans la fumée, et fouettés par le vent, les glorieux drapeaux déchirés. Mais après le généreux emportement du combat, une tristesse dont il ne pouvait repousser les assauts envahissait l'âme du marquis. Il n'avait plus le droit de se perdre dans les rangs de cette vaillante famille qui venait d'ajouter une page nouvelle aux annales militaires de la France. Alors il se souvint de ses ancêtres morts à Bouvines, à Damiette, à Crécy, à Marignan, de ceux qui avaient

partagé les gloires ou les désastres de Ravennes, d'Azincourt, de Rocroy, de Ramillies, et il courba la tête. Sa vie avait été brisée comme cette arme inutile qu'il tenait à la main. Quelques boulets envoyés par des batteries lointaines égratignaient le sol çà et là. L'un d'eux passa en ricochant devant lui. Le marquis en suivit les bonds capricieux d'un regard jaloux et le vit renverser un soldat qui chantait.

« Pourquoi lui ? » dit-il, et il jeta parmi les pierres du chemin le fer qui ne devait plus servir.

Au moment où il mettait pied à terre, on vint lui apprendre que Georges était blessé.

« Pensons à Mlle de Neuvailler à présent, » dit Robert; et il se dirigea à pas rapides vers l'ambulance.

Georges avait été atteint par un éclat d'obus. Quand ses marins le virent par terre, étourdi par la violence du choc et tout couvert de sang, on crut d'abord qu'il était en péril de mort; la blessure, cependant, n'était pas de celles dont on ne revient plus. Le chirurgien qui pansait le jeune officier rassura M. de Clerfons, et *rassurer* est ici le mot, le marquis étant de ces hommes qu'aucun sentiment bas ne peut effleurer. Dans Georges il voyait Hermine; il veilla donc à son chevet et l'entoura des mêmes soins qu'il avait prodigués à Fernand de Salbris; mais on y sentait à présent moins la tendresse que le devoir. Des lettres de Mlle de Neuvailler lui arrivaient régulièrement. Elles n'indiquaient aucun trouble, aucun malaise. Cependant quelque

chose s'en dégageait qui jetait le marquis dans d'indéfinissables inquiétudes. Un matin, une dépêche envoyée par le baron de Maupert lui fut remise; elle ne contenait que ces mots : « Accourez, Hermine se meurt. »

« Dieu ! s'écria Robert, avoir tout fait, tout permis pour la sauver, et la perdre ! »

Il se rendit auprès de Georges, le visage tranquille, et lui annonça d'une voix calme qu'il retournait en Bourgogne.

« Mlle de Neuvailler est seule ; mon amour pour la guerre me fait vivre ici en égoïste, dit-il; qu'y suis-je d'ailleurs ?... une épave poussée par le caprice ! Je m'en vais content d'avoir couru le risque d'être emporté par un boulet de canon. »

Au moment où Médéric, qui n'avait pas perdu une minute, vint lui dire que tout était prêt pour le départ, M. de Clerfons serra la main de Georges.

« Vous avez un congé de convalescence bravement obtenu, lui dit-il, n'exposez pas inutilement le mari de Mlle de Neuvailler. »

Il s'élança dehors; ces derniers mots lui déchiraient la gorge ; le désespoir lui déchirait le cœur.

M. de Maupert le vit descendre un matin d'une voiture qui depuis la dernière station du chemin de fer volait sur la route au risque d'être rompue cent fois.

« Attends, beau cousin ! lui cria le baron, qui le vit courir vers l'appartement de Mlle de Neuvailler.

— Qu'y a-t-il donc ? dit Robert, qui se mit à trembler.

— Hermine n'est pas morte, mais c'est tout ! Elle

a lu le nom de Georges Humfrey dans un journal, parmi ceux des blessés.... Elle est tombée.... je l'ai crue perdue. Plus de voix, plus de regard! Hier, un torrent de larmes l'a soulagée.... mais je crains que ta présence ne la rejette dans ces crises terribles où elle a failli laisser la vie ou la raison.... Ne va-t-elle pas croire qu'il n'est plus?... Laisse-moi t'annoncer! »

Robert attendit, mais Raoul reparut une minute après.

« Elle a les sens aigus d'une malade, reprit-il, elle a entendu le roulement de la voiture, elle a reconnu ton pas.... Entre. »

M. de Clerfons se précipita dans la chambre. Le visage de Mlle de Neuvailler lui fit peur; c'était un fantôme.

« Est-il vivant? s'écria-t-elle.

— Vivant, oui, je vous le jure! »

Hermine poussa un cri et resta sans haleine. Dans la soirée un violent accès de fièvre la prit. Elle parlait haut, se jetait dans les bras de la belle Suzon, puis regardait le marquis, et saisie par le délire :

« M. de Clerfons est-il content? s'écriait-elle.... Wilfrid est mort au loin, dans une misérable auberge, sans secours, sans tendresse, sans baisers!... Ma mère, une sainte, a connu les larmes, la fatigue, le besoin; ses mains, ses yeux, son corps se sont usés dans le travail.... Elle est morte à la peine.... Un jour un enfant s'est jeté dans les bras de ce terrible marquis.... il l'a aimé, à ce qu'il dit, qu'est-il devenu? le savez-vous? Il a laissé tomber Fernand....

Il a voulu tuer Rodolphe.... et n'est-ce pas lui encore qui a demandé que Georges courût à ces batailles!... »

Tout à coup Mlle de Neuvailler reconnaissait le marquis, et, tendant vers lui ses bras suppliants, elle lui demandait pardon.

Vers minuit, la fièvre parut céder.

« Mon enfant, dit le marquis, et c'était la première fois qu'il l'appelait ainsi, Georges arrivera bientôt; il me suit; soyez debout pour le recevoir, et montrez-lui que vous êtes la vraie femme d'un soldat. »

La patience de M. de Clerfons, sa douceur, son oubli de lui-même ne se démentirent pas une seconde. M. de Maupert, qui l'observait, voyait parfois des ombres s'appesantir sur son front; mais rien, dans la parole ou le geste ne trahissait ce qui se passait en lui. Au petit jour, Hermine s'endormit la tête sur l'épaule de Suzon, comme un enfant. Elle avait, en dormant, les cils baignés de larmes. En traversant la galerie des portraits pour regagner la tour du Chat, M. de Clerfons s'arrêta devant celui de Wilfrid.

« La mesure est-elle comble? » dit-il.

Médéric, qui le rencontra, eut peur et voulut le suivre. M. de Clerfons devina ce qui se passait dans l'âme du vieux cuirassier.

« Que crains-tu? lui dit-il.... Ne m'as-tu pas vu à Nancy? »

Peu d'instants après il sortait tenant à la main une dépêche par laquelle il engageait Georges à presser son retour.

La convalescence de Mlle de Neuvailler fut rapide. Elle renaissait à la vie avec la vigueur de ces jeunes bourgeons que le mois d'avril fait éclore. Une beauté plus sereine parait son visage. Elle comptait les jours qui la séparaient de Georges. Le marquis avait repris ses anciennes habitudes. Il partait quelquefois dès le matin et ne rentrait que le soir. Il chassait avec rage. Vers la fin du mois on le vit s'occuper activement d'un vieux solitaire qu'on appelait le Grand Chef à cause de sa taille. Plusieurs fois il l'attaqua sans succès. Après avoir décousu trois ou quatre chiens, le sanglier monstrueux disparaissait. Quand Suzon voyait de loin M. de Clerfons descendre le flanc des collines, seul, laissant derrière lui les piqueurs épuisés et les meutes haletantes, la tête basse, la main sur le cou de *Grain d'orge*, elle ne pouvait s'empêcher de passer la main sur ses yeux.

Un jour, le marquis fit lire à Mlle de Neuvailler une lettre qu'il venait de recevoir de Georges. Cette lettre annonçait son entier rétablissement et ne précédait le jeune marin que de vingt-quatre heures. Hermine voulut parler; un flot de larmes l'étouffa, et, prenant les mains du marquis, elle les porta à ses lèvres.

« Dans un mois vous serez à Neuvailler; je vous y demande une place, » dit M. de Clerfons, qui retira sa main lentement.

Georges arriva. Le marquis crut voir Rodolphe tel qu'il était dans les bois de Satory, quand la mort l'avait effleuré. Il le reçut aux portes du château.

« Monsieur, dit-il, Mlle de Neuvailler est à vous, méritez-la toujours. »

Le lendemain, à l'aube naissante, un piqueur accourut tout essoufflé.

« Monsieur le marquis, s'écria-t-il, nous avons détourné le vieux solitaire.... Il est dans l'enceinte du Petit-Houx.

— S'agit-il du Grand Chef?

— Et me serais-je tant pressé s'il se fût agi d'un autre? J'ai fait le bois au petit jour.... Je l'ai reconnu au pied; jamais plus larges pinces n'ont laissé leur empreinte sur la terre....

— Eh bien! mon brave, nous l'attaquerons tout à l'heure. »

Georges voulut accompagner le marquis.

« Eh! vous n'y pensez pas, monsieur; votre drapeau à présent, c'est Mlle de Neuvailler; or, elle n'est pas de force à faire dix lieues au galop dans les bois. »

Le marquis enfourcha *Grain d'orge.* M. de Maupert, qu'un vieil amour poussait encore à assister à ces départs, remarqua que M. de Clerfons ôtait son chapeau en passant devant le balcon de Mlle de Neuvailler, comme un officier salue de l'épée le drapeau de son régiment. Robert portait en outre un habit de chasse d'une coupe irréprochable. Pas un grain de poussière sur son habit d'écarlate, ses grandes bottes vernies, sa culotte de peau.

« Quelle coquetterie! s'écria le baron; on dirait, beau cousin, que tu pars pour Fontenoy!

— Baron, répondit Robert, je veux faire de belles funérailles au Grand Chef! »

Il fit claquer son fouet, *Grain d'orge* hennit, et la chasse se perdit au loin.

Arrivé sur la lisière du bois, on découpla les chiens, le limier de tête pénétra dans l'enceinte du petit fourré, et le solitaire se leva. Bientôt de grands aboiements retentirent dans la forêt. Gondebaud, qui pêchait aux environs, les entendit. Il vit passer M. de Clerfons dans une gorge, criant : *Tayaut! tayaut!*

« A la bonne heure, il oublie! » pensa-t-il.

Vers le soir, Médéric rentra au château. Il raconta que le sanglier s'était fait battre jusqu'au coucher du soleil.

« Il a décousu huit chiens.... M. le marquis s'est mis à pied et l'a tué d'un coup d'épieu.

— Ah! le diable d'homme! » s'écria Raoul enthousiasmé.

La meute souillée de boue hurlait autour de Médéric.

« Et lui, où est-il? reprit le baron.

— M. le marquis? Il a quitté la chasse et a pris à travers bois. *Grain d'orge* semblait enragé. Je lui en ai fait l'observation. « Bah! m'a-t-il répondu.... « J'irai plus vite. »

— Il n'est pas arrivé cependant.

— Voilà qui est surprenant! »

Le baron et Médéric se regardèrent. Sans parler ils sortirent de la cour. L'ombre s'épaississait sur le plateau. Ce fut vainement qu'ils interrogèrent tous les points de l'horizon; rien ne s'y faisait voir. M. de Maupert ne pouvait tenir en place.

« Connaît-il les chemins, seulement? dit-il comme un homme qui cherche à tromper son impatience.

— Mon maître? Ils sont exécrables.... mais il les a faits cent fois, et à toute heure! »

En ce moment, un cheval sortit du milieu des arbres dont le rideau fermait la colline. Les étriers battaient ses flancs.

« Dieu! *Grain d'orge*! » s'écria Médéric qui pâlit.

Le cheval arrivait en boitant. Il était affreusement déchiré par les ronces, les jambes mutilées, la croupe fumante; les brides pendaient en lambeaux sur ses jarrets. Sur tout son corps on voyait les traces d'une effroyable chute. En se sentant caressé par la main du cuirassier, *Grain d'orge* hennit faiblement, trembla de tous ses membres et tomba.

« M. le marquis est mort! » s'écria Médéric épouvanté.

Tandis que Raoul restait immobile auprès du corps de *Grain d'orge*, comme s'il eût voulu demander à ce cadavre agité de mouvements convulsifs le secret de l'absence de M. de Clerfons, le vieux maréchal des logis venait de courir au chenil et de détacher son limier favori. Il lui donna à flairer des vêtements de chasse que le marquis portait la veille.

« Cherche à présent, » dit-il au chien.

Le chien prit le vent et partit. Le pauvre Raoul marchait à la suite de Médéric, qui tenait le limier en laisse. Deux valets, qui s'étaient armés de torches à tout hasard, les accompagnaient.

Ils traversèrent ainsi le plateau et s'enfoncèrent

dans la forêt. Le chien quêtait çà et là, reniflant et n'hésitant pas. La voie qu'il suivait coupait un taillis et menait droit à la partie la plus tourmentée de ces vastes solitudes. Au bout d'une heure, Médéric ramassa le chapeau du marquis dans un buisson. Le limier donna de la voix et pesa sur la laisse.

« Vois-tu, dit M. de Maupert, que la vue de ce sol accidenté et semé d'obstacles épouvantait, *Grain d'orge* l'aura emporté !

— Lui ! quel cheval aurait été le maître de M. le marquis.... Non ! non ! » s'écria Médéric, qui secoua la tête.

Ils pénétrèrent bientôt dans une partie du bois tout à fait sauvage ; de grands quartiers de roches en hérissaient la surface, obstruée partout de buissons et de larges ronciers. Le chien tendait sur la laisse à la briser et donnait sans relâche des coups de gorge. Les valets, surpris par la nuit, venaient d'allumer leurs torches. Personne ne parlait plus. Tout à coup, derrière un bloc de pierre énorme, et près d'un bouleau renversé dont la brillante écorce était çà et là tachetée de gouttes de sang, ils aperçurent le corps du marquis étendu par terre, la face en l'air. Les quatre fers de *Grain d'orge* avaient égratigné le bloc de pierre à son sommet. En bas le sol était foulé, l'herbe écrasée, les broussailles rompues, le lit des feuilles mortes creusé en dix endroits, comme si les sabots d'un cheval agonisant en eussent labouré les plis.

« Ah ! quel bond ! » dit Médéric.

Raoul et le cuirassier soulevèrent le corps du

marquis. La tête avait porté contre le tronc du bouleau; un flot de sang coagulé fermait la plaie; les os du crâne étaient brisés : la mort avait dû être instantanée. M. de Maupert tomba à genoux et se mit à sangloter. Ce sentiment indéfinissable qui ne nous permet pas de croire au trépas des êtres que nous aimons le tira subitement de son désespoir. Il chercha sur la poitrine du marquis la place du cœur. Un tressaillement de la vie y restait peut-être encore. Le cœur ne battait plus; mais sous ses doigts tremblants Raoul sentit un petit médaillon qu'autrefois il avait vu au cou de Mlle de Neuvailler.

« Comme il l'aimait! » pensa-t-il.

Les yeux de M. de Maupert et ceux de Médéric se rencontrèrent. Les regards du cuirassier exprimaient un doute terrible. Il ouvrait la bouche pour parler lorsque Raoul l'arrêtant :

« Tais-toi! s'écria-t-il.... Le marquis n'est plus.... c'est assez! »

Les deux valets de chiens aidèrent Médéric à faire à la hâte une civière sur laquelle ils jetèrent quelques brassées de bruyère. Le corps du marquis y fut déposé et le triste cortége reprit silencieusement le chemin de Clerfons. Informés du départ de M. de Maupert et de Médéric, Hermine et Georges allaient et venaient au pied de la tour du Chat. A la vue de la civière sur laquelle les torches projetaient leurs flammes, Mlle de Neuvailler poussa un grand cri :

« Dieu! je l'ai tué! » dit-elle.

L'égarement de ses traits épouvanta M. de Maupert.

« Voilà le coupable ! » s'écria-t-il en montrant le corps de *Grain d'orge* qui ne remuait plus.

Mlle de Neuvailler secoua la tête, et tombant à genoux auprès de la civière, elle ensevelit son visage dans les plis du manteau qui couvrait M. de Clerfons.

M. de Maupert se souvint de l'enveloppe cachetée que M. de Clerfons lui avait remise avant son départ pour l'Orient. Dans la soirée, et tandis que Médéric veillait auprès de son maître, couché sur un lit de parade, il la présenta à Mlle de Neuvailler, dont Georges avait peine à calmer le désespoir. Dès les premiers mots, les yeux d'Hermine se remplirent de telles larmes qu'elle ne put pas continuer.

« Ah ! dit-elle à Georges, voici la première fois que je regrette de vous avoir tant aimé ! »

Le marquis instituait Mlle de Neuvailler sa légataire universelle, à la condition que le premier-né de son mariage avec M. Georges Humfrey porterait le nom de Robert et prendrait le titre et les armes de Clerfons. S'ils avaient une fille, il voulait qu'elle s'appelât Louise et qu'elle eût en partage la terre de Neuvailler qu'il avait toujours conservée à Wilfrid. Il recommandait Médéric à Hermine et la priait de laisser mourir les chevaux et les chiens dans l'écurie et le chenil.

« Ils m'ont aimé, ils m'ont servi, disait-il; en souvenir de moi conservez-les. »

Un dernier codicille exprimait le vœu que le corps

de son frère bien-aimé fût ramené d'Amérique et placé près du sien dans les caveaux de Neuvailler.

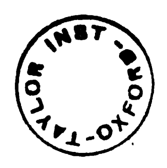
« Wilfrid, Adrienne et moi, nous reposerons ensemble auprès du comte Jean. »

« C'est la réconciliation, dit Hermine.... A quel prix l'ai-je achetée ! »

Trois jours après, le cercueil du marquis de Clerfons partit pour Neuvailler et fut enterré dans la chapelle du château, sous ce vitrail où si longtemps il avait cru voir la figure lumineuse de Mlle de Chalus, sa mère. Par son ordre on grava sur la pierre qui scellait son tombeau ces trois mots :

J'AI VÉCU SEUL.

FIN.



PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

HISTOIRE D'UN HOMME

PAR

AMÉDÉE ACHARD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

PRIX : 2 FRANCS



Paris — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

